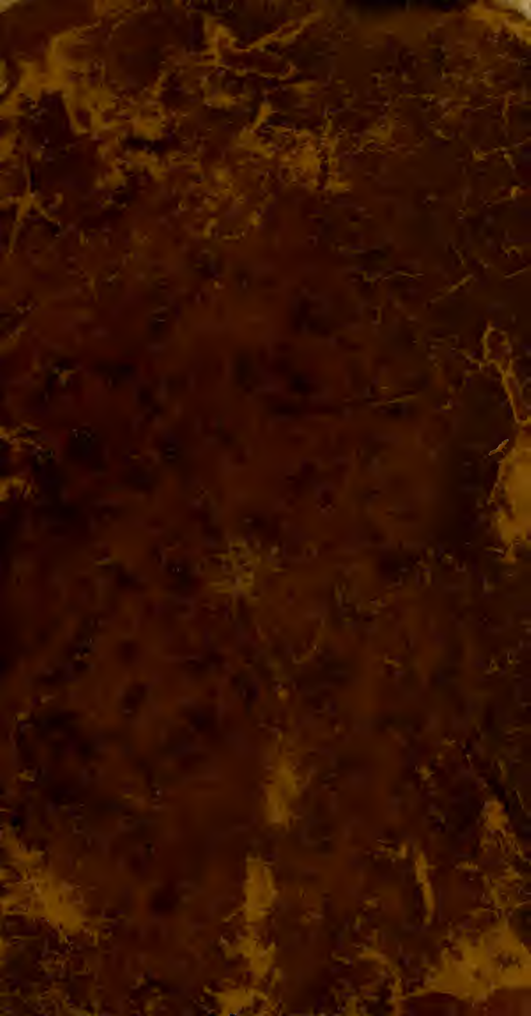






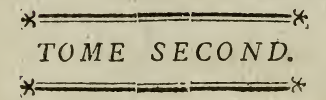
2 vols
24^{ou}
French Lit

ŒUVRES
DE
CHAULIEU.

TOME SECOND.

ŒUVRES
DE
CHAULIEU,

D'APRÈS
LES MANUSCRITS DE L'AUTEUR.



TOME SECOND.



A LA HAYE,
Et se trouve A PARIS,
Chez PISSOT, Libraire, rue du Hurepoix.

M. DCC. LXXVII.



ŒUVRES MÊLÉES.

ÉPITRE A M. LE CHEVALIER DE BOUILLON.

En 1704. (1)

TOI qui, né Philosophe au milieu des grandeurs,
As fécoué le joug des vulgaires erreurs;
Et gai dans tes difcours, & fimple en ta parure,
Connois (2) pour toutes loix, les loix de la Nature;

(1) Le plus ancien de nos manufcrits porte, *en Octobre 1704.*

(2) *Ne connois d'autres loix que les loix de Nature.* S. Marc.

Chevalier, reçois ces Vers
D'une Muse libertine :
Qu'ils aillent, sous ton nom, de popine en popine (1),
Apprendre à tout l'Univers
Que Fite & la Morilliere (2),
Pour n'avoir point de Césars,
Ont pourtant, sous leur banniere,
Leurs Héros, ainsi que Mars ;
Que ceux qui, comme Toi, ont des talens de plaire,
De l'esprit, de la beauté,
Doivent, d'une main ménagere,
Mettre à profit le Temps qui, d'une aîle légere,
Emporte nos plaisirs avec rapidité ;
Et que la seule jouissance
D'un instant si précieux
Est l'unique présent que, dans leur bienveillance,
Puissent nous faire les Dieux.
Sur ce principe de Sagesse,
Affranchi des devoirs, en pleine liberté,
Goûte tous les plaisirs que t'offre la Jeunesse
Dans les bras de l'Oisiveté.
Je sais qu'une façon de penser folle & vaine,
Établit qu'il est glorieux
De porter sur les pas de ton Oncle Turenne

---

(1) *Popine*, Cabaret, Taverne. *S. Marc.*

(2) Fameux Marchands de vin, Traiteurs. *S. Marc.*

Le bruit de ſes exploits en mille & mille lieux ;
Que ſorti, comme Toi, d'une illuſtre origine,
Avec ton port, ta bonne mine,
Une jambe de bois te ſiéroit aſſez bien ;
Et qu'après nos guerres finies,
Tu viendrois avec grace encore aux Tuilleries,
Éborgné, clopinant, nous ſervir d'entretien.
Que te reviendroit-il de tant de renommée ?
Rien que la chétive lueur,
Et quelque peu de fumée
D'une lampe en ton honneur
Sur ton cercueil allumée ;
Et le (1) touchant plaiſir, aux pieds du grand Louis,
Enterré près Gueſclin, d'infecter Saint Denis.
Va, que cette folle idée
Ne trouble pas tes beaux jours.
Vois-tu, près de la Guinguette,
Folâtrer, deſſus l'herbette,
Vénus avec les Amours ?
Elle attend, ſous cette treille
Où tu vois mainte bouteille,
Nolet (1) au ſortir du Cours.
Joins ce que ton cœur adore

---

(1) *Et le plaiſir touchant, &c.* S. Marc.

(2) Capitaine aux Gardes, homme de bonne compagnie, & Convive agréable de ce temps-là. *S. Marc.*

A ce couple libertin :
Qu'en ouvrant les Cieux, l'Aurore
Vous trouve tous quatre encore
Yvres d'amour & de vin ;
Et grondez cette Pleureuse,
Qui, pour Troupe si joyeuse,
S'éveillé un peu trop matin.
Mais, hélas, ô loi trop dure !
Cependant que je te fais
De cette aimable aventure,
Cher Chevalier, les portraits ;
Je ne verrai désormais
Tous ces plaisirs qu'en peinture !
Qu'importe que la Vieillesse
Vers mois s'avance à grands pas,
Quand Épicure & Lucrece
M'ont appris que la Sagesse
Veut qu'au sortir d'un repas,
Ou des bras de sa Maîtresse (1)
Content l'on aille là-bás ?
Pour moi, qui crois telles choses
Conformes à la Raison,
Sur les pas d'Anacréon,
Je veux, couronné de roses,
Rendre visite à Pluton ;

(1) *Ou du lit de sa Maîtresse.* Premiere façon de l'Auteur, suivie par S. Marc.

Je vois d'un œil ſec la Parque
Qui commence à ſe laſſer,
Et Caron fréter la Barque
Qui va bientôt me paſſer (1).

---

(1) S. Marc nous fournit la leçon ſuivante.
Et je vois déjà la Parque
Qui commence à ſe laſſer,
Et Caron fretter la Barque
Qui doit bientôt me paſſer.

La leçon de S. Marc differe très-peu de la nôtre; mais nos trois manuſcrits étant parfaitement conformes, & Chaulieu n'ayant fait aucun changement, il eſt ſurprenant que le manuſcrit du Prince d'Auvergne nous offre ces variétés. Cela nous perſuade de plus en plus, ou que ce manuſcrit n'étoit pas celui du Prince, ou que Chaulieu n'étoit pas l'Auteur des corrections interlinaires que S. Marc a fait ſonner ſi haut.



LETTRE DE M. AROUET,

Écrite de Sully,

A

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

A vous l'Anacréon du Temple,
A vous le Sage ſi vanté,
Qui nous prêchez la Volupté
Par vos Vers, & par votre exemple;
Vous, dont le Luth délicieux,
Quand, la Goutte au lit vous condamne,
Rend des ſons auſſi gracieux,
Que quand vous chantez la Tocane
Aſſis à la Table des Dieux !

Je vous écris (1), Monſieur, du ſéjour du monde

(1) *Je vous écris de Sully, où Chapelle a demeuré, c'eſt-à-dire, s'eſt enivré deux ans de ſuite. Je voudrois bien qu'il eût laiſſé dans ce Château un peu de ſon talent poétique; cela accommoderoit fort ceux qui veulent vous écrire; mais comme on prétend qu'il vous l'a laiſſé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.* S. Marc.

le plus aimable, ſi je n'y étois point exilé, & dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir ſortir. C'eſt ici que Chapelle a demeuré deux ans de ſuite; mais il n'y étoit point par ordre du Roi. Je voudrois bien qu'il eût laiſſé dans ce Château un peu de ſon génie; cela accommoderoit bien un homme qui veut vous écrire; comme on aſſure qu'il vous l'a laiſſé tout entier, j'ai été obligé de recourir à lui-même :

Et dans une Tour aſſez ſombre
Du Château qu'habita jadis
Le plus badin des beaux Eſprits,
Un beau ſoir j'évoquai ſon Ombre.
Aux Déïtés des ſombres lieux
Je ne fis point de ſacrifice
Comme (1) eût fait un Prêtre des Dieux,
Ou quelque vieille Pythoniſſe;

(1) *Comme ces Frippons, qui des Dieux*
Chantoient autrefois le ſervice;
Ou la Sorciere Pythoniſſe,
Dont la grimace & l'artifice
Avoient fait dreſſer les cheveux
A ce ſot Prince des Hébreux
Qui crut bonnement que le Diable
D'un Prédicateur ennuyeux
Lui montroit le Spectre effroyable. S. Marc.

Il n'y faut point tant de façon
Pour une Ombre aimable & légere,
C'eſt bien aſſez d'une Chanſon,
Et c'eſt tout ce que je puis faire;
En (1) in-promptu je lui dis donc :
Eh! de grace, Monſieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour un (2) Rimeur qui vous appelle;
Mais non; ſur la voûte éternelle
Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semelle.
Du haut de ce divin canton
Deſcendez (3) donc, Monſieur Chapelle.
Cette familiere Oraiſon
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation;
Car enfin quoique mal tournée,
Elle étoit faite en votre nom.
Chapelle (4) en ce moment-là donc
M'apparut par la cheminée :
Je fus bientôt, à ſon approche,

(1) *Je lui dis ſur mon violon.*
(2) *Pour un enfant qui vous appelle.*
(3) *Deſcendez, aimable Chapelle.*
(4) *Chapelle vint : à ſon approche*
Je ſentis un tranſport ſoudain,
Car il avoit ſa Lyre en main. S. Marc.

Saiſi d'un mouvement divin,
Car il avoit ſa Lyre en main,
Et ſon Gaſſendi dans ſa poche:
Il s'appuyoit ſur Bachaumont,
Dont (1) il ſe ſervit pour ſecond
Dans le récit de ce Voyage,
Qui du plus charmant badinage
Eſt (2) la plus charmante leçon.

Je (3) vous dirai pourtant en confidence, & ſi la Poſte ne me preſſoit, je vous le rimerois, ce Bachaumont-là n'eſt pas trop content de Chapelle. Il ſe plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes Ouvrages, Chapelle lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenoit. Il prétend que c'eſt à tort que le nom de ſon Compagnon a étouffé le ſien; car c'eſt moi, me dit-il, tout bas à l'oreille,

---

(1) *Qui lui ſervit de Compagnon.*

(2) *Fut la plus charmante leçon.*

(3) Au lieu de ce qui ſuit, on lit dans S. Marc, *je lui demandai comme il s'y prenoit autrefois dans le monde*; & au bas, *de Sully, le* 15 *Juillet* 1716. Un de nos manuſcrits porte, *ce* 11 *Juillet* 1716. Selon M. de Voltaire, cette piece eſt *du* 15 *Juillet* 1717. Peut-être eſt-ce une erreur de chiffre. Ce qui nous porteroit à le croire, c'eſt que la Piece qui la ſuit eſt du 11 Octobre 1716. Au reſte ces deux Pieces, dans les Œuvres de M. de Voltaire, ſont aſſez différentes de ce qu'on les voit ici.

qui ai fait les plus jolies choſes du Voyage, & entr'autres : *Sous ce Berceau qu'Amour exprès....*

Mais il ne s'agit pas ici de rendre juſtice à ces deux Meſſieurs ; il ſuffit de vous dire que je m'adreſſai à Chapelle, pour lui demander comme il s'y prenoit autrefois dans le monde :

Pour chanter toujours ſur ſa Lyre
Ces Vers aiſés, ces Vers coulans,
De la Nature heureux enfans,
Où l'Art ne trouve rien à dire.
L'Amour, me dit-il, & le Vin
Autrefois me firent connoître
Les graces de cet Art divin :
Puis à Chaulieu l'Épicurien
Je ſervis quelque temps de Maître :
Il faut que Chaulieu ſoit le tien (1).

(1) Nous donnerons ailleurs la Réponſe de Chaulieu, & nous expoſerons les raiſons qui nous empêchent de la placer ici.



LETTRE DE M. L'ABBÉ COURTIN, ET DE M. AROUET,

De Sully, à S. A. S. Monseigneur le Grand-Prieur.

DE Sully, salut & bon vin
Au plus aimable de nos Princes,
De la part de l'Abbé Courtin,
Et d'un Poëte des plus minces
Qu'un assez bizarre destin
A confiné dans ces Provinces.

Vous voyez, Monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour V. A. a réuni deux hommes bien différens.

L'un gras, gros, rond, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédestiné
Avec la croupe rebondie.
Sur son front respecté du Temps,

Une fraîcheur toujours nouvelle
Des premiers jours de ſon printemps
Entretient la fleur éternelle :
L'autre dans Papefigue eſt né,
Maigre, long, ſec & décharné,
N'ayant eu croupe de ſa vie,
Bien moins malin que l'on ne dit;
Et ſans doute de Dieu maudit,
Puiſque toujours il verſifie.

Notre premier deſſein étoit de vous envoyer un Ouvrage dans les formes, moitié Proſe & moitié Vers.

L'Abbé, comme il eſt pareſſeux,
Se réſervoit la Proſe à faire,
Abandonnant à ſon Confrere
L'emploi flatteur & dangereux
De rimer quelques Vers heureux,
Qui peut-être auroient pu déplaire
A certain Cenſeur rigoureux,
Dont le nom doit ici ſe taire.
Nous euſſions peint les Jeux voltigeans ſur vos traces,
Et cet eſprit charmant au ſein d'un doux loiſir,
Agréable dans le plaiſir,
Héroïque dans les diſgraces;
Nous vous euſſions parlé de ces bienheureux jours,
Jours conſacrés à la tendreſſe;
Nous vous euſſions avec adreſſe
Fait la peinture des Amours,

Et des Amours de toute efpece :
Vous en euffiez vu de Paphos,
Vous en euffiez vu de Florence ;
Mais avec tant de bienféance,
Que le plus âpre des Dévots
N'en eût point fait la différence :
Bacchus auroit paru de Tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coëffé,
Célébrant avec vous mainte joyeufe Orgie,
Ayant fans ceffe à fon côté
Les Plaifirs & la Liberté,
Quelquefois même la Folie.
Petits foupés, jolis feftins !
Ce fut parmi vous que nâquirent
Mille Vaudevilles malins
Que les Amours à rire enclins
Dans leur Sotifier recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
O que j'aime ces Vers badins,
Ces riens charmans & pleins de grace,
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'ame d'un repas,
Lorfqu'à table il avoit fa place
Avec Augufte & Mécénas !

Voilà un foible crayon du portrait que nous voulions faire ; mais il faut être infpiré pour de pareils Écrits.

Nous ne ſommes point beaux Eſprits,
Et notre Flageollet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au Luth aimable, au Luth galant
De ce Succeſſeur de Clément,
Qui dans votre Temple réſide :
Sachez donc que l'oiſiveté
Fait ici notre unique affaire :
Nous buvons à votre ſanté ;
Dans ce beau ſéjour enchanté,
Nous faiſons excellente chere,
Et voilà tout en vérité :
Vous avez la mine d'en faire
Tout autant de votre côté.



RÉPONSE
DE
M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

J'AVOIS résisté jusques-ici, Monsieur l'Abbé, à toutes vos coquetteries ; mais il faut avouer sa foiblesse ; je n'ai jamais pu tenir contre le pâté de perdrix, dont vous m'annoncez l'agréable arrivée par votre Lettre. J'ai senti avec plaisir que mon appétit & mon estomac étoient en moi plus forts que l'amour-propre. Transporté d'une reconnoissance gloutonne, qui m'a tenu lieu d'enthousiasme, je me suis écrié :

Toi, dont le teint fleuri, respecté des années,
Fit toujours les souhaits des Beautés surannées,
Aimable Glouton, cher Courtin,
Qui veux, quelque cher qu'il t'en coûte,
Et toujours reprendre du vin,
Et toujours te donner la goutte,
Qui jamais ainsi n'aura fin :
Quand arriva l'Épitre vôtre,
J'étois gissant sur le grabat;
Et le rhume, qui tout abat,
Tenoit Palaprat dans un autre,

Giſſant comme moi tout à plat.
Avouez que, ſans imprudence,
Rimeurs en état ſi piteux
Ne doivent rompre le ſilence;
Car d'un corps foible & langoureux
L'eſprit reſſent la décadence;
Et le chagrin de la ſouffrance
Éteint le brillant de ces feux
Qu'allument la Santé, les Plaiſirs & les Jeux
Dans le ſein de l'Intempérance.
Et puis, Meſſieurs les beaux Eſprits,
Qui veut vous faire une Réponſe,
Plus d'une fois ſur ſes Écrits
Doit paſſer la pierre de ponce.
Ainſi point ne ſerez ſurpris
Que ces contre-temps, ces obſtacles
Aient fait ceſſer les Oracles
Que Bacchus rendoit au pourpris
Du Temple, où ſe faiſoient miracles,
Autant qu'à Temple de Paris.

N'allez pas croire au moins, Meſſieurs, que j'aie voulu vous faire une Réponſe en forme ni méditée. Pour achever de me guérir d'une fluxion horrible, que j'ai eue depuis un mois ſur les yeux, je me purgeai hier; & la médecine me fit évacuer ces malheureux Vers que je vous envoie, qui, je crois, faiſoient la matiere corrompue de tous les maux que j'ai ſoufferts; car, comme a très-bien dit M.

Arouet, maudit eſt de Dieu, & bien malade, qui toujours verſifie. Si faut-il bien pourtant que je réponde deux mots à ce favori d'Apollon,

Qui, ſous l'ombre d'une fleurette,
Nous a tiré tout doucement,
En badinant, une aiguillette;
Mais le tout avec agrément.

Pour vous, Succeſſeur de Villon,
Dont la Muſe toujours aimable
Fait de Sully, ce beau Vallon
Que nous a tant vanté la Fable;
Sachez que ſi, dans nos repas,
Par quelque gentil Vaudeville,
Nous avons réprimé les Fats,
Qui ſans nous inondoient la Ville;
Jamais notre malignité
Ne ſentit l'aigreur de la bile;
Et jamais toute la gaité
De notre Troupe encline à rire,
Ne paſſa juſqu'à l'âpreté
De la plus légere Satyre.
Suivez ces utiles leçons;
Et, toujours occupé de plaire,
Cueillez au jardin de Cythere
Des fleurs pour orner vos Chanſons.
C'eſt là qu'Amour avec ſa mere
Tient école de ſentiment,

Et répand certain enjoûment
Sur nos Vers ; & cette molleſſe,
Où ni le brillant, ni les traits,
Ni toute la délicateſſe
De l'eſprit n'atteindra jamais ;
Et dont votre Muſe badine,
De jour en jour plus libertine,
Nous fait ſentir tous les attraits.

En voilà trop pour un malade, & même aſſez pour un convaleſcent.

Quant à notre Pere Prieur
Qui, dans ſa verve, ſouvent pince
Juſqu'à ſon humble Serviteur ;
Il ne veut plus être Rimeur,
Et s'eſt mis à faire le Prince (1).
De ſa Table, qui n'eſt pas mince,
A de joyeux Compotateurs
Il fait lui-même les honneurs,
Mieux qu'aucun Seigneur de Province.

Il ne me reſte qu'à prendre congé de vous, Meſſieurs, à vous donner ſalut & bénédiction, & à vous ſouhaiter....

(1) M. le Grand-Prieur de Vendôme. Il ouvrit ſa table dans ce temps-là. *S. Marc.*

Dans votre Séjour enchanté,
Buvez frais, faites chere-lie.
Dieu vous donne prosperité;
Son Paradis en l'autre vie;
Dans celle-ci joie & santé.
Goûtez bien votre Oisiveté,
Et bornez au plaisir votre Philosophie.



ÉPITRE
A
M. LE CHEVALIER DE BOUILLON,
en 1713. (1)

ELEVE que j'ai fait en (2) la loi d'Épicure;
Disciple, qui suit pas à pas (3)
D'une doctrine saine & pure
Et les leçons & les appas;

(1) En 1712, selon S. Marc. Un de nos manuscrits porte, *écrit de Fontenay en* 1713.

(2) *Dans la loi d'Epicure.* S. Marc.

(3) *Disciple qui suis pas à pas.*

S. Marc emploie ici des pages entieres pour nous prouver que les Editeurs de Chaulieu qui l'ont précédé, ont eu tort de se servir de la troisieme personne, & soutient qu'il faut la seconde. Il peut avoir raison, mais malheureusement il n'est pas d'accord avec Chaulieu, qui s'est servi de la troisieme. Le prétendu manuscrit du Prince d'Auvergne n'est pas plus exact ici qu'ailleurs.

Philosophe formé des mains de la Nature,
Qui, sans rien emprunter de tes réflexions,
Prend pour guide les passions,
Et (1) les satisfait sans mesure;
Qui ne fit jamais de projets
Que pour l'instant présent, qui coule à l'aventure;
Et, sachant au plaisir borner tous tes souhaits,
Foule aux pieds la Fortune, & ris de son empire:
Heureux Libertin, qui ne fait
Jamais rien (2) que ce qu'il desire,
Et desire tout ce qu'il fait!
Chevalier, c'est peu qu'au Temple
Je t'aie appris comment, dans la belle saison,
Avec des talens de plaire,
Un homme sage doit faire
D'amour & de plaisirs une douce moisson:
Mais il faut que mon exemple,
Mieux qu'une stoïque leçon,
T'apprenne à supporter le faix de la Vieillesse;
A braver l'injure des Ans;
Te montre comme il faut, par des amusemens,
Arrêter (3), dans ces derniers temps,
La Volupté qui fuit, le Plaisir qui nous laisse,
Envain la Nature épuisée

---

(1) *Et tous les plaisirs sans mesure.* Premiere leçon, suivie par S. Marc.

(2) *Jamais que ce qu'il desire.*

(3) *Arrêter, pour quelques momens.* S. Marc.

Tâche à prolonger ſagement,
Par le ſecours d'un vif & fort tempérament,
La trame de mes jours que les Ans ont uſée ;
Je m'apperçois, à tout moment,
Que cette Mere bienfaiſante
Ne fait plus, d'une main tremblante,
Qu'étayer le vieux bâtiment
D'une Machine chancelante.
Tantôt un déluge d'humeurs
De ſucs empoiſonnés inonde ma paupiere ;
Mais ce n'eſt pas aſſez d'en perdre la lumiere,
Il faut encor que ſon aigreur,
Dans (1) d'inutiles yeux me forme une douleur,
Qui ſerve à ma Vertu de plus ample matiere.
La Goutte, d'un autre côté,
Me fait, depuis vingt ans, un tiſſu de ſouffrance.
Que fais-je à cette extrémité ?
J'oppoſe encor plus de conſtance
A cette longue adverſité,
Qu'elle n'a de perſévérance :
Car ma triſte expérience,
En m'apprenant à ſouffrir,
M'apprend que la patience
Rend plus léger les maux que l'on ne peut guérir.
Au milieu cependant de ces peines cruelles,

---

(1) *Dans des yeux inutils.* Premiere façon, adoptée par S. Marc.

De notre trifte Hyver compagnes trop fidelles,
Je fuis tranquille & gai. Quel bien plus précieux
Puis-je efpérer jamais de la bonté des Dieux?
Tel qu'un rocher, dont la tête
Égale le mont Athos,
Voit à fes pieds la tempête
Troubler le calme des flots:
La mer autour bruit & gronde;
Malgré fes émotions,
Sur fon front élevé regne une paix profonde,
Que tant d'agitations,
Et que les fureurs de l'onde
Refpectent à l'égal (1) des nids des Alcions,

Heureux, qui, fe livrant à la Philofophie,
A trouvé dans fon fein un afyle affuré
Contre (2) ces préjugés, dont l'efprit enyvré
De fa propre raifon lui-même fe défie;
Et, fortant des erreurs où le Peuple eft livré,
Démêle, autant qu'il peut, les principes des chofes;
Connoit les nœuds fecrets des effets & des caufes;
Regarde avec mépris & (3) la Parque & Caron,
Et foule aux pieds le bruit de l'avare Achéron!
Mais c'eft pouffer trop loin peut-être la fageffe.
J'aime mieux me prêter à l'humaine foibleffe;

(1) *A l'égal du nid des Alcions.*
(2 *Contre des préjugés.* S. Marc.
(3) *Et la Barque & Caron.*

Et, de l'opinion reſpectant le bandeau,
Croire voir les Enfers, mais ne les voir qu'en beau.
Je laiſſe-là Minos & ſon Urne fatale,
Le rocher de Siſiphe, & la ſoif de Tantale;
Et, ſans m'aller noircir de cent tourmens divers,
Tout ce qui s'offre à ma penſée
Ce ne ſont que des fleurs, des berceaux toujours verds,
Et les champs fortunés de la plaine Élyſée.
Là, dans l'inſtant fatal où (1) le Sort m'a remis,
J'eſpere retrouver mes illuſtres amis,
La Fare avec Ovide, & Catulle & Lesbie,
Voulant plaire à Corinne, ou (2) cajoler Julie;
Chapelle au milieu d'eux, ce Maître qui m'apprit,
Au ſon harmonieux des rimes redoublées,
L'art de charmer l'oreille & d'amuſer l'eſprit,
Par la diverſité de cent nobles idées.
Quel ſpectacle à mes yeux, & quel plaiſir nouveau!
Dans un bois d'orangers, qu'arroſe un clair ruiſſeau,
Je revois Seignelai, je (3) retrouve Béthune,
Eſprits ſupérieurs, en qui la volupté
Ne déroba jamais rien à l'habileté;
Dignes de plus de vie & de plus de fortune.
Avec Gaſton de Foix quelle Ombre ſe promene!

(1) *Que le ſort m'aura mis.*

(2) *Ou careſſer Julie.*

(3) *Je rencontre Béthune.* S. Marc.

Ah ! je la (1) reconnois ; c'eſt le jeune Turenne,
Préſent rare & précieux,
Que l'avare main des Dieux
Ne fit que montrer à la Terre.
Digne Héritier du nom de ce foudre de guerre,
A quel point de gloire & d'honneur
Ne (2) t'euſſent point porté tes vaſtes deſtinées,
Si Mars, jaloux de ta valeur,
A la fleur de tes ans ne les eût terminées ?
Que vois-je près de toi ? c'eſt ta Mere éperdue,
Tout-à-coup aux Enfers depuis peu deſcendue,
Qui, conſervant pour toi ſes tendres ſentimens,
De ce fils ſi chéri vole aux embraſſemens.
Marianne, eſt-ce vous ? Le Ciel impitoyable
A-t-il voulu ſi-tôt dérober aux Mortels
Ce qu'il leur a donné jamais de plus aimable ;
Et qui pouvoit aux Dieux diſputer des Autels,
Si la Grace & l'Eſprit, comme eux, eſt adorable ?
Quoi donc ! quand j'eſpérois qu'à mon heure fatale,
Tu recevrois mon ame à nos (3) derniers adieux ;
Et que ton Amitié, pour moi toujours égale,
Peut-être, en ſoupirant, me fermeroit les yeux ;
C'eſt moi qui te ſurvis ; & ma douleur profonde

---

(1) *Ah! je le reconnois.* Un de nos manuſcrits.

(2) *Ne t'euſſent point porté tes deſtinées.* Saint-Marc.

(3) *En ſes derniers adieux.*

N'a, pour me consoler dans l'excès de mon deuil,
Que de porter ton Nom jusques au bout du monde,
De jetter tous les jours des fleurs sur ton cercueil,
Chanter tes agrémens, & célébrer tes charmes,
Dans ces Vers mille fois (1) effacés par mes larmes.
Dans une foule de Guerriers,
Vendôme, sur une éminence,
Paroît couronné de lauriers:
Vendôme, de qui la vaillance
Fait avouer aux Scipions
Que le sac de Carthage & celui de Numance
N'obscurcit pas ses actions;
Et laisse à juger à l'Espagne,
Si son bras n'y (2) fit pas plus en une campagne,
Qu'ils (3) n'y firent en dix avec vingt légions.

Dans le fond des Jardins de ce Séjour tranquille:
Mais quel est ce Héros issu du sang des Dieux?
C'est le Prince adorable à qui les Destinées
Donnerent à Saint-Maur mes dernieres années;
C'est (4) d'Enghien qui s'offre à mes yeux,
Sur Nervinde & Stinkerque entretenant Achille.
Je vois ce Vainqueur d'Ilion
Frémir que tout son courage,

(1) *Arrosés par mes larmes.*
(2) *Ni son bras ne fit pas.*
(3) *Qu'ils ne firent en dix.* S. Marc.
(4) S. Marc a omis ce Vers & le suivant.

Aux (1) bords du Simoïs, n'eût pas fait davantage,
Que dans ces deux combats fit ce jeune lion.

Plus loin, dans le fond d'un Bocage,
Je vois Catinat & Caton
A tous les gens de bien faisant une leçon.

Ainsi, libre du joug des paniques terreurs,
Parmi l'émail des prairies,
Je promene les erreurs
De mes douces rêveries;
Et, ne pouvant former que d'impuissans desirs,
Je sais mettre, en dépit de l'âge qui me glace,
Mes souvenirs à la place
De l'ardeur de mes plaisirs.
Avec quel contentement
Ces Fontaines, ces Bois, où j'adorai *Sylvie*,
Rappellent à mon cœur son amoureux tourment!
Bien loin que ce plaisir, qui ne peut revenir,
De regrets inutils empoisonne ma vie,
J'en savoure à longs traits l'aimable souvenir.
Que de fois j'ai grossi ce Ruisseau de mes larmes!
C'est sur ce Lit de fleurs que le premier baiser,
Pour gage de sa foi, dissipa mes allarmes;
Et que bientôt après, vainqueur de tant de charmes,
Sous ce Tilleul, au frais je vins me reposer.
Cet arbre porte encor le tendre caractere

(2) *Au bord du Simoïs, n'ait pas fait davantage.*

Des Vers que j'y gravai pour l'aimable Bergere.
Arbre, croiſſez, diſois-je, où nos chiffres tracés
Conſacrent à l'Amour nos noms entrelaſſés;
Puiſſent (1) croître avec vous nos ardeurs mutuelles;
Et que de ſi tendres Amours,
Que la rigueur du Sort défend d'être éternelles,
N'aient au moins de fin que la fin de nos jours.
Ami, voilà comment, ſans chagrin, ſans noirceurs,
De la fin de nos jours poiſon lent & funeſte,
Je ſeme encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reſte.

---

(1) *Faites croître avec vous.* S. Marc.



L'IMAGINATION,

AVEC L'ADIEU AUX MUSES.

ODE.

QUEL éclair perce la nue !
Quelle eſt la Divinité
Qui vient offrir à ma vue
Tant de grace & de beauté ?
Qui, comme elle, peut paroître ?
Sa main ſeme plus de fleurs
Que l'Aurore n'en fait naître,
Et qu'Iris n'a de couleurs.

Son art forme ſa coëffure :
L'or, les perles, les ſaphirs,
Et ſa riche chevelure
Eſt le jouet des Zéphyrs :
Ce beau feu qui l'environne
Tient de ſa vivacité ;
Et tout l'air de ſa perſonne
Marque ſa légéreté.

Devant elle la Richeſſe
Marque avec l'Invention :

Alentour volent ſans ceſſe
Le Charme & la Fiction ;
Qu'à ſes traits, ſa gentilleſſe,
Et qu'à mon émotion,
Je reconnois ma Déeſſe !
C'eſt l'Imagination.

Reine aimable des menſonges,
Viens-tu, mere des erreurs,
De l'yvreſſe où tu nous plonges,
Me rappeller les douceurs ?
Ton brillant & ta jeuneſſe
Pour moi ſont hors de ſaiſon :
Laiſſe en repos ma Vieilleſſe
Suivre à la fin la Raiſon.

Non, Déeſſe ; je m'égare :
Reſte toujours avec moi.
Quoi que le Sort nous prépare,
Nous le bravons avec toi.
L'amertume du Calice
Par toi ſe change en douceurs ;
Et les bords du précipice
Par toi ſont ſemés de fleurs.

Tu peux, quand la Deſtinée
Nous réduit au déſeſpoir,
Prêter à l'ame étonnée
Ta façon de concevoir,

Qui du courage héroïque
Fait le généreux effort,
Et dans une ame ftoïque
Fait le mépris de la mort.

C'eft par toi, divine Fée,
Qu'au fein même du repos
L'effor feul de la penfée
Fait éclore les Héros.
C'eft toi qui les illumines
Par la beauté des objets;
Et feule les détermines
A tous leurs vaftes projets.

Ta divine frénéfie
Pouvoit feule enfler le cœur
De ce Grec, qui de l'Afie
Ofa devenir Vainqueur.
Eût-il entrepris la guerre,
Si ton magique miroir
N'avoit pas fait voir la terre
Tremblante fous fon pouvoir?

Si tu n'avois montré Rome,
Et fon Sénat orgueilleux,
Soumis aux loix d'un feul homme;
Les eût-ils domptés tous deux?
Sans une fi douce amorce
Cet ennemi de Caton

N'auroit jamais eu la force
De paſſer le Rubicon.

Tu ſais les talens de plaire;
Et par toi Pâris trouva
L'art de rendre moins ſévere
La Beauté qu'il enleva.
Dans ce temps ſec & ſtérile,
Heureux à qui tes faveurs
Sans travail rendent facile
Le commerce des neuf Sœurs!

Jamais loin de ta préſence
Ne ſont les Ris & les Jeux:
Ferrand tient de ta puiſſance
L'empire qu'il a ſur eux.
Lorſque (1) ton beau feu s'allume
Veut-il écrire d'aimer,
Vénus vient tailler ſa plume;
Les Graces le font rimer.

Feu divin, que Prométhée
Alla prendre dans les Cieux,
Vive image de Prothée,
Rare & cher préſent des Dieux,
Céleſte & brillante flamme,
Je renonce à vos clartés:

(1) *Dès que ton, &c.* S. Marc.

Il faut occuper mon ame
De plus solides beautés.

Muses, que j'ai tant chéries,
Je vous quitte désormais :
Adieu, douces rêveries ;
Vous ne reviendrez jamais.
Adieu, Pinde ; adieu fontaine ;
Adieu, lauriers toujours verds,
Lieux sacrés, où Melpomene
M'apprit à faire des Vers.

Aussi bien de ma carriere
Je touche au (1) bout ; & les Dieux
Commencent de la lumiere
A priver mes tristes yeux.
Disparoissez, songe aimable,
Que l'affreuse Vérité
Dans le malheur qui m'accable
M'offre au moins sa dureté (2).

---

(1) *Je touche au bord.* S. Marc.

(2) S. Marc nous fournit ici une strophe qui se trouve rayée dans le second de nos manuscrits, & supprimée dans le troisieme, d'après lequel nous donnons cette Edition.

Mais qu'a donc tant à se plaindre
Qui sait mépriser la mort ;

Je ſens qu'un Dieu ſe retire :
C'eſt ce Dieu qui préſenta
A ma Jeuneſſe la Lyre
Que Chapelle me prêta.
Je vais Déeſſe, à ta gloire,
A l'honneur de tes bienfaits,
Pendre au Temple de Mémoire
Les derniers Vers que j'ai faits.

Et qui bien loin de la craindre,
La regarde comme un port?
C'eſt comme je l'enviſage,
Et l'attends tranquillement.
Tout ce qui fait l'homme ſage
N'eſt que le dernier moment.



A S. A. S. MONSEIGNEUR

DE VENDOSME,

GRAND-PRIEUR DE FRANCE,

sur son retour à la Cour, en Octobre 1715.

ODE.

J'AVOIS suspendu ma Lyre
Au Temple des doctes Sœurs;
Les Ans, du Dieu qui m'inspire
Avoient calmé les fureurs:
Mais, Prince, ni la foiblesse
De l'âge, ni sa froideur,
Ne peut rien sur la tendresse
Des sentimens de mon cœur.

C'est elle qui me ranime;
Et, malgré mes cheveux gris,
Pour toi de quelque sublime
Saura parer mes Écrits.
Est-il Muse, ni Parnasse,
Qui jamais eut le pouvoir
De tenir en moi la place
Du plaisir de te revoir?

Tel qu'une douce roſée
Qui rend la vie à nos fleurs,
Sur ma trame preſqu'uſée
Tu répands mille douceurs :
Ton retour de ma Vieilleſſe
Fait cette belle ſaiſon,
Où jadis l'Enchantereſſe
Eut l'art de remettre Eſon.

Reçois le premier hommage
Des tranſports que tu me rends :
Je n'en veux point d'autre uſage
Que de t'offrir mon encens ;
Chanter une Hymne à ta gloire ;
Et, par des Chants immortels,
Au Temple de la Victoire
Te conſacrer des Autels.

Là, ſur ces riches murailles
D'un marbre blanc de Paros,
Je tracerai ces Batailles
Où ſe trouva mon Héros ;
Fleurus, Steinkerque, & la plaine
Où le grand Vendôme & Vous,
Tels que les freres d'Hélene
Se connoiſſoient à leurs coups.

Quoi ! d'une large bleſſure
Ton ſang coule à gros bouillons

Et, rougiſſant ton armure,
Fait frémir nos Bataillons !
Le Deſtin, à qui tout cede,
Nous fait trop voir en ce lieu,
Qu'aux Champs Troyens Diomede
Put jadis bleſſer un Dieu.

Je te vois, dans ces années
Qu'Achille étoit au giron,
Par l'ordre des Deſtinées,
Des Femmes ou de Chiron,
Cherchant la Gloire ou la Guerre,
Juſqu'au-delà de la Mer,
De ton Nom remplir la Terre
Qui vit naître Jupiter.

Au fond du Temple eſt l'image
Du Rhin parmi ſes Roſeaux,
Effrayé que ton courage
Osât traverſer ſes eaux :
C'eſt-là qu'on te voit à nage
Fendre les Flots écumeux
Qu'oppoſoit à ton paſſage
En vain ce Fleuve orgueilleux.

Dès que la fiere Byſance
Semble contre nos remparts
Vouloir avec inſolence
Déployer ſes Étendards,

La noble ardeur de ton zèle
Saisit cette occasion ;
Et déjà vole où l'appelle
Malthe & la Religion.

Tu touche la Terre à peine :
De tous côtés, sous tes pas,
Au seul nom du Capitaine,
On voit naître des Soldats :
Tout y respire la Guerre ;
Devant toi fuit la Terreur
De ces Vainqueurs de la Terre,
Et contr'eux tourne en fureur.

Tu dis ; & déjà du sable
Sortent des retranchemens,
Digue à jamais redoutable
A l'orgueil des Ottomans :
Prince, ta main qui les trace,
S'il le faut, bien mieux encor
A ces Cohortes de Thrace
En disputera l'abord.

Mais laissons à la Déesse
A cent bouches, à cent voix,
A nous raconter sans cesse
La grandeur de tes exploits.
Viens, ma Muse ; viens, parée
De fleurs pour tous ornemens ;

De Ris, de Jeux entourée,
Viens chanter ſes agrémens.

Chante ſes talens de plaire,
Sa droiture, ſa bonté ;
Avec un eſprit d'affaire,
Le brillant de la gaîté ;
Sans débauche, ſans molleſſe,
Le goût de la Volupté ;
Le calme de la Sageſſe,
Et jamais d'Oiſiveté.

Quoi donc ! dix ans de ſouffrance
Et d'un exil odieux,
Seront-ils la récompenſe
De tant de dons précieux ?
Le Ciel, qui l'auroit pu croire !
En te comblant de grandeurs,
Eût bien moins fait pour ta gloire,
Qu'il n'a fait par tes malheurs

Il ſemble que la Fortune
Cherche, en ton adverſité,
Une preuve non commune
D'un excès de fermeté ;
De peur même que l'Envie
Ne doutât d'une Vertu
Qui, dans le cours de ta vie,
N'auroit jamais combattu.

Après un ſi long orage,
Tu reparois à nos yeux
Tel, qu'au ſortir d'un nuage,
Le Soleil plus radieux
Dore le haut des Montagnes;
Et de l'abri des Vergers
Ramene dans les Campagnes
La Muſette & les Bergers.

Agréable ſolitude,
Clichi (1), reprends tes attraits;
Que les ſoins, l'inquiétude
Loin de toi vole à jamais!
Que toujours avec lui-même
Ton Prince chez toi d'accord,
Goûte le bonheur ſuprême
D'être Arbitre de ſon ſort (2)!

---

(1) Lieu de plaiſance proche Paris, où M. le Grand-Prieur de Vendôme avoit une maiſon de campagne.

(2) Nous n'avons rien dit de S. Marc, qui n'eſt pas ici plus Chaulieu qu'ailleurs.



CONTRE *la corruption du ſtyle, & le mouvais goût des Poëtes du Temps* (1).

QUOI donc! quand je veux écrire
Faut-il appeller toujours,
Ou la Mere des Amours,
Ou le blond Dieu de la Lyre,
Ou Muſes à mon ſecours?

Tant de bruit & tant d'enflure
Tient lieu de fécondité
A ces Auteurs qu'a jetté
Dans beaucoup de bourſouflure
Beaucoup de ſtérilité.

Pour toi ma Guide fidelle,
Qui hais l'affectation,
Reine de l'Invention,
Tu viens ſans que je t'appelle,
Chere Imagination!

Alors au lieu de penſée,
D'entithèſes & de traits,

(1) Cette Piece eſt du mois de Février 1713. Nous ne croyons pas qu'elle ait été jamais imprimée. Saint Marc n'en fait aucune mention.

Tu me fournis des portraits
Qu'à leur maniere aiſée
L'on voit que toi ſeule as faits.

Là, point d'épithete en Rime,
De pointe, de ſens retors,
Ne vient former les accords
De ce ſec & dur ſublime
Pour qui Roi fait tant d'efforts.

C'eſt dans un Dictionnaire
De Rimes que prend Houdart
Ce bel eſſor, cet écart,
Qui froids enfans d'un Libraire,
Sentent trop la peine & l'art.

Féconde ſans artifice,
Quand tu viens à t'enflammer,
Quoi que l'on veuille exprimer,
Les mots ſervent ton caprice,
Et s'empreſſent à rimer.

Tu fais ces belles images,
Ce tour facile & badin
Ces fleurs qui, comme un jardin,
Emaillent les badinages
De Chapelle & Sarraſin.

Du Poëte de Sicile

Qu'eſt devenu le Hautbois ;
La Flûte & la douce voix
Dont Moſchus dans une Idylle
Chantoit les Prés & les Bois !

Beau pinceau tendre & fertile,
Où ſont ces vives couleurs,
Que pour peindre ſes douleurs
Vint emprunter de Virgile
Philomele en ſes malheurs ?

Catulle, Gallus, Horace,
Aux ſoupers de Mécénas,
N'égayoient point le repas
De Vers obſcurs qu'au Parnaſſe
Phébus même n'entend pas.

Comme parle la Nature,
L'on parloit au Siecle heureux
Qu'Auguſte rendit fameux,
Moins que ſon bon goût qui dure
Encore chez ſes Neveux.

Mais bientôt après ſuivirent
En foule les faux brillans :
Depuis ces malheureux temps
Les Dubartas refleurirent
Au Caffé de la Laurens.

C'eſt là que Verdun admire
Gâcon (1), Lucain, Martial,
Et que ce Provincial
Vante les Conchets qu'inſpire
Et Rome & l'Eſcurial.

Paix-là ! j'entends (2) Pinprenelle
Qui géométriquement
Par maint beau raiſonnement
Fait, à la pointe fidelle,
Le Procès au ſentiment.

Le dur, l'enflé, le biſarre
A ſa voix reprend vigueur ;
De ſon École l'Auteur
Le plus plat ſe croit Pindare :
Danchet même a cette erreur.

Mais quoique dans leur chimere
Ils foulent Malherbe aux pieds ;
Je n'y vois que des Frippiers
Retourner l'habit d'Homere
Dans leurs Vers eſtropiés.

Ferrand (3), chez qui ſe conſerve

(1) Il y avoit d'abord *Hainaut.*
(2) Subſtitué à *Fontenelle.*
(3) Mort en 1719, à quarante-deux ans.

Dans un eſprit vif & doux,
Ce qui reſte de bon goût ;
C'eſt toi qu'Apollon réſerve
Pour oppoſer à ces Foux.

Sauve ta chere Patrie
De l'invaſion des Gots,
Qui montés ſur de grands mots,
Ramenent la barbarie
En triomphe chez les Sots.



PLAINTE
SUR LA MORT
DE
M. LE MARQUIS DE LA FARE (1),
le 28 Mai 1712 (2).

La Fare n'eſt donc plus! la Parque impitoyable
A ravi de mon cœur cette chere moitié (3).

(1) François de Laugere, Marquis de la Fare, premierement Sous-Lieutenant des Gendarmes de Monſeigneur le Dauphin, & depuis, Capitaine des Gardes de feu Monſieur, Frere unique de Louis XIV; après la mort de Monſieur, Capitaine des Gardes de M. le Duc d'Orléans, depuis Régent. C'étoit un homme qui joignoit à beaucoup d'eſprit ſimple & naturel, tout ce qui pouvoit plaire dans la ſociété; formé de ſentiment & de volupté, rempli ſur-tout de cette aimable molleſſe, & de cette facilité de mœurs qui faiſoit en lui une indulgence pléniere ſur tout ce que les hommes faiſoient, & qui, de leur part, en eurent pour lui une ſemblable. Perſonne ne s'étant jamais aviſé de

Pourquoi, cruelle, par pitié,
A tous mes vœux inexorable,
Me laiſſes-tu traîner ici de triſtes jours ?
Étranger dans le monde, il m'eſt inſupportable.

---

trouver ni mauvais, ni ridicule, rien de tout ce qui faiſoit notre amitié, que la conformité de nos goûts pour les plaiſirs, & les mêmes façons de penſer ſur les affaires curieuſes, firent naître au retour de mon voyage de Pologne en 1676, chez Madame de la Sabliere, une des plus jolies & des plus ſingulieres femmes du monde, pour qui il avoit une grande paſſion qui a occupé tout le beau temps de ſa vie. M. le Marquis de la Fare mourut le 22 Mai 1712, âgé de 68 ans, & je vis finir avec une douleur extrême une amitié qui pendant 40 ans n'avoit pas reçu un moment d'altération. Les ſiecles auront peine à former quelqu'un d'auſſi aimables qualités & d'auſſi grands agrémens que M. de la Fare. *Note de Chaulieu.*

(2) S. Marc place la mort de la Fare en 1718. Nous ferons voir ailleurs à ce ſujet, qu'avec un peu de réflexion, rien n'eût été plus facile que d'éviter cette erreur.

(3) Les trois Vers ſuivans ne ſont pas dans S. Marc. Cet Editeur en a omis encore pluſieurs autres, & ce ne ſont pas les ſeules fautes qu'on pourroit lui reprocher ici. En général ſa Piece eſt très-différente de celle de Chaulieu.

J'y languis, privé du ſecours,
Et de ce charme inexplicable
Dont depuis quarante ans jouit mon amitié.
Je te perds pour jamais, ami tendre & fidelle,
Toi, dont le cœur toujours conforme à mes deſirs
Goûtoit avec le mien la douceur mutuelle
De partager nos maux ainſi que nos plaiſirs:
Flatté que ta bonté ne me fît point un crime
De mes vices, de mes défauts,
Je te les confiois, ſans perdre ton eſtime
Ni que cela m'ôtât rien de ce que je vaux.

La trame de nos jours ne fut point aſſortie
Par raiſon d'intérêt, ou par réflexion;
D'un aiman mutuel la douce ſympathie
Forma ſeule notre union:
Dans le ſein de la complaiſance
Se nourrit cette affection
Dont en très-peu de temps l'aveugle confiance
Fit une forte paſſion.

On te pleure au Parnaſſe, on te pleure à Cythere,
En longs habits de deuil, les Muſes, les Amours,
Et ces Divinités qui donnent l'art de plaire,
De ta pompe funebre ont indiqué les jours:
Apollon veut qu'avec Catulle
Horace conduiſe le deuil;
Ovide y jettera des fleurs ſur ton cercueil,
Comme il fit autrefois au bucher de Tibulle.

Puiſſe

Puiſſe la fidelle Hiſtoire
Cher la Fare, des honneurs
Que t'ont rendu les neuf Sœurs
Aux ſiecles à venir faire paſſer ta gloire !
J'eſpere, & cet eſpoir ſeul conſole mon cœur,
Qu'en éterniſant ta mémoire
J'éterniſerai ta douleur.

J'appelle à mon ſecours, Raiſon, Philoſophie,
Je n'en reçois, hélas ! aucun ſoulagement.
A leurs belles leçons inſenſé qui ſe fie !
Elles ne peuvent rien contre le Sentiment.
J'entends que la Raiſon me dit que vainement
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remede,
Mais je verſe des pleurs dans le même moment,
Et ſens qu'à ma douleur toute ma vertu cede.

Oh Mort ! faut-il en vain que je vous ſollicite ?
L'ordre que la Nature a mis,
Veut que j'aille bientôt rejoindre mes amis :
Tout ce qui me fut cher a paſſé le Cocyte.
En vain je cherche encore ici quelque agrément ;
Mes jours ſont un tiſſu de douleur & de peine :
Chaque heure, chaque inſtant m'apporte un changement,
Me dérobe un plaiſir, ou me fait un tourment.
Pourquoi n'oſai-je rompre une fatale chaîne,
Qui m'attache à la vie, & m'éloigne du Port ?
Il faudroit au moins que le Sage,

Quand il le veut, eût l'avantage
D'être le Maître de ſon ſort.

ÉPITAPHE POUR M. DE TURENNE,

A S. Denis.

D. O. M.

STA quiſquis es,
Et ingemiſce
Ad fatalem bellici fulminis ictum;
Quo
Tota inſonuit Europa,
Perculſa Gallia,
Cæſus TURERNNIUS,
Longa triumphorum ſeries interrupta.
HIC JACET
Sereniſſimus Princeps Henricus-Mauritius
DE LA TOUR D'AUVERGNE,
Supremus Gallicorum Exercituum Dux,
Cui
Bellorum Socio,
Victoriarum Comiti,

LUDOVICUS MAGNUS
Inter tot ſacros Regum Cineres
Monumentum erigi juſſit.

INSCRIPTION

Pour mettre ſur un Cadran à Anet où le Soleil étoit peint en haut dans ſon char, & toute cette belle Maiſon au-deſſous, en perſpective.

PHŒBE, nihil toto ſpectabis amœnius orbe;
Hìc utinàm volucres ſiſtere velles (1) equos!
Tempora nec fluerent, noſtri nec, Phyllis, amores;
Nec veniet tacito curva Senecta pede.

(1) Pour réparer la faute de quantité de ce Vers, S. Marc en a mis deux, en ſubſtituant *velis* au *velles* du texte. On doit ſans doute lui ſavoir gré de n'avoir point fait de Notes ſur les Pieces Latines de notre Poëte.



SUR LA PRISE *DE STRASBOURG* ET DE CASAL,

au même jour. (1)

ARGENTINA ferox, & longâ pace tumeſcens
Submiſit noſtro colla ſuperba jugo:
Attonitæ ſtupuere Alpes, fluitantia muris
Caſalis, Lodoïx, cum tua ſigna vident.
Eridanus, Rhenuſque pater, ſubmiſſus uterque
Captivas ſub te volvere gaudet aquas:
Sic nihil eſt toto, quod non tibi ſerviat orbe;
Ecquis enim Mundi dignior imperio?

(2) Cette Piece & les deux ſuivantes ne ſont point dans S. Marc.



ESSAIS DE QUATRAINS

Que le feu Roi m'avoit voulu faire faire pour les Tableaux de la grande Galerie de Versailles.

Sur le Tableau du Sallon du bout de la Galerie, du côté de la Chapelle, qui représente la Triple Alliance, par une Forge de Vulcain, où l'Allemagne, la Hollande & l'Espagne font forger des Armes.

CERNIS ut invisæ coeant in Fœdera Gentes,
Germani, Batavique Duces, & fortis Iberus,
In furias, ignemque ruunt, & falce relictâ,
Undique ligònes (1) rigidum curvantur in ensem.

(1) Notre manuscrit porte *lingones.* Nous avons cru devoir préférer une faute à un barbarisme.



Sur le Tableau qui repréſente le Paſſage du Rhin, où le Roi eſt peint, renverſant ce Fleuve, qui veut s'oppoſer à ſon paſſage, dans un char que la Victoire accompagne.

Quid fruſtra tumidas Rhenus pater objicit undas?
Jam ſtat in adverſo Lodoïcus littore, & inſtar
Fulminis obſtantes momento disjicit Arces,
Et rapidos circumvolitat Victoria currus.



LETTRE (1)

A

MILORD GALLOWAY,

Qui lui avoit fait demander ses Ouvrages par M. DE BOUILLON, (2) *au mois de Février 1714.*

SE peut-il, Milord, qu'un homme qui s'est fait en Europe un aussi grand nom que vous, dont la tête & la main ont eu tant de part aux mouvemens qui l'ont agitée, se ressouvienne encore d'un pauvre Libertin que sa mauvaison santé & beaucoup de réfléxions ont rendu Philosophe? Quand la bonté de votre cœur, & cette amitié dont vous m'avez autrefois honoré, vous en rappelleroient quelque souvenir, comment pouvez-vous *Aliquid meas putàre nugas*, jusqu'au point

(1) Cette Lettre n'est pas dans S. Marc.

(2) Dans la Piece au Chevalier de Bouillon en 1713, page 20, on voit que *Marianne est descendue aux enfers depuis peu*: comment peut-elle être regardée comme vivante en 1714?

d'avoir curiofité de les voir, & de me les demander avec empreſſement? Ces malheureux enfans de l'Oifiveté & de la chaleur de mon Imagination m'ont échappé en dépit des confeils de la Raifon & de la Sageſſe; mais fi j'ai été aſſez fou pour les produire, j'ai été, graces au Ciel, aſſez fage pour ne les donner jamais à perfonne, & les condamner à une éternelle obfcurité. Cependant, Milord, comment vous réfifter? Votre Nom, votre confidération, notre ancienne amitié, l'amour-propre que vous favez fi bien flatter par un empreſſement qui me fait tant d'honneur, font de trop fortes armes pour que je puiſſe me défendre, fur-tout quand vous me faites demander mes Folies plutôt que mes Ouvrages, par cette Princeſſe adorable, à qui le Ciel, avec tous les talens de plaire, a donné encore les levres de la perfuafion. Avec un homme auſſi fage que vous, il eft inutile de prendre la précaution de vous prier très-humblement & de vous conjurer même, par tout ce qu'il y a de plus facré dans les liens de l'amitié & de la fociété, de ne jamais laiſſer fortir de vos mains, ni copier par qui que ce foit fur la terre, ce que je ne puis vous refufer. Quel malheur, & quel défagrément pour moi, fi de certaines chofes que je vous envoie, échappoient en Hollande! on les imprimeroit; malheur où je fuis déjà tombé pour d'autres bagatelles. Cela

pourroit revenir ici , où l'on traiteroit peut-être de dogmes de libertinage , ce qui n'eſt en effet que des jeux , & des caprices d'une Imagination trop échauffée. Quoiqu'il en ſoit, ſi ces Rêveries peuvent occuper un moment votre loiſir, & vous plaire , je ſuis trop payé du peu qu'elles m'ont coûté ; mais ſur-tout je déſavoue ces Enfans infortunés , s'ils ne vous marquent bien de ma part la vénération toute particuliere , le reſpect & la tendreſſe avec laquelle je ſuis de tout mon cœur , Milord , votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.



A SON ALTESSE *MADAME LA DUCHESSE* DE BOUILLON,

Sur la Mort de M. l'Evêque Duc de Langres.

VOUS avez perdu, Madame, un ami fidele & cher. C'eſt un bien ſi rare & ſi précieux, que j'ai cru devoir vous témoigner la part ſenſible que j'ai priſe à votre chagrin. Mon compliment fait le panégyrique de la bonté de votre cœur. Il n'eſt guere de choſe au monde que je loue auſſi ſouvent que vous; il n'eſt rien dont je me ſouvienne avec tant de plaiſir, que de tous les agrémens de votre eſprit & de votre perſonne. La perte, que vous avez faite, ſe réparera très-difficilement; on trouve plus aiſément vingt Amans qu'un Ami. Vous aurez des Adorateurs par-tout où il y aura des hommes avec du goût. Le temps ſeul, & un long commerce établit la confiance, qui fait toute la douceur & la ſolidité de l'amitié. Heureux le Mortel à qui votre cœur deſtinera la place qu'y tenoit M. de Langres! La mériter a toujours fait mes plus ardens deſirs; la remplir feroit tout mon bonheur; puiſque je vous ai, dès il y a long-temps, voué un tendre

attachement, que l'abſence & le temps n'effaceront jamais.

A LA MÊME.

Sur la mort de Madame la Ducheſſe de Mazarin.

Je pleure avec vous, Madame, la perte de Madame votre Sœur, que la bonté de ſon cœur vous rendoit ſi chere, & que ſes qualités perſonnelles vous rendoient ſi aimable, que vous en aviez fait, plus encore par raiſon que par les ſentimens de la Nature, l'objet le plus tendre & le plus digne de votre amitié. Les mêmes façons de penſer, les mêmes talens de plaire, la ſupériorité d'eſprit, tout avoit contribué à former, entre Madame de Mazarin & vous, tant de ſympathie & tant d'amitié. La Mort vient d'en rompre les nœuds. Ne cherchez point à réparer cette perte; vous ne retrouverez que perfidie & fauſſeté dans le reſte du monde. Cherchez à l'oublier; employez, pour vous conſoler de la mort de Madame votre Sœur, le même courage, & la même fermeté, dont elle s'eſt ſervie pour la mépriſer. Je fus hier au Port-Royal, pour partager votre douleur, malgré la goutte que j'avois & que j'ai encore très-doulou-

reuſe. Voilà la troiſieme atteinte que j'en ai depuis ſix mois. Ce ſont des avertiſſemens de la Nature, pour nous préparer à la fin de la vie. Je me conſolerai de la briéveté de ces jours malheureux qui me reſtent, par le plaiſir d'en paſſer la plus grande partie avec vous, & de vous marquer, Madame, par mille reſpects & mille marques d'attachement, combien je ſuis, &c.

A LA MÊME.

On m'a dit, Madame, que vous aviez tous les ſoirs des reſſentimens de fievre, que vous ne dormiez point, & qu'en un mot votre ſanté n'étoit point bonne. L'inquiétude extrême que j'en ai, a ſuſpendu les douleurs de ma goutte. Par ce remede affreux je ne veux point guérir. J'envoie ſavoir des nouvelles de l'état où vous êtes. Puiſſent-elles être aſſez bonnes, pour me faire reſſentir mes maux, en apprenant que les vôtres ſont paſſés! La fatigue d'un voyage précipité, l'agitation de la poſte, votre inquiétude, votre douleur, enfin tout l'empreſſement & les devoirs de l'amitié la plus tendre, vous ont attiré tous vos maux. Les Dieux prennent peu de ſoin de ce qui ſe paſſe ici bas, *ea cura quietos exagitat*, puiſque tant de bonnes actions

font si mal récompensées. Pour moi, je n'ai souffert encore que pour avoir fait les actions les plus louables que pouvoit jamais faire un homme de bien; & n'ai trouvé de persécutions, que par les endroits où je méritois des récompenses : *Cùm rapiant mala fata bonos, ignoscite fasso, sollicitor nullos esse putare Deos.* J'ai appris que vous vouliez faire un voyage à Frêne. Permettez-moi de vous conjurer de n'en rien faire. Votre tempérament, déjà assez délicat, a été ébranlé; toutes les humeurs sont en mouvement: laissez rétablir le calme & le repos dans la machine, dont elle a besoin. Après ces conseils, trouvez bon que je vous en donne encore un plus utile à votre santé. La vivacité de votre tempérament souffre trop des chagrins; songez à dissiper votre douleur. Vous avez satisfait aux devoirs de la Nature & à la tendresse de votre cœur. Désormais jettons des fleurs sur le tombeau de Madame de Mazarin; faisons des Hymnes à l'honneur de sa beauté, des Vers à la louange de son esprit & de son courage. Voilà les leçons de la Philosophie, qui, sans rien dérober à la tendresse du cœur, ne permettent pas de pleurer trop longtemps des maux sans remede. Puissent ces leçons de la raison, & mes conseils vous engager à menager votre santé, & à conserver votre personne, qui fait tout le plaisir de vos amis!

A LA MÊME.

De Fontenay.

DEPUIS que je suis parti de Paris, de tous les plaisirs de la vie aucun ne m'a tenté, Madame, que celui de vous écrire. J'avois beaucoup de choses utiles & agréables, que je pouvois & que je devois faire; je n'en ai point trouvé qui le fût tant pour moi, que de n'en faire aucune. Voilà le portrait en trois paroles d'une profonde paresse, & de l'état où, graces au Ciel & à quelque peu de raison, je suis depuis quinze jours à la campagne.

Ici, malgré l'ennui que cause votre absence (1),
Je respire un air pur, & vois luire un beau jour;
J'entretiens à loisir mes douces rêveries:
Les soins ne volent point sur l'émail des prairies,
Comme autour des Palais d'une orageuse Cour.
Ni la crainte ni l'espérance
Ne troublent le repos de cet heureux séjour,
Et (2) les traits même de l'Amour
Y respectent mon Indolence;

(1) S. Marc a placé ici les Vers 6 & 7. Il a pour lui la raison des Rimes, & contre lui Chaulieu.

(2) *Dans ces paisibles lieux les traits même d'Amour.*

Si (1) l'on y connoît les desirs,
Les ardeurs & l'impatience,
C'est pour pouvoir trouver le comble des plaisirs
Dans le sein de la Nonchalance.
Une éternelle complaisance
En bannit l'amoureux tourment:
Un peu d'amour, beaucoup d'aisance,
À mon avis, c'est aimer sagement.
Quand on a passé la trentaine,
Ne (2) fût-ce que d'un seul moment,
On ne doit porter seulement
Qu'une (3) douce & facile chaîne;
Et je crois, Princesse, qu'alors
Si l'Amour coûte quelque peine,
Ce (4) ne doit être au plus qu'une peine du corps.

---

(1) *Et si l'on y sent les desirs,*
Les ardeurs de l'impatience
(2) *Ne fût-ce que d'un moment.*
(3) *Q'une douce & paisible chaîne.*
(4) *Ce ne doit être au moins que des peines de corps,* S. Marc.



LETTRE

DE

M. DE LA FARE,

A

MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON,

Sur ce qu'elle lui reprochoit son oubli, dans une Lettre à l'Abbé DE CHAULIEU.

QUAND j'entendis celle que j'aimai tant,
Sur mon oubli me faire une querelle,
Peu s'en fallut que mon cœur à l'instant
Ne me quittât pour voler après elle :
Il avoit du chemin fait plus de la moitié ;
Lorsqu'Amour lui dit : Téméraire,
Je veux bien te donner un avis par pitié ;
Tu prends pour de l'amitié
Un simple desir de plaire.

Voila, Madame, au vrai, l'effet que m'a fait

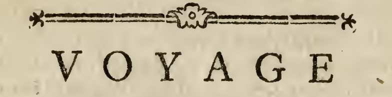
le charmant reproche que vous me faites dans la Lettre que vous avez écrite à l'Abbé de Chaulieu. Que si j'étois assez heureux pour vous plaire autant que lui, *Sublimi feriam sydera vertice.* (1)

---

(1) Cette citation d'Horace est de Chaulieu. Il y avoit originairement, *que d'amour, que de transports, que de choses que vous n'en pouvez pas attendre!* ainsi que l'a imprimé S. Marc.



OUVRAGES
DE GALANTERIE.



VOYAGE
DE L'AMOUR
ET DE L'AMITIÉ,

Envoyé pour étrennes à Madame * * *,
le premier jour de 1695.

L'Amour, partant de Cythere,
Pour ſe rendre auprès d'Iris;
Inquiet de n'oſer faire
Seul ce voyage à Paris :
Viens, dit-il à l'Amitié,
Viens, chere Sœur, par pitié,
Servir de guide à ton Frere;
Car je ne veux qu'en ce jour,
Quoique ce Conteur publie,
ſoit dit que la Folie
Serve de guide à l'Amour.

Chacun de nous a ſes charmes,
Je te prêterai mes armes :
Prête-moi, ma chere Sœur,
Ton air ſage, ta douceur,
Cette tendreſſe durable,
De qui la ſolidité
Souvent n'eſt pas moins aimable,
Que l'eſt ma vivacité.
Cela dit, pour ce voyage
Ces Dieux troquent d'équipage ;
Ils volent. Sur leur paſſage
On vit d'abord s'enflammer
Tout ce qui, dans la Nature,
Juſques à cette aventure,
Avoit refuſé d'aimer.
Plus de Bergere cruelle ;
Plus de malheureux Berger.
Chacun qui voulut changer
Trouva Maîtreſſe nouvelle :
Qui reſta fidele Amant
Retrouva dans ſa Maîtreſſe,
Pour un reſte de tendreſſe,
Un nouvel empreſſement.
Les amis ſe réchaufferent ;
Tous les cœurs ſe renflammerent ;
On s'aima même à la Cour ;
Et la triſte Indifférence
Sentit, dans ſon froid ſéjour,

Échauffer son indolence
Aux approches de l'Amour.
Tandis qu'avec diligence
Ces Dieux traversent les airs,
La Nuit, déployant ses voiles,
D'un crêpe semé d'étoiles
Enveloppa l'Univers.
Iris cependant, livrée
Aux charmes d'un doux sommeil;
De ses pavots enyvrée,
Attendoit que son réveil
Sur son teint eût fait éclorre
Bien plus de fleurs que l'Aurore
N'en avoit fait naître encore
Sur le chemin du Soleil;
Quand, tout-à-coup, à sa porte
Cette Belle entend du bruit.
Qui, dit-elle, de la sorte,
Ose entrer ici la nuit?
C'est un Enfant misérable,
Répond d'un ton pitoyable
Cet Enfant Maître des Dieux,
Qui vient chercher dans ces lieux
Un asyle à sa misere,
Auprès de vos agrémens.
Je suis chargé par ma Mere
Pour vous de cent complimens.
On me bannit, on me chasse;

On (1) m'ôte jusqu'à mes traits.
Je trouve dans ma disgrace
Peu de cœurs assez bienfaits
Pour me donner encor place:
On me traite de cruel,
On me traite de parjure;
Et, sans être criminel,
Il (2) n'est de sorte d'injure
Dont je ne sois accablé:
On diroit que j'ai troublé
Tout l'ordre de la Nature.
Cependant, quelle imposture!
Sans moi, les hommes n'auroient
Qu'une languissante vie:
Je fais naître leurs desirs;
Je fais ces ardens plaisirs
Par qui leur ame est ravie,
Sans moi qu'ils ignoreroient:
Et je vois leur injustice
Oublier tous mes bienfaits;

(1) Au lieu de ce Vers & des trois suivans, on trouve dans S. Marc:

A peine trouvé-je place.

(2) *Il n'y a sorte d'injure.* S. Marc.

Ce Cœur est fait pour le vôtre;
Je les ai faits l'un pour l'autre. S. Marc.

Il n'y a aucune trace de ces Vers dans nos manuscrits.

Et, ſur le moindre caprice,
Traiter même de ſupplice
Les biens que je leur ai faits.
Votre pitié vous engage
Au ſecours des malheureux;
Votre cœur eſt généreux;
Et, par un doux aſſemblage,
J'ai toujours vu la bonté
Compagne de la Beauté.
Pour un Enfant maltraité,
Dit Iris votre langage
Me paroît bien doucereux.
Avec ce ton langoureux,
Cet air doux, cet équipage,
Ne ſériez-vous point l'Amour?
Je le ſuis; mais, las! je n'oſe
Vous parler de mon retour.
Je ſais que je ſuis la cauſe
D'un nombre infini de maux,
Dont l'affreuſe Jalouſie
Et la triſte Frénéſie
Ont troublé votre repos.
Qui fit ſeul votre ſouffrance
Veut faire ſeul votre bonheur:
Et je viens, en récompenſe,
Vous faire préſent d'un cœur
Digne de votre tendreſſe:
Comme il n'eſt point aujourd'hui,

Hormis vous, d'autre Maîtreſſe
Au monde digne de lui ;
De mille & mille agrémens
Votre ardeur ſera ſuivie ;
Et vos doux engagemens
Feront, de tous les momens
D'une ſi charmante vie,
Autant de jours de Printemps.
Le moyen à ta parole,
Dit Iris, d'ajouter foi !
Volage, n'eſt-ce pas toi,
Qui, ſur cet eſpoir frivole,
Trompas ma crédulité ?
J'en conviens ; la vérité
N'eſt pas toujours mon partage,
Répond l'Amour ; mais je gage
Que de ma ſincérité
La caution que j'amene
Va raſſurer votre cœur :
L'Amitié (1), ma chere Sœur,

(1) Au lieu de ce Vers & des cinq qui ſuivent, on trouve ceux-ci dans S. Marc.

Et le convaincre, ſans peine,
Du plus achevé bonheur.
L'Amitié, ma chere Sœur,
Ici préſente, s'engage
A tenir tous les ſermens
Que, dans l'ardeur de vous plaire ;
Pour les rompre, j'ai fait faire
Exprès aux autres Amans.

S'engage avec moi ſans peine
A tenir tous les ſermens
Que dans l'ardeur de vous plaire
Entre mes mains s'en va faire
Le plus loyal des Amans.
Ta prudence eſt non commune,
Amour, en cette action.
Qui fut (ſoit dit ſans racune)
Si ſujet à caution,
Fait très-bien d'en mener une
En pareille occaſion:
Sans elle, accepter je n'oſe
Ce cœur que l'on me propoſe:
Avec elle, je le veux;
Et, ſans vous laiſſer morfondre
Plus long-temps ici tous deux,
Si votre Sœur veut répondre
De joindre ſa vérité
A votre vivacité;
J'accepte, Amour, avec joie
Le Cœur que Vénus m'envoie;
Et je ſigne le Traité.

ENVOI.

Mon Iris, exprès pour vous
Ces Dieux ont fait ce voyage.
Il doit vous être aſſez doux
Qu'à s'accorder on engage

Ces Maîtres de l'Univers,
Qui vont rarement ensemble.
Fasse le Ciel que les Vers
De celui qui les rassemble
Pour vous seule dans son cœur,
Iris (1), aient l'art de vous plaire;
Vous qui seule pouvez faire
Sa fortune & son bonheur!
Puisse la nouvelle année
Passer comme une journée,
Ses jours comme des momens!
Que du reste de nos Ans
La course soit fortunée!
Et que notre destinée
Nous fasse, avec ces beaux jours
Si doux, si dignes d'envie,
Trouver la fin de la vie
Dans la fin de nos Amours!

(1) *Belle Iris, puissent vous plaire.* S. Marc.



LETTRE POUR ÉTRENNES, A MADAME D***,

Le premier jour de l'an 1700.

AUTREFOIS l'Amour vainqueur
Dans mon cœur,
Aujourd'hui t'eût étrennée ;
Mais il eſt mort l'autre année
De douleur.

Retire un Enfant ſi beau
Du tombeau ;
Sa (1) Mere & moi t'en convie ;
Et mieux en feras ſervie
De nouveau.

Pour le plaiſir de ma vie,
Je te prie,
Reprens l'éclat de beauté,
Que Vénus t'avoit ôté
Par envie.

(1) *C'eſt ſa Mere qui t'en convie.* S. Marc.

Par malice, Amour (1) vous donne,
Ma mignonne,
Ses agrémens & ses (2) traits,
Tout exprès,
Pour (3) vous rendre plus fripponne.

Depuis que vous croyez à la Métempsycose, je crois aux apparitions d'esprits. J'y suis plus confirmé que jamais. Marot m'est apparu cette nuit. Je l'ai reconnu d'abord à un rouleau d'étrennes qu'il avoit faites autrefois pour toutes les Femmes & les Filles de la Cour de François I. Je viens, m'a-t-il dit gracieusement, vous marquer la reconnoissance que j'ai de l'honneur que vous faites tous les jours à mon style, de vous en servir, (sans l'amour-propre, je dirois, plus tendrement que moi.) Je vous apporte des étrennes que je fis hier aux Champs-Élysées, pour Madame D***, à votre intention. Elle est pour le moins aussi fripponne que Madame la Grande Sénéchale, & aussi enjouée que Tallard, pour qui j'en ai tant fait; mais elle est cent fois plus aimable; croyez-moi, avec ses défauts & ses agrémens, elle vaut mieux que toutes les autres Femmes; ne la quittez jamais.... Je me suis mis à rire, & ne lui ai répondu autre chose, sinon : *Qu'on mene aux champs ce cocardeau* (4).

(1) *Amour te donne....*

(2) *Et ses attraits.*

(3) *Pour te rendre.* S. Marc.

(4) Premier Vers d'un Rondeau de Marot. *S. Marc.*

Et depuis quand, mon bel ami, qui faites le prêcheur, êtes-vous devenu si raisonnable ? Vous auriez mieux fait de conserver tant de prudence, pour empêcher que votre Valet ne vous pliât la toilette, & n'oubliât rien, fors de vous dire adieu. Quoi ! toujours des brocards, m'a-t-il dit ? Ne vous moquez pas tant de moi ; je viens d'écrire à François I, qui me fera donner des habits. En attendant, en voilà qu'un bon garçon, pour qui j'ai travaillé, & que j'ai bien servi, m'a prêtés. Il est Ribleur, comme mon Valet; mais plus gracieux que lui. A ces mots j'ai levé les yeux, & j'ai vu Marot avec des aîles & un carquois. J'ai pris cet équipage pour un vieil habit de l'Amour, qui le lui avoit prêté. Cependant cela n'a pas laissé de m'embarrasser ; car, à la tendresse qu'il y a dans les Etrennes que je vous envoie de sa part, je n'ai su si c'étoit Marot en habit de l'Amour, ou plutôt l'Amour déguisé en Marot, qui les avoit faites. Mandez-moi, Madame, quand vous les aurez lues, ce que vous en pensez.



STANCES.

TIRCIS (1) toujours fidele & toujours malheureux,
Tandis que ses moutons erroient parmi la plaine,
Entretenoit en vain de l'ardeur de ses feux
Daphné toujours aimable, & toujours inhumaine.

Cependant qu'il se désespere,
Un Loup vient ravir un Agneau :
Laisse, s'écria la Bergere,
Laisse-là les Soupirs, & songe à ton Troupeau.

Depuis que pour vous je soupire,
Hélas ! votre injuste rigueur
M'apprend (2) trop à souffrir un plus cruel martyre ;
Je vous laisse ravir mon cœur,
Sans oser qu'en tremblant m'en plaindre & vous le dire.

(1) *Un Berger toujours tendre & toujours malheureux,*
Tandis que ses moutons s'égaroient dans la plaine.

(2) *M'apprend bien à souffrir*... S. Marc.

STANCES.

Qui ſont en Chanſon.

QUE de chagrins, de tourmens & d'allarmes,
Ingrate Iris, tes rigueurs m'ont coûté !
Faut-il encor que je verſe des larmes,
Pour déplorer ton Infidélité ?

Tu me jurois une amour éternelle,
Et cependant tu me manques de foi :
Crois-tu trouver un Amant plus fidele ?
Il n'en eſt point qui t'aime autant que moi.

Ce beau Berger (1), à qui ſeul tu veux plaire,
Sent pour Phylis & pour toi même ardeur :
Quand tu m'aimois, la Reine de Cythere
N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.

Tes faux ſermens, ni tes trompeuſes larmes,
N'ont pu ternir l'éclat de ta beauté.
Reviens, Iris : en faveur de tes charmes,
Je ferai grace à ta légéreté.

(1) *A qui tu veux tant plaire.*



JOUISSANCE. (1)

AMOUR, qu'injuftement j'ai blâmé ton empire !
Des maux que j'ai foufferts ai-je dû m'offenfer,
Quand tu viens de récompenfer
D'un moment de plaifir un fiecle de martyre ?
J'ai fléchi mon Iris après de longs foupirs.
Ce cher objet de mes defirs,
Cette infenfible Iris, cette Iris fi farouche,
Dans mille ardens baifers vient de plonger mes feux;
Pour goûter à longs traits ce nectar amoureux,
Mon ame toute entiere a volé fur ma bouche.
J'ai favouré la fraîcheur
De fes levres demi-clofes :
Sa bouche avoit la couleur,
Son haleine avoit l'odeur
Et le doux parfum des rofes.
Je reffentis alors une douce langueur
S'emparer de mes fens, & couler dans mon cœur.
D'amour & de plaifir nos yeux étincelerent;
Mon cœur en treffaillit, nos efprits s'allumerent;
Et, livrés l'un à l'autre à nos emportemens,
Nous cherchâmes le fort des plus heureux Amans.

(1) Cette Piece, à quelques différences près, que nous allons indiquer, a été inférée dans *la Perfection d'Amour*, page 298 du premier volume.

Sans voix, ſans mouvement, mon Iris éperdue
Laiſſoit mille beautés en proie à mon ardeur :
Comme elle oublioit ſa (1) pudeur,
J'oubliois lors ma retenue ;
Et je me ſouviens ſeulement
Que, dans ce bienheureux moment,
Par l'excès du plaiſir, nos forces ſuſpendues,
Nos corps entrelaſſés, nos ames confondues,
Nous (2) laiſſerent livrés aux tranſports les plus doux,
Inconnus aux Mortels moins amoureux que nous.
Puiſſions-nous (3), mon Iris, dans ces raviſſemens
Paſſer ces jours heureux que donne la Jeuneſſe !
N'envions point aux Dieux leur immortalité,
Puiſque, dans la briéveté
De ces jours malheureux que leur bonté nous laiſſe,
L'Amour y fournit des momens
Dont les tranſports & la vîteſſe
Valent mieux que l'éternité.

(1) *Rigueur.*

(2) *Ont goûté de concert les plaiſirs les plus doux.*

(3) Les Vers ſuivans ne ſont pas dans *la Perfection d'Amour.*



RACCOMMODEMENT (1).

C'EST dans le Palais de l'Amour
Qu'il faut finir notre querelle;
Le Lit d'une paix éternelle
Eſt le voluptueux ſéjour.
Là n'habitent jamais la Diſcorde & la Guerre;
C'eſt le lieu que Vénus choiſit pour ſes ébats;
C'eſt le champ fortuné de mille doux combats,
Qui ne dépeuplent point la Terre:
On n'y voit voltiger que les Ris & les Jeux;
Même, cet Enfant dangereux,
En qui toute malice abonde,
Pour n'y porter que ſes attraits,
Trempe la pointe de ſes traits
Dont il déſole tout le monde,
Dans un Nectar que la Beauté
Fait couler mollement d'une ſource féconde,
Comme un torrent de volupté.
C'eſt là que dans tes bras j'adorerai ces charmes,
Qui font ton infidélité.
Ah! s'ils ſont quelquefois la ſource de mes larmes,
Ils le ſont en ce lieu de ma félicité.

(1) Deux de nos manuſcrits portent, *à Madame D****.

Sure de ton impunité,
Viens, Lesbie, avec confiance
Que tes graces & ta beauté
Te vont tenir lieu d'innocence ;
Et tu verras mon indulgence
Trancher nos éclaircissemens ;
Et bientôt mes emportemens
N'exiger d'autre pénitence
Que la douce fureur de tes embrassemens.

A MADAME D***.

Pour la prier de venir passer la soirée avec lui.

VIENS ce soir, viens jouir du pouvoir de charmer ;
Rends grace au Ciel qui te donne,
Avec l'art d'être fripponne,
Celui de te faire aimer.
Je t'aimerois bien moins si tu m'étois fidelle ;
Moins de conformité nous uniroit tous deux :
Le Ciel, entre Frippons, forme d'aimable nœuds
Dont la durée est éternelle.
L'Amour, cet Enfant libertin,
Hait tout ce qui sent le ménage ;
Sa Mere, pour être volage,
Ne perd rien de son air divin.

Ce Dieu, qui sur mon cœur n'employa d'autres armes
Que les traits de ta beauté,
Parmi la foule de tes charmes
Prendra soin de cacher ton infidélité,
Qui n'a pu jusqu'ici te rendre moins aimable.
Ah ! sur-tout dans les yeux porte ce trait vainqueur,
Qui cent fois sous tes loix a ramené mon cœur ;
Et ne crains pas ainsi de paroître coupable.



Monſieur le Prince m'ordonna de faire des Vers un peu libres, qu'il vouloit faire chanter à la porte de la Maiſon de Sylvie (1) *à Chantilly, où devoit venir coucher M. le Prince* DE CONTI, *deux jours après ſon mariage* (2).

SÉJOUR délicieux, Retraite conſacrée
A chanter autrefois les peines de l'Amour;
Vous êtes, dans cet heureux jour,
Pour ſes ſeuls plaiſirs préparée.
C'eſt à toi, Prince charmant,
D'achever la métamorphoſe,
En y faiſant toute autre choſe
Que d'y ſoupirer vainement.

Puiſſant Dieu des Jardins que tout Amant révere,
Prête-nous un ſecours à préſent néceſſaire;
Viens répandre en ces lieux tes dons & ta vertu
Sur un jeune Héros qu'un doux Hymen engage;

(1) Alluſion à la Maiſon de Sylvie de Théophile. C'eſt une ſuite de Pieces galantes compoſées par ce Poëte, pendant le temps de ſa retraite à Chantilly. *S. Marc*.

(2) *En* 1687.

Qui, malgré ſon grand courage,
Nous paroît trop abattu.

Tel Époux de bonne mine,
De grand air, de taille fine,
Pour les combats d'amour paroiſſoit un tréſor;
Dont l'Épouſe en confidence
Dit, après l'expérience,
Tout ce qui reluit n'eſt pas or.

Qui veut aller trop loin, Prince, ſouvent recule;
Modere un peu ton amoureuſe ardeur:
Pour avoir la valeur d'Hercule,
On n'eſt pas obligé d'en avoir la vigueur.

Adieu, c'eſt aſſez brocardé.
Satisfais tes deſirs, contente notre envie:
Fais de la Maiſon de Sylvie
Sortir, ſi tu peux, un Condé.



SUR
UNE BROUILLERIE.

Je goûte loin de vous, en de paiſibles lieux,
Un repos que par-tout troubloit votre préſence;
Mais, hélas! je ſens que l'abſence
Me guérit trop du mal que m'avoient fait vos yeux.

Que (1) me ſert la beauté d'un ſi riant Séjour!
Mon cœur n'y connoît plus, ni deſirs, ni tendreſſe;
Il eſt vrai, j'y (2) retrouve encore une Maîtreſſe;
Mais, hélas! je n'y puis retrouver mon amour.

(1) *Je ne puis plus ſouffrir ce tranquille Séjour.*
(2) *J'y trouve une autre Maîtreſſe.* S. Marc.



PRÉS (1), Côteaux, aimables Fontaines,
Lieux, où l'Amour me fit tant de fois revenir;
Témoins de mes plaiſirs, confidens de mes peines,
Pourquoi me rappeller un ſi doux ſouvenir?
Vous qui vîtes Cloé ſi tendre & ſi fidelle,
Hélas! vous ignorez que l'Ingrate a changé:
Ceſſez de retracer à mon cœur affligé
L'image d'une ardeur & ſi vive & ſi belle:
Et toi, qui ſi ſouvent me redis dans ces bois

(1) S. Marc n'ayant conſervé que trois vers de cette piéce, nous avons cru devoir donner la ſienne toute entiere, pour mettre de plus en plus le Public en état d'apprécier ſon Ouvrage.

SUR UNE INFIDÉLITÉ.

Beaux lieux, confidens de ma peine,
Et ſeuls témoins de mes plaiſirs,
Qui venez rappeller de tendres ſouvenirs
Pour l'aimable Célimene;
Hélas! vous ignorez que l'Ingrate a changé.
Clairs ruiſſeaux, ſombres bois, qui la vîtes fidelle,
Ceſſez de retracer à mon cœur affligé
L'image d'une ardeur & ſi vive & ſi belle.
Et vous, Échos, retenez votre voix;
Ne me répétez plus le nom de l'Infidelle,
Ou que ce ſoit du moins pour la derniere fois.

Le sacré nom de l'Infidelle,
Echo, redis-le moi pour la derniere fois.

MADRIGAUX.

Mon Iris m'est toujours fidelle,
Nous sommes l'un de l'autre également contens;
Je n'ai lieu de me plaindre d'elle,
Que de l'aimer (1) depuis quatre ans:
Cependant cela seul fait toutes nos querelles.
Hélas! faut-il donc voir ainsi
S'échapper malgré nous nos ardeurs mutuelles?
N'étoit-ce point assez que le Temps eût des aîles?
Pourquoi, volage Amour, en avez-vous aussi?

Après de longs soupirs, j'ai fléchi ma Climene;
Depuis cet heureux jour, je sens mourir un feu
Qui brûla tout le temps qu'elle fut inhumaine.
Hélas! si tes plaisirs doivent durer si peu,
Pourquoi, volage Amour, coûtent-ils tant de peine?

(1) *Que de l'aimer depuis six ans.* S. Marc.

QU'IL aime dès demain, qui n'a jamais aimé;
Et quiconque aima dans ſa vie,
Qu'il aime encor demain; & c'eſt là, ma Leſbie,
Ce que je fais depuis que vous m'avez charmé.

QUOIQUE nos Docteurs puiſſent dire
Du bonheur que là-haut goûtent les Bienheureux;
Le vrai Paradis où j'aſpire,
C'eſt d'être toujours amoureux.

A M. DE VILLIERS,

Pour l'inviter à venir entendre jouer du Clavecin, Mademoiſelle CERTAIN, *dont il étoit amoureux.*

JE dois ce ſoir voir une Belle,
Dont le ſavoir & la beauté
Font douter s'il faut qu'on l'appelle
Muſe, Grace, ou Divinité.
Je me fais un plaiſir extrême

De pouvoir partager ce (1) bonheur avec vous ;
Après cela, jugez vous-même
Où je vous donne un rendez-vous.

A MADEMOISELLE D. R.

Théone, tu voulois à la ſimple amitié
Réduire les ardeurs de ma naiſſante flamme ;
Et tu croyois avoir trop fait de la moitié
D'éécouter ſous ce nom les tranſports de mon ame.

Enfin tu rends juſtice à mon amour extrême ;
Et le nom d'Amant m'eſt permis.
Ah! combien je ſens que je t'aime,
Depuis que j'ai ceſſé d'être de tes amis !

(1) *Ce plaiſir avec vous.* S. Marc.



A LA MÊME.

Sur la premiere Représentation de l'Opéra d'Armide.

Je sers, grace à l'Amour, une aimable Maîtresse,
Qui sait, sous cent noms différens,
Par mille nouveaux agrémens,
Réveiller tous les jours mes feux & ma tendresse:

Sous le nom de Théone elle (1) sut m'enflammer;
Arcabonne me plut, & j'adore Angélique;
Mais, quoique sa beauté, sa grace soit unique,
Armide vient de me charmer.

Sous ce nouveau déguisement,
Je trouve à mon Iris une grace nouvelle.
Fut-il, depuis qu'on aime, un plus heureux Amant?
Je goûte (2) chaque jour, dans un amour fidelle,
Tous les plaisirs du changement.

(1) .... *Elle sait m'enflammer.*
(2) *Je goûte tous les jours.*



A LA MÊME.

En lui envoyant L'*A*RT D'*A*IMER D'*O*VIDE.

THÉONE, à qui les Dieux donnerent
Tout ce qui fait charmer & l'oreille & les yeux ;
Et (1) fur qui les Graces verferent
Mille & mille dons précieux;
Lifez de l'ART D'AIMER les maximes galantes :
Et vous jugerez aifément,
Selon ces regles importantes,
Que je dois être votre Amant.
Ce (2) Livre, fur un point, vous eft très-néceffaire;
Laiffez-là les leçons qu'il donne pour charmer;
Vous favez trop comme il faut plaire,
Mais (3) apprenez-y bien comment il faut aimer.

(1) *Et que les Graces ornerent*
De mille dons précieux.

(2) *Ce Livre, après cela, vous eft peu néceffaire.*

(3) *Pour ne connoître pas comment il faut aimer.*

A LA MÊME.

JE jouis du plaifir de te voir quand je veux ;
Je vois toujours en toi tout ce qui peut me plaire ;
Que faut-il pour me fatisfaire ?
On croiroit que je fuis heureux.
Théone, cependant mon fort eft déplorable ;
Toujours (1) quelque jaloux fouci
D'un Amant trop heureux vient faire un miférable ;
Car tu me parois trop aimable
Pour que d'autres que moi ne t'aiment pas auffi.

(1) *Par-tout, quelque jaloux fouci*
Toujours m'inquiette & m'accable. S. Marc.



COUPLET DE CHANSON, *DE LULLY,*

POUR MADEMOISELLE DE R. (1)

A la Fête d'Anet, 1686. (2)

QUEL étrange changement !
Que mon ame eſt tranſportée !
Trop aimable Galatée,
Je vous aime aſſurément ;
Je renonce à ma Patrie,
Je me jette à vos genoux,
Secourez-moi, je vous prie,
Mon ſalut dépend de vous.

(1) Mademoiſelle *Rochois*, ſuivant S. Marc. Ce nom eſt en abrégé dans tous nos manuſcrits.

(2) Nous trouvons dans deux de nos manuſcrits, *ſur ce bel Air de Fontainebleau qu'il avoit fait en* 1661.



RÉPONSE IMPROMPTU (1).

Vous avez gagné le cœur
D'un endurci S.....
Il falloit votre mérite
Pour (2) convertir ce Pécheur ;
Mais on blâme par la Ville
Ce (3) ſentiment peu commun,
D'en faire damner dix mille,
Et n'en vouloir ſauver qu'un.

Vous avez reçu des Cieux
Tout ce qui peut rendre aimable ;
Une voix incomparable
Et mille dons précieux ;
Mais, dans un plaiſir extrême,
C'eſt un tourment ſans égal
De trouver, quand on vous aime,
Tout Paris pour ſon Rival.

---

(1) De cette Chanſon, S. Marc en fait deux. Il met le ſecond couplet avant le premier.

(2) *Pour en être le vainqueur.*

(3) *Le ſentiment peu commun*
D'en avoir damné dix mille
Pour n'en vouloir ſauver qu'un. S. Marc.

POUR MADAME DE ***.

Je louois mon Iris, & mon cœur prévenu
Voyoit (1) à tous momens quelque grace nouvelle,
Que je lui jurois n'avoir vu
Jamais dans aucune mortelle;
Quand tout-à-coup cette Belle,
Sans rien déguiser, m'a conté
Tous (2) & tous les défauts qu'elle connoît en elle.
Alors d'amour transporté,
Mon Iris, ai-je dit, à ta sincérité
Je veux bien rendre les armes,
Que (3) mon cœur a disputé
Quelque temps contre tes charmes.
Dans (4) la confession que ta bouche m'a faite,
Dans ce sincere aveu, que j'ai trouvé d'appas,
Et que tu me sembles parfaite,
Dès lors que tu veux bien ne le paroître pas !

(1) *Lui trouvoit chaque jour....*

(2) *Tous les défauts.*

(3) *Par qui mon cœur a disputé.*

(4) *De la faute que l'on a faite,*
Dans le sincere aveu que je trouve d'appas !
Et que vous me semblez parfaite,
Dès que vous voulez bien ne le paroître pas !

Chaulieu est l'Auteur de ces quatre Vers adoptés par S. *Marc*.

A LA

A LA MÊME.

MON Iris avec moi vient paſſer la ſoirée.
Elle y vient ſous un ſimple & modeſte agrément ;
Mais d'art de plaire & d'agrément
Les Graces à l'envi toutes trois l'ont parée.
J'attends avec tranſport ce bienheureux moment :
Déja l'Amour, qui le devance,
Des peines de l'impatience
Me fait un doux enchantement.
Ah ! ſi tu ſais, Iris, même dans ton abſence,
Par ces douces erreurs redoubler mes deſirs ;
Quels ſeront tantôt les plaiſirs,
Dont me comblera ta préſence !



A M. LE MARQUIS DE LA FARE, (1)

Pour le prier de venir souper avec Mad. D..., & moi.

Ce soir, lorsque la Nuit, aux Amans favorable,
Sur les yeux des Mortels répand l'aveuglement,
Dans mon petit appartement
Les Graces & l'Amour conduiront ma Maîtresse;
A cet Objet de ma tendresse
De mon cœur partagé rejoins l'autre moitié;
Et donne-moi ce soir le plaisir d'être à table
Entre l'Amour & l'Amitié.

(1) S. Marc, d'accord avec le plus ancien de nos manuscrits, ajoute : *qui étoit à S. Cloud avec Monsieur.*



A MADAME D***.

En bûvant à sa santé (1) avec du vin nouveau.

Il est jeune, il est aimable,
Il est piquant comme toi;
Pour t'être encor plus semblable,
Il m'a rangé sous sa loi;
Chacun de vous deux m'enflamme,
Chacun m'est un doux poison;
Et si l'un charme mon ame,
L'autre étourdit ma raison.

A MADAME D***,

Qui s'étoit plaint que le vin que je lui avois envoyé ne moussoit pas, comme quand nous soupions ensemble.

Ce n'est que pour nous seuls que mon vin moussera
Sans chaleur, sans piquant, au plus en notre absence,

(1) *Le jour de la S. Martin*, selon S. Marc, & un de nos manuscrits.

Doucement il se laissera
Boire par pure complaisance;
Mais jamais de plaisir il ne pétillera.
C'est de l'aimable secousse
De nos esprits enflammés,
Que naît la brillante mousse
Par qui nos sens sont charmés.
Cette fureur sympatique
Qu'Amour mit dans notre cœur,
A cette aimable liqueur,
Dès qu'elle est entre nous, d'abord se communique:
Et ce Nectar précieux,
Quant il gratte, mousse & pique,
Ne tient tout ce brillant que du feu de vos yeux.

A LA MÊME (1).

O vous, dont la beauté fit naître
Cette noire Fille d'Amour,
Qui, depuis qu'elle a reçu l'être,
Me fait crier & nuit & jour;
Sachez qu'en dépit de ma goutte,
Je conserve un esprit gaillard,
Et me ris de ce qu'il m'en coûte

(1) *Pour la prier de le venir voir pendant sa goutte en* 1703, suivant S. Marc & un de nos manuscrits.

Pour avoir été trop paillard.
Venez me voir, objet rare & divin,
Venez me voir, mon aimable Cätin!
Vos yeux pourront rendre mon cœur malade,
Mais me rendrez ſurement le corps ſain:
Et puis ferons enſemble une Ballade,
A qui l'Amour donnera pour refrain,
Grand plaiſir eſt d'avoir le cœur malade,
Quand (1) *avec ça, l'on a le corps bien ſain.*

A LA MÊME.

VENEZ me voir; l'Amitié vous engage
A (2) faire encor cette bonne action:
Choſe ferez & bienſéante & ſage;
L'Amour (3) & moi en ſommes caution.

Chacun dira qu'un tel empreſſement
Se ſent encor du bon cœur de Leſbie;
De plus ferez une fripponnerie,
Et vous aurez ainſi double agrément.

---

(1) *Lorſque le corps, en même temps, eſt ſain.* S. Marc.

(2) *A hazarder cette bonne action.*

(3) *De ſon ſuccès Amour eſt caution.* S. Marc.

A LA MÊME.

Tu vois trop mon Rival, & tu me vois trop peu;
Il faudroit, pour ton bien, ſur cela te contraindre:
Tu crois faire durer ſon feu,
Et tu travailles à l'éteindre.
Pour moi, moins je te vois, moins je ſuis amoureux:
Ranime mes deſirs ſouvent par ta préſence;
Fais-lui tâter un peu des rigueurs de l'abſence;
C'eſt là le vrai moyen de nous garder tous deux.

La Fare (1) me diſoit un jour tout en colere,
Sais-tu que ta Maîtreſſe eſt fripponne & légere?
Romps des fers qu'en honneur tu ne peux plus porter;
Laiſſe-la déſormais, & ſonge à l'éviter.
Le conſeil eſt très-bon, & d'un ami ſincere,
Lui dis-je, & je croirois que l'on ne peut mieux faire,
Cher ami, que d'en profiter;
Mais ſon eſprit m'amuſe; elle a l'art de me plaire,
Et je ne l'aime plus aſſez pour la quitter.

(1) Cette Piece n'eſt pas dans S. Marc.



CHANSON.

Le ſilence & la paix regnent dans ce bocage ;
Le calme de ce beau ſéjour
N'eſt troublé que par le ramage
Des Hôtes de ces bois qui chantent leur amour.

Oiſeaux, dans l'ardeur qui me preſſe,
Hélas ! je ne puis, comme vous,
Exprimer par mes chants l'excès de ma tendreſſe ;
Mais j'ai ſeul plus d'amour que vous n'en avez tous.

A MADAME LA MARQUISE D. L.

Je ne ſuis occupé que du ſoin de vous plaire,
Vous ſemblez approuver mes feux ;
Mais vous ne faites rien de tout ce qu'il faut faire
Pour rendre mon Amour heureux.
Que je hais cet état douteux !
Entre les Enfers & la Gloire,
Il eſt trop incertain qu'il ſoit un Purgatoire,
Pour que je veuille en ſouffrir deux.



A LA MÊME.

VOUS m'avez dégoûté de tout (1) ce qui peut plaire;
C'eſt le plus grand des maux que pour vous j'ai ſoufferts;
Mais je ne m'en plainds pas : ſeule vous pouvez faire
Ce qu'il faut pour payer tous les biens que je perds.

A LA MÊME,

En ſe promenant avec elle ſur le bord de la mer qui étoit retirée, où il gravoit ſes Chiffres.

CELUI qui grava ſur le ſable
Les Chiffres dont tu vois les traits,
Brûla deſſus ces bords d'une ardeur véritable,
Pour l'objet le plus aimable
Que Nature fit jamais.
O Mer, qui donnas la naiſſance
Jadis à la Mere d'Amour,
En faveur de ſon Fils, reſpecte à ton retour
Ce monument de ſa puiſſance.

(1) *De ce qui ſut me plaire.* S. Marc.

POUR LA MÊME,

Écrit ſur des Tablettes.

CONFIDENTES de mes penſées,
Où j'écrivis le Nom de plus d'une Beauté ;
Apprenez qu'aujourd'hui ces traces effacées
Ont fait place à l'objet dont je ſuis enchanté :
Conſervez chérement le ſeul nom de Julie ;
Seules ſoyez témoins de toute mon ardeur ;
Que de ce nom ſacré chaque page remplie,
M'offre à tous les momens ce qu'adore mon cœur.

A LA MÊME, (1)

Sur ce qu'elle fut nommée pour le voyage de Marly.

N'ÉTOIT-CE point aſſez de quatre jours d'abſence?
Faut-il qu'un ordre de la Cour,
Au moment de votre retour,
Vienne vous dérober à mon impatience !

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que le Roi prend mon bien:
Veut-il encor m'ôter le plaiſir de ma vie ?

(1) S. Marc met ſimplement, *à la Même.*

Du moins qu'il me laiſſe (1) Julie ;
Et je ne me plaindrai de rien.

Mais mon injuſtice eſt extrême
De me plaindre du goût que (2) les Rois ont pour vous ;
Eſt-ce à moi d'en être jaloux,
Lorſque, ſi j'étois Roi, j'en uſerois de même ?

A LA MÊME, (3)

En lui envoyant une petite Tabagie.

QUAND d'une ſainte ardeur notre ame eſt enflâmée,
Chaque choſe nous inſtruit :
Vous trouverez (4) dans cet étuit,
Mainte vérité renfermée ;
Et ſur-tout ſi bien exprimée
La vanité de nos deſirs,
Que vous verrez que nos plaiſirs,
Très-ſouvent (5) ne ſont que fumée.

(1) ..... *Sylvie.*

(2) *Que la Cour a pour vous.* S. Marc.

(3) S. Marc met cette Piece au rang des Épigrammes.

(4) *Dans cet Écrit.*

(5) *S'en vont en fumée.* S. Marc.

COUPLETS DE CHANSON (1),

Sur l'air de la Comédie de l'Inconnu.

Un doux penchant toujours vers vous m'entraîne,
Mais mon bonheur eſt trop long-temps douteux :
Ah ! de ma chaîne
Rompez les nœuds ;
Ou laiſſez voir à mon cœur amoureux,
S'il doit mourir de plaiſir ou de peine.

Trouble naiſſant dont je fus trop charmée,
Tranſports ſi doux, qu'êtes-vous devenus ?
Flatteuſe idée,
Vous n'êtes plus,
Songes trompeurs, que par malheur j'ai crus,
Diſparoiſſez ; je ne ſuis point aimée.

(1) S. Marc fait deux Chanſons de ces deux Couplets. Tous nos manuſcrits détruiſent ce qu'il avance à ce ſujet.



A MADAME D. B... (1)

JE vous trouve fort aimable,
Mais je crains votre air mutin :
Pour un Amant libertin,
Il faut Maîtreſſe traitable.

Quand l'Amour vous apprit à chanter tendrement,
Il voulut dès ce moment
Me ſoumettre à votre empire :
Je me ſouviens qu'autrefois
Ce Frippon, pour me ſéduire,
Emprunta de Théone & la grace & la voix.

Mais, ſi je cherche à vous plaire,
Quand, comment me paîrez-vous ?
C'eſt là le point, entre nous,
Qui réglera cette affaire.

L'Amour me dit aſſez que vous êtes mon fait ;
Ajoutez à cela, quelque prix qui m'engage :
Il n'eſt qu'un méchant Valet,
Qui veuille ſervir ſans gage.

(1) S. Marc adreſſe à tort cette Piece *à Madame la Marquiſe de Laſſay.* Deux de nos manuſcrits portent, *à Madame D. B...* & le plus ancien, *Madame de Bla....* que le Vers dix nous feroit croire être la même que Mademoiſelle *Rochois*, célébrée déja ſous le nom de *Théone*, pag. 90 & ſuiv. de ce Volume.

HYMNE A L'AMOUR (1),

POUR

MADEMOISELLE D. L...

Je célebre ta victoire,
Aveugle Enfant, sur mon cœur.
Pour conserver la mémoire
De ta derniere faveur,
Je viens, Captif, en l'honneur
De mon aimable Vainqueur,
Chanter une Hymne à sa gloire.

Amour, je dois à ta Mere
L'Objet charmant que je sers:

(1) Voici une Note de S. Marc au sujet de cet Hymne, qui n'étoit pas dans son manuscrit.

Cette Piece, qui ne se trouve dans aucune des Editions précédentes, nous a été conservée par Madame de Staal, qui l'a insérée dans ses Mémoires. C'est elle que le Poëte y chante. Elle croit que cette Ode, & l'Épitre suivante qui lui est adressée sous le nom de Mademoiselle de Launay, sont les derniers Vers qui aient été faits par l'Abbé de Chaulieu. Il avoit alors quatre-vingt ans.

Tu lui donnas l'art de plaire,
Et tant d'agrémens divers,
Que tu m'as forgé (1) des fers
Les plus doux, les plus légers
Qu'on ait forgés à Cythere.

Que tes peines ont de charmes!
Qui les souffre est enchanté.
Toi qui fais, jusques aux larmes,
Mêler de la volupté,
Fais au moins que la Beauté
Qui ravit ma liberté,
Te rende avec moi les armes.

Viens, cher Tyran de ma vie;
Toi seul fais l'enchantement
Qui tient mon ame asservie (2).
Que, dans ce ravissement,
Jusqu'à mon dernier moment,
Je vive & meure en aimant
Mon adorable Lesbie.

Tu m'entends, & viens sans peine,
Amour, exaucer mes vœux:

(1). *Les fers.* S. Marc.

(2) *Sous le joug le plus charmant.* S. Marc.
Ce Vers n'est dans aucun de nos manuscrits, qui portent tous la leçon du texte.

Déjà de ma douce chaîne
Je sens resserrer les nœuds ;
Et, cent fois plus amoureux,
Je brûle de plus de feux
Que n'en allumoit Hélene.

C'est la digne récompense
Des tourmens que j'ai soufferts,
Dès qu'au sortir de l'enfance
Je fus esclave en tes fers :
Et je veux que l'Univers
Apprenne, en mes derniers Vers,
Ma défaite & ta puissance.

A MADEMOISELLE DE L.... (1)

L..... qui souverainement
Possédes le talent de plaire ;
Qui sais de tes défauts te faire un agrément ;
Et des plaisirs du changement
Jouir, sans paroître légere,
Même aux yeux d'un fidele Amant ;
Coquette, Libertine, & peut-être Fripponne ;
Quelque Nom odieux qu'en ces Vers je te donne,
Je sens dans le moment que l'on doit t'abhorrer,

(1) *Launay, depuis Madame de Staal.* S. Marc.

Que mon cœur, hormis toi, ne trouve rien d'aimable;
Et, par un charme inconcevable,
Avec ce qui rendroit un autre abominable,
Tu trouves le moyen de te faire adorer.

Que ne te dois-je point? Sans toi, dans l'indolence
Couloient mes derniers jours à la Nuit (1) destinés,
Par la Nature condamnés
Aux langueurs de l'indifférence:
Toi seule ranimant par d'inconnus efforts,
D'une machine presqu'usée
Les mouvemens & les ressorts,
As fait revivre (2) encor dans une ame glacée
Les fureurs de l'Amour, & mes premiers transports;
Mais que n'ai-je point fait pour vaincre ma tendresse,
Et combattre un penchant qui n'est plus de saison?
Il n'en étoit plus temps; & déjà ton adresse
M'avoit fait avaler ce funeste poison,
Que tu sais préparer avec délicatesse;
Et j'étois hors d'état d'écouter la Raison,
Quand elle m'a voulu reprocher ma foiblesse.
Comment te résister? Même avant de te voir,
D'un penchant inconnu j'ai senti le pouvoir:

(1) Nos manuscrits portent tous *à la nuit*, & S. Marc, *à l'ennui*.

(2) *As fait renaître encor.* S. Marc.

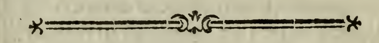
Il y a quelques fautes légeres dans la leçon de S. Marc, que nous n'avons pas cru devoir relever.

Je louois ton eſprit avant de te connoître.
Ta ſeule réputation
Formoit l'intelligence & l'inclination
Qu'une aveugle prévention,
Sans m'en appercevoir, malgré moi, faiſoit naître :
Je te cherchois par-tout : quand tu vins à paroître
Un charme, plus puiſſant cent fois que la beauté,
Forma les nœuds ſecrets tout-à-coup d'une chaîne
Si forte en ſa légereté,
Que je ſacrifiai ſans peine
A ce doux penchant qui m'entraîne,
Mon repos & ma liberté.
Qui jamais, comme toi, du charme de l'eſprit
Fit ſentir toute la puiſſance ?
De tout ce que l'étude apprit,
Il ſemble que tu veux affecter l'ignorance,
Et fais avec diſcernement
D'un eſprit cultivé ménager l'abondance ;
Le tout avec tant d'agrément,
Qu'à la plus abſtraite Science
Tu conſerves tout l'enjoûment
De la plus ſimple connoiſſance.
Sur tes moindres diſcours l'Imagination
Jette des fleurs avec largeſſe,
Sans rien ôter à la juſteſſe
Du charme de l'Invention.
Ce brillant de l'eſprit ſur toute ta perſonne
Répand cet agrément qu'on ne peut exprimer ;

Ces graces que Nature donne,
Et qui ſe font ſentir à qui te fait aimer ;
N'étoit-ce pas aſſez ? Un ſon de voix flatteur
Portoit à tout moment dans mon ame embrâſée
D'une délicate penſée
La douce illuſion, & le tour enchanteur.

Jours ſereins, jours heureux, qu'êtes-vous devenus,
Où jadis plus d'une conquête
De myrthe & de laurier vint couronner ma tête ?
Jeuneſſe des Plaiſirs, beaux jours vous n'êtes plus ;
Et déjà l'Age, qui s'avance,
D'un amour mutuel me ravit l'eſpérance :
Dans cette juſte défiance,
Je ne voulus jamais devenir ton Vainqueur ;
Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de te plaire,
Du plaiſir d'être aimé la douceur étrangere,
Au ſeul plaiſir d'aimer j'abandonnai mon cœur ;
Je te parlois d'amour ; tu te plus à m'entendre :
Les jours étoient trop courts pour nos doux entretiens ;
Et je connois peu de vrais biens
Dont on puiſſe jamais attendre
Le plaiſir que me fit la fauſſeté des miens.
Heureux à qui le Ciel donne un cœur aſſez tendre
Pour pouvoir aiſément comprendre
D'un amour malheureux quel étoit le bonheur ;
Tel que je crois qu'il devoit rendre
Les plus heureux Amans jaloux de mon erreur !

OUVRAGES EN VIEUX LANGAGE.



LA TOCANE, (1)

A MADAME D....

NAGUERE avois, dans un accès de goutte,
Juré de par le Benoît Saint Martin
Que ne boirois, quelque cher qu'il m'en coûte,
De meshui plus un pauvre coup de vin.
Bien me trouvois de ce ſage régime :
De plus en plus ferme en cette maxime,
J'oubliois jà ce jus délicieux,
Quand un Enfant vint s'offrir à mes yeux,
Qui dans Aï ne faiſoit que de naître.
Qu'il étoit beau, vif, piquant, gracieux!
Dans cet état vint à peine à paroître,
Que de ma bouche il paſſa dans mon cœur :
Il y remit battement & chaleur;

(1) *Tocane.* Selon l'Abrégé de Trévoux, c'eſt le vin nouveau de Champagne fait de la mere goutte, & qui ne peut ſe garder que ſix mois.

Puis tout-à-coup réchauffant ma penſée
Par l'eau déjà quaſi toute glacée,
Il rappella par ſes douces vapeurs,
Muſes & Vers, (1) d'aimables rêveries,
Les fleurs, les bois, les ruiſſeaux, les prairies,
L'enchantement de cent autres erreurs ;
Mieux fit encor, me rappella tes (2) charmes,
De nos plaiſirs le tendre ſouvenir :
Lors je laiſſai doucement revenir
Cet autre Enfant, qu'autrefois tant de larmes
Entre nous deux n'avoient pu retenir ;
Et jurai bien, ſoit folie, ou ſageſſe,
Que paſſerois avec ces Frippons-là
Quelques beaux jours, qu'encor me laiſſera
Ce triſte Hyver qu'on appelle Vieilleſſe.

---

(1) *Muſes & Vers, aimables rêveries.*

(2) *Mieux fit encor, me rappella tes charmes.* S. Marc.



A MADAME D*** (1).

QUI veut parler d'amour à ma Catin,
Doit en parler finement, ou se taire;
Car autrement c'est perdre son latin.
Son gentil cœur est fidele & sincere;
Et son esprit, si délicat, si fin,
Que s'il venoit la Reine de Cythere
Avec son Fils, ses traits & tout son bien,
A ma Catin jà ne montreroit (2) rien
En doux parler, bien moins dans l'art de plaire.
Toi donc, qui, plein d'un langage ordinaire,
Viens cajoler ma Catin tout le jour,
Tu ne saurois onques pour toi pis faire,
Qu'à ma Catin venir parler d'amour.

(1) On trouve dans S. Marc, *sur un Fat qui contoit des douceurs devant moi à Madame D****. En effet Chaulieu avoit mis originairement ce titre.

(2) *Jà ne montreroient rien.*



Depuis (1) un temps ſuis en poſſeſſion
De maints appas, qu'hors moi chacun ignore.
Voudrois-tu bien m'ôter fruition
De tes beautés, qu'en toi, Catin, j'adore ?
Non, dit Catin ; mais s'il venoit quelque autre
Auſſi preſſé de voir mêmes appas,
De ce plaiſir ne le dédirois pas,
Pour lui montrer (2) quel bonneur eſt le vôtre.

Sur mon Rival qui me croyoit brouillé avec ma Maîtreſſe, pendant que j'étois raccommodé avec elle (3).

Onques (4) ne fut Amant tant ſoit chéri,
Qui, dans un an, ne devienne mari ;
Et je le ſuis devenu comme un autre :
Lors, ma Catin, toute l'étude vôtre

(1) S. Marc a mis au rang des Épigrammes cette Piece & la précédente. Chaulieu leur avoit donné le nom de Madrigal, qu'il a rayé depuis.

(2) *Quel plaiſir eſt le vôtre.* S. Marc.

(3) Il y avoit d'abord, *ſur L*** qui me croyoit brouillé avec Madame D***. pendant que, &c.*

(4) *Point n'eſt d'Amant, fut-ce le plus chéri.*

Fut me tromper. Promenades, Banquets,
Lettres d'amour, Madrigaux & Bouquets,
On me cacha. Maître en fripponnerie,
Je démêlai d'abord la tromperie;
Je me tins coi, & jurai bien & beau
De m'en venger avant Pâque fleurie.
L'an s'est passé; mon (1) joli Cocardeau
Est devenu le mari de ma Belle;
Mari croyant sa Maîtresse fidelle :
(Qui croit ainsi ne peut être qu'un veau.)
Ami j'étois resté de la Donzelle;
Bien connoissois le chemin de son cœur;
Un seul coup d'œil ralluma notre ardeur :
Si qu'en trois jours, de concert avec elle,
Dessus le chef de notre Jouvenceau
Je déposai la maritale huppe.
Or, qui de nous est le mieux attrapé?
Sans être un Sot, je (2) puis être trompé,
Sans être un Sot, on ne peut être dupe.

---

(1) ..... *Mon gentil Cocardeau.* S. Marc.
(2) ...... *Je puis être trompé;*
Sans être Sot, il ne peut être dupe. S. Marc.



BOUQUET POUR MADAME D....

Le jour de ſa Fête (1).

CES Fleurs s'en vont trouver l'objet charmant,
Sur qui d'amour tout le bonheur je fonde.
Si ce Bouquet donné (2) d'amour profonde,
C'eſt te donner toute la terre ronde,
Comme l'a dit très-bien Maître Clément;
Jouis, Iris, de l'empire du monde,
Dont tu faiſois déjà tout l'ornement;
Car Bouquet onc plus amoureuſement
Ne fut donné, depuis le doux moment
Qu'on vit ſortir l'autre Vénus de l'onde.

(1) En 1695, ſuivant le plus ancien de nos manuſcrits où ſe trouvent, mais rayées, les dates de tous ces Bouquets.

(2) Il y a dans S. Marc,
Si ce Bouquet donner d'amour profonde.



BOUQUET

BOUQUET, A LA MEME (1).

CE Bouquet eſt des Jardins de Cythere ;
Il eſt cueilli par la main des Amours,
A qui Vénus ordonna de le faire,
En leur tenant à-peu-près ce diſcours :
Faites, Amours, une guirlande ;
Sur-tout compoſez-la des (2) Fleurs,
ont le teint de Cloris, pour qui je la demande,
ous montre le mêlange & les vives couleurs.
'ici, comme à Paris, on (3) célebre ſa Fête ;
Nous devons à ſes agrémens
La gloire de mainte conquête,
Et le tribut de mille Amans.

(1) 1696.

(2) *De Fleurs.*

(3) *L'on célebre.* S. Marc.



BOUQUET, A LA MÊME. (1)

FAIRE un Bouquet peut être chofe aifée;
Mais on en fait plus d'un mal-aifément :
Quand une fois notre verve eft ufée,
Grand danger eft de rimer froidement.

Mais fi l'Amour fe met de la partie,
Mille Bouquets il faura compofer :
Amant qui doit travailler pour fa Mie,
Onques ne doit craindre de s'épuifer.

BOUQUET, A LA MÊME (2).

PLUS n'eft le temps que l'Amour me faifoit
Te compofer un Bouquet pour ta Fête;

(1) 1698.

(2) Nous trouvons dans le plus ancien de nos manufcrits une Note qui a été rayée, par laquelle nous apprenons que Chaulieu avoit fait ce Bouquet en 1700, pour le jour de la Fête de Madam

Car maintenant eſt ſorti de ma tête
Ce bon Frippon qui ſi fort s'y plaiſoit :
Or donc il faut s'y prendre d'autre ſorte ;
A ſon défaut l'Amitié ſuppléera :
L'odeur ſera moins ſuave & moins forte ;
Mais le Bouquet à jamais durera.

BOUQUET,

A LA MÊME.

SOUS le doux Nom d'amitié je t'ai fait
Un beau Bouquet pour le jour de ta Fête ;
A me louer jà tout bon cœur s'apprête,
Et dit, vraiment, cil eſt Amant parfait
Qui reſte ami de parole & d'effet,
Après qu'Amour eſt ſorti de ſa tête.
A mon Rival j'ai tendu ce panneau :
Sera pour moi le paſſe-temps nouveau,
Si ſur cela nous laiſſe en patience ;
Car notre Amour plus en repos ſera,
Tout auſſi vif qu'au jour de ſa naiſſance ;
Et quand ton cœur, Catin, le ſentira,
Point ne me chaut ce que le monde en penſe.

D... afin de tromper L...... qui étoit amoureux d'elle ; & qu'il lui renvoya le lendemain le Bouquet ſuivant.

BOUQUET (1), A LA MÊME.

J'AI fait pour vous deux beaux Bouquets
Avant qu'avînt le jour de votre Fête;
Car se trouver parmi petits Naguets,
Quand chacun d'eux à votre honneur s'apprête
A rimailler bien ou mal leurs caquets;
Point ne convient à tout homme de tête:
Trop bien savez, Catin, que j'ai raison,
Et qu'à cela n'avez point de replique:
Souvenez-vous que Fête si publique,
Devient enfin la Foire de Beson.

(1) Ce Bouquet n'est pas dans S. Marc. Il y avoit, suivant un de nos manuscrits, *dans les premiers temps de l'Amour de L....*



CENTURIE
DE
NOSTRADAMUS,
ENVOYÉE A MONSEIGNEUR LE DUC,
A SAINT-MAUR,
PAR M. DE MALEZIEUX.

QUAND on verra, par ſurprenans moyens,
Valeureux Francs unis à vieux Boyens;
Vieillard quinteux, moins vieux qu'un ſien ouvrage,
Lairra ſon titre à docte Perſonnage (1)
A qui Phébus prodigue ſes tréſors;
Moins glorieux d'être au haut du Permeſſe, (2)
Que d'avoir pu mériter la tendreſſe
Du Seigneur grand entre tous ceux d'alors,

(1) L'Abbé de Chaulieu. *S. Marc.*

(2) Perſonne n'ignore que le Permeſſe n'étoit pas un mont, mais la riviere qui paſſoit au pied de l'Hélicon. Chaulieu connoiſſoit trop bien la carte du pays, pour commettre une pareille faute. Auſſi ne manque-t-il pas de la relever dans la Réponſe qu'il fait à Malezieux.

Qui saura joindre à l'antique Noblesse
Des Francs têtus, la valeur des Hectors (1),
Grand loyauté, science & politesse.

RÉPONSE
DE
M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De cettui preux qu'a prédit & chanté
Nostradamus dans une Centurie,
Jà pour le Los ne peut la Flatterie
Aller si loin qu'a fait la Vérité;
Ainsi, que soit Démon, soit Dieu qui vous inspire,
Point ne sauriez, beau Centuriateur,
Quoi que fassiez, désormais assez dire
De son esprit, son courage & son cœur:
Jà n'est besoin de conter sa vaillance.
Quant au chétif, sur qui sa bienveillance
Tant d'agrémens, tant de biens répandit,
Seigneur Curé, vous en avez trop dit;

(1) Ce Vers semble faire allusion à l'opinion de nos vieux Chroniqueurs, qui faisoient descendre les François de Francus fils d'Hector. *S. Marc.*

Mais tariroit plutôt l'eau du Permeſſe,
Qu'en vous ces fleurs qui parent votre Écrit,
Ce tour galant & cette politeſſe
Qui font aimer le Savoir & l'Eſprit.

FIN.



NOTE.

NOUS eussions pu terminer ici l'Édition des Œuvres de Chaulieu, si nous n'avions consulté que nous-mêmes. Les Pieces choisies de ce Poëte se bornent à celles que nous avons données jusqu'à cette feuille inclusivement, & lui-même les a distinguées de toutes ses autres Productions, par le Recueil séparé qu'il a fait rédiger sous ses yeux peu de temps avant sa mort. Le reste, quoiqu'écrit de sa main, ou trouvé dans ses manuscrits, n'a point ce dégré de perfection qui caractérise les pieces que l'on vient de voir. Cependant nous avons fait imprimer tout ce qui s'est trouvé dans son porte-feuille. La gloire du Poëte en souffrira peut-être un peu, mais nous n'avons osé rien supprimer. Nous aurions desiré faire un choix particulier des Pieces qui nous restent de cet Auteur : l'édition de ses Œuvres n'en eût été que plus agréable & plus piquante. La peine que les premiers Éditeurs ont prise de tout ramasser sans goût ni discernement, nous oblige à ne point élaguer, même les futilités dont ils ont fait usage, afin de ne point exciter de murmures.



A

MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON.

J'AI appris avec joie que V. A. se plaignoit amérement de ce que je ne lui avois point montré la Lettre à Madame la Princesse de Conti. Assez de gens se plaindront, & avec raison, que je leur ai trop montré de mes Vers, pour que quelqu'un se plaigne à tort que je ne lui en ai point montré. Ce quelqu'un est vous, graces au Ciel. Cette plainte fait mon panégyrique, & l'approbation authentique de mes Vers. Ne savez-vous pas bien que, si je suis assez fou pour en faire, je suis assez sage pour les cacher, & très-souvent brûler ? Croyez-vous que Madame de G.... eût grand plaisir à montrer son fils ? Mes malheureux enfans ne sont peut-être pas mieux faits que lui. Ils sont bossus, très-souvent boiteux ; pourquoi les montrerois-je ? Le desir que vous aurez de les voir, la finesse de votre goût flattera assez mon amour ****.

J'étois prêt de traîner à l'Hôtel de Bouillon une chancelante machine dans un équipage & des ac-

coutremens qui vous auroient fait pitié, ou qui vous auroient fait rire. Je crois que c'eût été le dernier. N'importe : je voulois marquer à ma divine Princesse l'intérêt sensible que je prends à l'affaire de M. le Comte d'Evreux. Je le faisois avec d'autant plus de plaisir, que j'ai reconnu, dans cette affaire sage & grande, votre façon de penser sublime & juste. Le mérite personnel de l'objet que vous élevez, ne le laissera pas demeurer en si beau chemin. Je me pique d'une pénétration qui va presque à la prophétie, & qui me rend présentes les suites à venir d'une chose si bien pensée. Ce sera là le fondement de la grandeur de votre maison & de votre satisfaction personnelle. Puisse le Ciel la combler de prospérités ; & vous, de plaisirs !

A LA MÊME.

Mademoiselle de l'Enclos se rendra à vos ordres vers les six heures du soir. C'est l'heure où Philémon & Baucis servirent aux Dieux une table aussi frugale que la mienne. Notre pauvreté, notre innocence & notre simplicité communes ont beaucoup de rapport. J'envoie savoir si vous voulez que l'heure de votre souper soit la même que celle de Jupiter : si vous voulez une soupe comme lui à

car il en mangea une, non aux pois, ils étoient encore trop chers, mais aux pointes d'asperges, avec une teinture de sarriette. Jupiter ne dîna point; la Reine de Cythere, c'est-à-dire, en Prose, la plus aimable & la plus gracieuse Princesse du monde, ne dînera pas, je crois, non plus. Elle pourra jouer une reprise d'hombre avec les deux demi-Dieux qu'elle amenera; & moi, je l'attendrai avec une impatience infinie, & la verrai avec un plaisir plus près du transport, que du profond respect que j'ai pour elle.

A LA MÊME.

D'Anet, ce 30 Décembre.

LA noble Troupe, qui partit hier d'Evreux, avoit balancé de séjourner ici aujourd'hui; mais M. de Biran, attiré par ses affaires importantes, a fait qu'elle est partie ce matin pour aller à Paris. Les Solitaires demeurés avoient résolu d'envoyer à V. A. quantité de gentillesses d'esprit, qui leur sont échappées depuis qu'ils vivent ensemble; mais il y a bien de la peine à assembler les fragmens. J'ai été à la porte de tous les appartemens : tout dort; & je juge qu'il ne faut pas arrêter davantage le Courrier du Contrôleur, qui vous porte des

chofes plus folides. Cependant, pour ne pas laiffer tout-à-fait V. A. hors des idées que l'on veut lui donner des chofes qui fe compofent ici au coin du feu, je prends la liberté de lui envoyer un échantillon, qui m'eft tombé fous la main, qu'elle trouvera de l'autre côté, fi elle veut bien prendre la peine de tourner le feuillet.

Princeffe, dont la patience
S'exerce dans les déplaifirs,
Et qui maîtrifez vos defirs
Par une dure expérience:
A force de faire des vœux,
Si je pouvois rompre les nœuds
Du Sort qui vous tient enchaînée,
Des Dieux contre vous irrités
La haine feroit terminée;
Et, parmi les profpérités,
Vous auriez une deftinée
Telle que vous la méritez.

La campagne a changé de face:
La neige couvre les guérets,
Et les arbres de nos forêts
Tremblent fous fa pefante maffe:
Les Peuples des fleuves glacés
Dans le cryftal font enchaffés;
Et, parmi la terre déferte,
Les animaux fans mouvement,
Après la faim qu'ils ont foufferte,

Se refont un nouveau tourment ;
Et triſtes, regrettent la perte
Des jours de l'automne charmant.

Si par fois le Soleil ſe montre
Et nous paroît étinceler,
Ses rayons d'or ſemblent geler
Ce qui ſous leurs feux ſe rencontre.
Tout l'air ſe diſtile en glaçons ;
Et juſqu'au coin de nos tiſons
Il répand une âpre froidure :
Les plantes en ſont à mourir ;
Et, ſi l'agréable verdure
Ne vient bientôt les ſecourir,
On craint que toute la Nature
Ne ſoit ſur le point de périr.

A LA MÊME.

QUAND je paſſai hier après midi chez vous, je vous trouvai ſortie, Princeſſe adorable, & je trouvai les portes fermées ; j'en acceptai l'augure. Quand les portes du Temple de Janus ſe fermoient, c'étoit une marque de paix & de bonheur ſur toute la terre, & le préſage sûr de plaiſirs infinis. Me ſerois-je trompé ? Je ne le penſe pas. En paſſant ſur votre Quai, j'entendis l'Amour qui éter-

nuoit à gauche. Vous êtes trop ſavante dans l'antiquité, pour ne pas vous ſouvenir que, quand Jupiter tonnoit de ce côté-là, c'étoit un heureux préſage. Ainſi je ne doute nullement de la ſatisfaction de votre cœur & de vos deſirs. J'aurois couru, dès ce matin, vous en témoigner ma joie; mais je ſuis occupé de mon côté à faire un ſacrifice au Temple de Cythere, avec les mêmes cérémonies que je crois que vous en avez fait hier au ſoir. Je ne me flatte pas d'en ſortir ſi bien que vous; mais, malgré tous vos brocards, perſonne ne s'en plaindra; & cela ſe paſſera à l'entiere ſatisfaction des Parties intéreſſées. En attendant que je le faſſe moi-même, trouvez bon que je vous ſouhaite mille bénédictions. Que pour vous Vénus forme une chaîne d'amour ſans fin, & de plaiſirs ſans peine. Puiſſiez-vous être autant aimée que vous êtes aimable, vous aurez lieu d'être contente de l'Amour & de votre Amant. Je le ferai du bonheur de vos jours & de vos plaiſirs, qui, avec les miens, ſont la choſe du monde qui m'eſt la plus chere. Priez Dieu pour moi. En l'état où vous êtes, vos prieres me feront d'un grand ſecours.



A LA MÊME.

En envoyant le Billet du Marquis de la Fare.

VOILA la Réponſe à l'oubli dont vous avez ſi obligeamment accuſé M. de la Fare. Il auroit bien pu ſe diſculper envers vous, ſans me charger d'opprobres ; mais je ſuis accoutumé à la perfidie de mes amis, & à vous voir ſoulever contre ma foibleſſe tout ce qui auroit envie d'éprouver ma force. Vous ne parviendrez pourtant pas à en faire repentir aucune de celles qui la connoiſſent. Je prendrai un peu de temps pour vous répondre là-deſſus au premier jour, & ſoutiendrai ma Proſe ou mes Vers de témoignages aſſez authentiques, pour que vous n'en puiſſiez douter. Aujourd'hui, il eſt queſtion d'affaires un peu trop ſérieuſes, pour vous parler de bagatelles.

Vous ſavez déjà apparemment que l'on a fait redemander à M. le Cardinal de Bouillon la démiſſion de ſa Charge & de ſon Ordre. On a ajouté à cela la défenſe de mettre ſur ſa porte à Rome les Armes de France. S'il déſobéit encore, & ne veut rien rendre de tout cela, on ſaiſira tout ſon bien. Juſques-là on n'en parle point encore. Il eſt

public que tout Rome & toute l'Italie lui ont offert de grosses sommes d'argent; & le gros des gens sages est fâché que l'on ait engagé le Roi dans un procédé si aigre. Faites-moi l'honneur de me mander quand vous revenez. On va encore samedi de Marli à Meudon. Je suis de V. A. Madame, avec un très-profond respect, le très-fidele serviteur.

A LA MÊME.

Ce 30 Août.

Plus promptement que ne fait Melpomene,
Quand vous voulez, vous inspirez des Vers.
Quand le voudrez, vos agrémens, sans peine,
Feront encor cent miracles divers.

Il en est dont vous doutez peut-être :
C'est me tirer de l'état langoureux
Où vous croyez que les Dieux m'ont fait naître,
Et de moi faire un homme vigoureux.

De vos appas essayez la puissance ;
Jà n'aurez lieu de vous en repentir ;
Et beau pour vous sera faire mentir
Tout ce qu'a dit de moi la médisance.

De mon Poupard vous faites un Tibulle :
Veuillez me plaire ; un regard de vos yeux
Fera de moi dans l'inſtant un Hercule ;
Et vous & moi nous en trouverons mieux.

Il me ſemble que voilà répondre aſſez bruſquement ; je commence à en accepter l'augure. J'ouvre, dans ce moment, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : s'il avoit fallu répondre à une autre, j'aurois rongé mes ongles & graté ma tête. Pour vous, en Amour, en Proſe, en Vers, tout eſt ſaillie & enthouſiaſme. Si, de vingt lieues, vous faites ces miracles, que ne nous inſpirera point le plaiſir de vous voir ?

Vendredi nous aurons l'honneur, à votre arrivée, divine Princeſſe, de vous baiſer, avec un très-profond reſpect, les candides menotes, & vous inſtruire de tout.



A LA MÊME.

A Fontenay, le 13 Juin 1673.

Le coup de foudre, dont j'ai penſé hier être tué, en arrivant à Fontenay, m'étonna moins que la Lettre que j'y trouvai de V. A. Plût au Ciel qu'il m'eût ôté une vie, que je ne ferai plus que traîner languiſſamment, puiſque j'ai eu le malheur de vous déplaire, & Vous la cruauté de me prononcer l'arrêt de ma mort par une Épigramme de Martial! Depuis vingt-quatre heures, j'ai déjà perdu mon *panſon*, & ſuis devenu pâle comme un Mort. Ce grand changement vous obligeroit, je crois, à m'accorder une grace, ſi vous ne l'aviez miſe à des conditions qu'il m'eſt impoſſible d'exécuter. Si vous y mettez de même celle de tous ceux qui vous ont offenſée, vous êtes hors la voie de ſalut, & vous mourrez ſans pardonner à vos ennemis & à moi. Je ſais prendre mon parti dans les malheurs extrêmes; je cours de ce pas aux *Caudines*. Vous verrez par-là qu'il ne faut jamais mettre un homme de cœur au déſeſpoir; & vous reconnoîtrez, mais trop tard, Madame, combien je vous ai toute ma vie, honorée & reſpectée, pour ne pas dire... Qu'il me ſoit permis ſeulement, avant de figurer

ce soir avec Anaxarete, de vous faire faire une petite réfléxion ; que si, depuis le temps que vous m'offensez tous les jours par vos brocards & vos bons mots, en si grande abondance, que vous en revendez même pour beaucoup d'argent à Saint-Victor, je vous avois imposé d'aussi rudes conditions que vous me faites, je ne vous aurois pardonné de ma vie. J'aurois bien d'autres plaintes à faire de vos rigueurs & de celles de Messieurs vos Chiens & de Madame Cancan, dont je porte encore les marques; mais il faut se taire, le respect me l'ordonne:

Et si, dessous votre empire,
J'ai souffert des maux cuisans,
Le plus cruel encore est de n'oser vous dire
Tous ceux que je ressens.

Vous voyez bien par ces sentimens là, que je vous excepte de la régle que j'avois faite dans mes chagrins, pour les gens qui passent la trentaine, & que je vous dispenserois volontiers des avances où j'avois soumis tout le reste des femmes. Aussi êtes-vous au-dessus de leur condition; & je saurai bon gré toute ma vie à l'Ovide de nos jours de vous avoir même élevée, pour l'esprit & pour toute autre chose, au-dessus de la nôtre.

Vous êtes au-deſſus de tous tant que nous ſommes,
Il faut franchement l'avouer.
Avec toute ſon adreſſe,
Dangeau ne pouvoit mieux louer
Une auſſi charmante Princeſſe :
Car peu de femmes, comme vous,
Se trouvent au-deſſus des hommes,
Et tout le reſte eſt au-deſſous.

Après vous avoir ainſi expliqué mes dernieres volontés,

Je meurs l'eſprit content, l'Amour m'en fait la loi ;
Et vous laiſſe Camart, pour gage de ma foi.

Il a la bouche plus belle que jamais.

Je ne réponds rien à la cauſtique tirade de Monſeigneur le Chevalier de Vendôme ; elle mérite une Réponſe en ſon particulier ; & je la ferai demain, ſi je me trouve dans l'humeur de Madame Toinon.

Pour votre Secrétaire, il ne ſait pas ſeulement ſigner ſon nom. Il ſe qualifie Secrétaire des Innocens, au lieu d'innocent des Secrétaires, qui eſt ſon véritable nom. C'eſt un mauvais écho, qui ne fait que répéter vos plaiſanteries, & qui les gâte ; je

n'ai rien à lui répondre que ces trois paroles :

Crispin, ce plaisant maudit,
Veut à son tour aussi médire;
Mais il n'auroit pu rien dire,
Si les autres n'avoient rien dit.

J'attends une Réponse favorable de votre belle main dans deux jours, divine Princesse; car, sans cela, je suis pendu haut & court; & quelque M. le Sage me prendra un os de la jambe, pour s'en servir en temps & lieu, comme vous savez; ce qui, je crois, vous attendriroit trop. Je suis, avec un très-profond respect, le plus humble & le plus fidele de tous vos serviteurs,

L. D. C.

A LA MÊME.

Le 15 Septembre.

M'EST-IL permis de troubler votre solitude, divine Princesse, pour vous demander votre sainte bénédiction : bénédiction de cette aimable main, qui départ plus de graces que celle d'Évêque, d'Archevêque, voire de Pape même. Je pars samedi au soir avec la Fare, pour aller joindre l'innocence

de la vie champêtre à celle du régime, dont je vis. Vous croyez bien que je ne parle que pour moi; car mon Camarade n'eſt pas encore diſpoſé, à ce qui me paroît, à vivre de gland, comme au ſiecle d'or, ni de lait, comme je fais aujourd'hui. Quelque bien que me faſſe cette douce liqueur, elle ne m'a encore donné aſſez de force, que pour m'en aller chercher à les augmenter, pour revenir ici jouir du plaiſir de vous voir & de vous entendre, dont ma goutte, devenue quaſi continuelle, me privoit depuis ſi long-temps. Heureux & mille fois heureux, *qui te identidem ſpectat & audit!* Vous voyez qu'on ne peut avoir l'honneur de vous écrire, ſans y mêler quelque galanterie. Votre idée réveille toujours le goût de tout ce qui ſe pique d'en avoir. Ma vanité & mon amour-propre n'ont été ſoutenus que par l'excès de celui que j'ai toujours eu pour vous, qui, joint à un profond reſpect & à un attachement inviolable, ne finira, divine Princeſſe, qu'avec ma vie.



A LA MÊME.

A Fontenay, le 18 Septembre 1676.

J'ARRIVE de ce Bourg fameux,
Où dompta la premiere rage
De tant de Dévots factieux,
Celui, dont vos charmans Neveux,
Avec le sang & le courage,
Tiennent tant de dons précieux.

Si j'écrivois à une Dame du commun, je lui manderois naturellement : *J'arrivai hier au soir de...* mais il ne faut se servir, avec vous, que du langage des Dieux.

Je sais trop bien comme on en use
Avec un Divinité
Qui surpasse en savoir les Muses,
Et les trois Graces en beauté,

Pour aller débuter par une fade Prose, qui ne vous conviendroit point. C'est seulement pour vous faire voir, Madame, que je fais mon devoir; car il faut se servir du langage des hommes, pour répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, où il y a des choses très-importantes. Celle

qui me l'eſt le plus, eſt de me juſtifier auprès de vous, d'avoir fauſſé compagnie, & de vous avoir fait un myſtere de mon voyage. Je vous ſupplie très-humblement d'être perſuadée que, ſi je ne vous ai pas dit poſitivement le temps que je reviendrois à Paris, ce n'a été que pour devoir mon retour à l'envie ſeule & au plaiſir de vous revoir, & point du tout à la parole que je vous aurois donnée.

Je vous remercie très-humblement de la bonté que vous avez eue de me mander des nouvelles de l'affaire du Roi de Pologne. Je ſuis auſſi ſurpris que vous du choix bizarre de M. Briſacier (1) pour

(1) Avant que Jean Sobieski fût Roi de Pologne, il avoit toujours été des amis de la France; & comme les ſervices qu'il rendoit à cette Couronne pouvoient lui faire perdre ſa Charge de Grand-Maréchal, & l'obliger à quitter ſa patrie, Louis XIV s'étoit engagé, dans ce cas, de lui procurer des établiſſemens conſidérables en France, & de le faire, ou Duc, s'il vouloit y vivre tranquille, ou Maréchal de France, s'il vouloit continuer de faire le métier de la guerre. Quand il fut Roi, la Reine ſa femme, fille aînée du Marquis d'Arquien, Capitaine des Cent-Suiſſes de Monſieur, frere de Louis XIV, voulut profiter de l'occaſion, pour faire ſon pere Duc. Le Roi de Pologne en fit la demande au Roi de France, qui parut ne s'en éloigner

remplir le brevet. Je vous assure que, si j'avois appris par une autre voie, plus suspecte que la vôtre,

---

gner que parce que le Marquis n'avoit point de terre sur laquelle on pût asseoir un Duché. D'un autre côté, le Marquis de Béthune, Ambassadeur extraordinaire en Pologne, & mari de la seconde fille du Marquis d'Arquien, travailloit à se faire Duc lui-même par la protection du Roi son beau-frere. Pendant qu'il intriguoit pour ce sujet, & que la Reine de Pologne sollicitoit vivement en faveur de son pere; Brisacier, Secrétaire des Commandemens de la Reine Marie-Thérese, se mit en tête de devenir Duc. Pour cet effet, il se servit du ministere d'un Carme, qu'il fit aller en Pologne & qui fit entendre au Roi Jean, que Brisacier étoit un fils naturel qu'il avoit eu, lorsqu'il étoit en France dans sa jeunesse, & que ce fils étoit né du commerce secret de ce Prince avec une belle femme, qui, parce qu'elle étoit mariée, avoit mis cet enfant sur le compte de son mari, dont il portoit le nom, & dont toute la fortune n'avoit servi qu'à lui procurer une Charge de Secrétaire des Commandemens de la Reine de France; état peu convenable au fils d'un Roi. Cette fable étoit confirmée par une Lettre signée de la Reine elle-même accompagnée de son portrait, dont la garniture de diamans valoit environ vingt-cinq mille écus. La Reine paroissoit prier instamment Sa Majesté Polonoise de demander au Roi son mari de faire Brisacier Duc. Brisàcier lui-même demandoit

qu'il étoit Duc, je l'aurois été chercher au milieu de la plaine Saint-Denis, quand le Roi va voler, pour lui faire mon compliment.

---

la même grace au Roi, son prétendu pere, dans une Lettre, qui contenoit toute l'histoire que le Carme avoit débitée ; &, pour se rendre plus croyable & porter plus aisément ce Prince à le reconnoître pour son fils, il lui faisoit présent de cent mille écus, par une lettre de change payable à Dantzick. Le Roi Jean, assuré du paiement de cette somme, & content de la valeur du portrait de la Reine, se persuada sans peine qu'il n'étoit pas impossible qu'il fût pere de Brisacier. Il demanda donc à Louis XIV de faire Duc ce fils, qu'il avoit eu en France, & qu'il vouloit reconnoître. Le Roi, très-surpris, chargea le Marquis de Béthune de savoir de Jean, si véritablement Brisacier étoit son fils. Ce Prince aimoit l'argent, mais il étoit sincere. Il conta toute l'histoire au Marquis de Béthune, & lui remit la Lettre de la Reine de France, sur laquelle il n'avoit pu faire moins que ce qu'il avoit fait. Le Marquis envoya cette Lettre à Louis XIV, qui la fit voir à la Reine, laquelle, ayant reconnu d'abord sa signature, fut très-surprise de la lecture d'une Lettre qu'elle n'avoit point dictée. Brisacier, mis à la Bastille, avoua que toute cette belle histoire étoit de son invention, & qu'il avoit fait signer à la Reine la Lettre qu'elle écrivoit au Roi de Pologne, sans qu'elle sût ce qu'elle contenoit. Les interrogatoires furent

Comme vous êtes curieuse de choses rares & de beaux meubles, je dois vous avertir que l'autre jour M. l'Intendant me dit à Rouen que l'on y vendroit le 29 de Septembre la charge de cinq vaisseaux, qui sont arrivés de Madagascar & des Indes orientales, au profit des Marchands de la Compagnie établie en cette Ville. Je crois que vous en aurez vu le Mémoire imprimé à Paris : mais, de peur que vous n'en soyez pas assez bien instruite, voici ce qu'il y a de plus beau. Vingt-&-quatre tapis de Perse rehaussés d'or, d'une beauté surprenante : Quatre mille pieces de toile de la Chine à fleurs de toutes couleurs, parmi lesquelles il y en a seulement deux cent aunes de toile d'araignée unie; ce que je n'aurois jamais cru, si je ne l'avois vu.

---

envoyés à Jean, qui fit des excuses au Roi de sa crédulité. Brisacier, après avoir resté quelque temps à la Bastille, eut ordre de sortir du Royaume, & courut en Pologne, pour retirer sa lettre de change. Le Roi Jean le reçut comme un Imposteur, & le chassa de sa présence. Il lui fit seulement donner une somme d'argent, avec laquelle Brisacier prit le parti de se retirer en Moscovie. Il y mourut, comme il se préparoit à passer aux Indes. Ses Créanciers obtinrent, par leurs instances, que le Roi Jean leur paieroit le surplus des cent mille écus; ce qu'il fit en trois ou quatre ans. *S. Marc.*

Les Marchands perdent beaucoup, qu'elles ne ſoient pas arrivées cet été, pour faire des manteaux, & ils me dirent qu'ils les gardoient pour l'année qui vient. Deux cent ſoixante ſinges & guenons, dont il y en a cent que l'on commence à entendre un peu; & environ trente qui parlent, en vérité, auſſi-bien que nos perroquets, mais pas tout-à fait ſi diſtinctement : &, autant qu'il m'en peut ſouvenir, du ton ſur lequel crioit la vôtre à Verſailles, quand M. le Chevalier de Vendôme lui donna, *inter privatos parietes*, cent coups de fouet. Je la crois de la même eſpece. Il y a pour cinq cent mille écus de toutes ſortes d'épiceries, d'indigo, & d'autres drogues; mais vous n'en avez que faire.

J'oubliois à vous dire qu'il y a ſix chevaux Mores & deux jumens du Haras du Roi d'Éthiopie. Ils ſont non-ſeulement de poil noir ſans aucune marque, mais ils ont la langue, le dedans de la bouche & les dents noires. Je vous prie d'en avertir M. le Duc de Bouillon, afin qu'il tâche d'avoir les deux jumens pour ſon Haras. Le More, qui les a amenées, me fit dire, par l'Interprête, que c'étoit les plus vîtes bêtes du monde dans un chemin; que, pour dans le fort, elles n'y entroient guere; mais que, dès qu'elles voyoient quelqu'un à la plaine, ſans que l'on leur donnât le moindre coup d'éperon, elles partoient comme un foudre, &

alloient fort doucement, quand elles ne voyoient personne. J'ai cru devoir cet avis à M. le Duc, en reconnoiſſance de celui qu'il a la bonté de me donner, de monter ſur mon bidet, & de m'en aller, parce qu'il y a un Abbé mêlé dans le mauvais manege de l'affaire du Roi de Pologne. Ce n'eſt pas aſſurément, Madame, celui qui eſt de V. A. avec un très-profond reſpect & un entier attachement, le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

L. D. C.

A LA MÊME.

Je n'appris que d'hier la maladie de V. A. J'en ai été également ſurpris & affligé. Je vous avoue que je ne vous croyois point faite, Madame, pour la fievre quarte, ni la fievre-quarte faite pour vous. Ah! pour le coup,

> Faites-la chaſſer, quoi qu'on die,
> De votre riche appartement,
> Où la cruelle inſolemment
> Attaque votre belle vie. (1)

Ce *quoi qu'on die*, ſuffiez-vous dans le milieu

(1) Voyez les Femmes ſavantes de Moliere, Act. III. Sc. II.

de votre accès, vous semblera fort spirituel. Encore pour des maladies aigues, qui passent pour être causées par une trop grande vivacité d'esprit, je vous en aurois soupçonnée : mais j'aurois laissé la fievre-quarte à quantité de bonnes personnes languissantes, qui mériteroient de la garder pendant tout l'hyver.

Je vous fais réparation d'avoir pris pour du torquet l'histoire de M. le Duc de Brisacier. Elle me parut si extraordinaire, que, quoique j'en aie déja vu beaucoup en ma vie, je ne la pus jamais croire d'un Héros à qui j'ai vu dompter les Scythes & les Turcs. Est-il possible qu'avec tant de courage, le grand Sobieski ait si peu de discernement?

Je vous avois envoyé un mémoire de marchandises débarquées à Rouen, pour me venger du torquet prétendu ; mais je vois bien que la mélancolie, que vous inspire déjà votre fievre-quarte, m'a empêché de recevoir la réponse que ma témérité méritoit. Si une nécessité aussi indispensable que le manque d'argent comptant, & les soins pressans d'en amasser, ne me retenoient ici ; je me serois rendu auprès de vous, pour vous assister de mes petites lumieres en médecine : mais, comme je crois que mes visites n'auroient pas été si bien payées que celles de Messieurs Renaudot & Brayer, je reste ici encore, pour quelques jours, à faire

des vœux pour votre ſanté, les plus ardens que j'aie aſſurément jamais faits. Vous avez, au moins, la conſolation dans votre maladie, que M. Brayer vous parlera ſouvent d'Horace & d'Ovide. Je les tiens, pour la fievre-quarte, autant à conſulter qu'Hyppocrate & Galien; & je ne ſais ſi, dans l'Art d'aimer du dernier, il n'y auroit pas des remedes plus ſouverains que toute l'École de Paris & de Montpellier n'en pourroient donner. Je loue votre établiſſement à la petite maiſon de M. le Chevalier. Peut-être la fievre-quarte ſe diſcipline-t'elle comme un nouveau Régiment, & la vue de l'eſtrapade la pourra contenir dans ſon devoir. Si je vous fais des plaiſanteries, ce n'eſt pas que je ne reſſente la derniere douleur de votre incommodité: quand je vous écrirois de fades conſolations, je vous ennuierois, & vous l'êtes peut-être aſſez; & je ne vous marquerois pas mieux le reſpect profond & le ſincere attachement avec lequel je ſuis & ſerai toujours de V. A. le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

A LA MÊME.

SI l'on m'écrivoit que l'Amour
Vous a tellement occupée,
Que vous ſoupirez nuit & jour,
Comme un enfant pour ſa poupée (1),
Pour le beau Duc de Ventadour;
Que tous deux, charmés l'un de l'autre,
Vous laiſſez en paix diſpoſer
D'auſſi douces nuits que les vôtres,
Ce monſtre, qu'un Curé n'a point dû baptiſer,
Quelque bon jugement que j'aie,
Je donnerois dans le tracquet,
Et, ſans y balancer, prendrois pour du torquet
Choſe qui peut fort bien, ſans miracle, être vraie.

Afin que vous n'y ſoyez pas trompée, Madame, il y a autant de vraiſemblance à une amourette entre M. de Ventadour & vous, qu'à la Duché de M. Briſacier; &, quand je dirois un peu plus, je n'offenſerois guere la vérité. M. le Chevalier de Vendôme, qui, pour m'avoir oublié, ne laiſſera pas de vouloir bien me ſervir de témoin, ſe ſouviendra, s'il lui plaît, avec combien d'agrémens

(1) Vers d'une Ode de Sarrazin à Monſeigneur le Duc d'Enghien.

& de façons nous vous vîmes recevoir le beau Seigneur, quand vous le choisîtes, au milieu de toute la Cour, pour être votre compere. Vous le trouviez si agréable, que vous riiez de tout ce qu'il disoit; & vous ne nous nierez pas qu'il vous trouva sous les armes, qui l'attendiez dans votre cabinet.

Comme vous êtes en état de souhaiter de la santé, & que quelquefois le Ciel nous prend au mot, il est bon que je vous donne avis de ne pas souhaiter la mienne, comme vous me faites l'honneur de me mander. Elle n'est pas en état de faire envie; & cet heureux vermillon, tant célébré par les mauvaises plaisanteries de M. de Vendôme & les vôtres, est bien terni. J'ai la goutte à ne pouvoir remuer de dedans ma chaise; &, si cela continue, je n'aurai l'honneur de vous saluer, qu'en ôtant mon bonnet de nuit de dessus ma tête avec une poulie, comme Scarron. Tout l'établissement que je brigue, quand je serai réduit en cet état, c'est, comme on l'appelloit le malade de la Reine, de pouvoir avoir le glorieux titre & la pension, s'il vous plaît, du vôtre. Voilà où je borne tous les vastes projets de mon ambition. Car je veux être éternellement, sain & malade, avec un très-profond respect, entiérement dévoué à votre service.

Je viens de recevoir des Lettres du Marquis de Béthune, qui me charge de vous assurer de ses très-humbles respects, & qui me mande qu'assurément le Roi de Pologne a été trompé, & n'a rien su de tous les beaux maneges que l'on a faits pour la Duché.

La Véritable vous salue,
Et porte encore dans son flanc
Les fruits du peu de retenue
De son cher mari le Puant.

A LA MÊME.

COMME je travaillois avec grande application à votre généalogie, dont j'ai envoyé les mémoires au P. Gaillard, Madame de Chaulieu m'est venue interrompre, pour savoir s'il falloit pendre au col de V. A. une araignée, une iregnée, une aragne, ou une irateigne, dans une coque, ou dans une écale de noix; parce qu'elle veut vous faire réponse, Madame, en François pur; & parce que, si le mot d'écale ne l'étoit pas tant que coque, & qu'on la mît dans une écale, vous ne guéririez pas si-tôt. J'ai décidé la chose en faveur de coque, à cause de son étymologie dérivée du verbe ancien *coquer*. Je suis bien aise, pour vous divertir un peu dans votre fievre, de vous apprendre, à propos

de cela, que de coque vient le mot de coquin, coquette, coquetter. Coquin, se dit quasi coquien; & par élision coquin, homme qui voudroit, dans les périls & dans un combat, être dans une coque renfermé en sureté. Coquette, femme qui est toujours ajustée & tirée, comme si elle sortoit d'une coque. Pour coquetter, il n'est pas encore décidé s'il a été fait de coquer, en ajoutant une syllabe; ou si coquer est fait de coquetter, en en ôtant une; car il n'y a pas grande différence de l'un à l'autre. La Poste me presse, il faut finir ces gentillesses, en quoi consiste la beauté de notre langue. Je vous prie très-humblement d'avoir la bonté d'envoyer ma Lettre à M. le Duc de Vendôme. Pour Monseigneur son frere, j'ai vu autrefois qu'il avoit de l'esprit comme les Anges: mais c'étoit quand il n'étoit encore que Chevalier de Vendôme, & qu'il m'honoroit de quelque part dans l'honneur de ses bonnes graces. Mais, depuis mille ans, ni dans vos Lettres, ni autre part, je n'ai pas vu la moindre marque de l'honneur de son souvenir; & j'aimerois autant qu'il eût bu, à mon égard, de l'eau du Fleuve Léthé, que du vin de la Cornemuse. Je voudrois bien savoir si votre fievre diminue, & celle de M. le Duc de Bouillon. Je suis de V. A. avec un très-profond respect, le très-humble & très-obéissant serviteur.

A LA MÊME,

A Fontenay, le premier Octobre 1677.

Je me suis bien gardé, Madame, de me donner l'honneur de vous écrire, tant que vous avez été à Fontainebleau. Le Roi m'auroit demandé compte du temps que vous auriez employé à lire mes Lettres ; je me serois fait, sans y penser, un crime d'État de quelque méchante plaisanterie ; on m'auroit peut-être mis à la Bastille, dont vous n'auriez encore fait que rire. Je me connois fort, & me fais faire justice.

Ce n'est pas à nous autres hommes,
Ou, pour parler plus justement,
Mauvais plaisans, mauvais Poëtes,
A venir témérairement
Occuper, par quelques sornettes,
Un de ces momens précieux
Destinés, au temps où nous sommes,
A faire le plaisir des Dieux.

Présentement que vous êtes de retour à Paris, je crois qu'il m'est permis de renouveller commerce avec vous ; car, au moins, ce que j'occuperai de votre temps, ne le déroberai-je qu'à de

beaucoup plus mauvais Plaiſans que moi. Au pis aller, je n'aurai à me reprocher que celui que j'ôterai à M. le Chevalier de Vendôme, qui pourtant, ſans l'offenſer, ne m'en doit guere, quand il s'y met. Quoique je n'euſſe pas le plaiſir de recevoir de vos nouvelles, je ne laiſſois pas de m'en informer à tout ce qui avoit approché de la Cour. L'autre jour, en paſſant à Vernon, je demandai à la Seine, qui revenoit d'auprès de Fontainebleau, ſi elle n'avoit point eu l'honneur de vous voir en ce pays-là. Je ne pouvois m'adreſſer à perſonne qui vous connût mieux, & à qui cela fît plus de plaiſir; puiſque

Malgré le penchant qui l'emporte,
Pour s'attirer de vous un regard en paſſant,
Elle coule depuis un an,
Et nuit & jour, à votre porte;
Et l'été même, ce dit-on,
Elle prend bien ſouvent la peine
De monter au plus haut de la Samaritaine,
Pour vous voir un moment deſſus votre balcon.

Elle me dit ſeulement que, pour elle, elle ne vous avoit vue qu'à la chaſſe; mais avec plus de graces & d'appas que n'en avoit jamais eu Diane, & que bienheureux eût été l'Actéon qui vous auroit vue. Mais, foi de bonne riviere, elle m'aſſura qu'elle avoit demandé plus particuliérement

de vos nouvelles à ſon Compere le Tibre ; & que le bon homme lui avoit répondu en deux mots, fort échauffé dans ſes roſeaux, que, depuis le temps heureux que la charmante Julie avoit étalé ſur ſes bords les appas qui apprirent à Ovide l'art qu'il a laiſſé aux autres, il n'avoit rien vu de ſi beau, ni de ſi charmant, que vous êtes tous les jours à la promenade. Aſſurément, en l'humeur où vous mettiez tous les ſoirs ce Vieillard-là, s'il avoit trouvé quelque Naïade, Dieu y auroit été offenſé. Voilà tout ce que j'ai ſu de vos nouvelles depuis un mois. Je vous ferai bien obligé, ſi vous voulez me faire l'honneur de m'en mander vous-même quelquefois. Je n'ai point de plus ſenſible plaiſir au monde, que de me flatter que vous vous ſouvenez au moins que perſonne en France n'eſt, avec un ſi profond reſpect, ni un ſi ſincere attachement à V. A. que moi.

L. D. C.



A LA MÊME.

A Fontenay, le 10 Octobre 1677.

VOUS me faites trop d'honneur, Madame, & vous avez trop de bonté de m'assurer que mes Lettres ont le bonheur de vous plaire. J'ai reçu ces assurances là de la part de V. A. avec une joie que je ne saurois lui exprimer : mais, en même temps, avec une inquiétude étrange pour votre santé. Il faut de nécessité que vous couviez une grande maladie, puisque vous commencez à me traiter aussi favorablement & à me louer. Ces grands changemens là n'arrivent point dans l'humeur & dans le style, sans être menacé d'une grande altération dans tout le tempérament. Croyez-moi, divine Princesse, il ne faut pas se flatter là-dessus. Quand vous cesserez de me brocarder, & de dire des bons mots sur moi, Messeigneurs de Vendôme de prendre du tabac, moi de vous adorer, Chaulieu de faire des phrases & des locutions nouvelles, il sera temps de donner ordre à nos dernieres volontés. Ce sont symptômes léthiferes, entre nous autres Physiciens, & qui ne manquent quasi jamais. Je suis sûr que Saint-Victor ne vivroit pas huit jours, s'il avoit fait deux ou trois bonnes plaisanteries. Je m'en vais avertir M. Renaudot de

prendre garde à vous. Si jamais ſon haleine ſe rectifie, il peut bien auſſi, comme les autres, prendre garde à lui. Je me réjouis avec vous, du prompt retour de M. le Duc de Nevers. A ne compter pour rien l'amitié fraternelle, je ſais quel plaiſir c'eſt pour vous, qu'une auſſi bonne & auſſi charmante compagnie que la ſienne, dont vous jouirez ſouvent cet hyver. Quelle que ſoit l'apoſtrophe dont il m'honore dans ſa Lettre, fût-ce de Caméléon & de Climacide, je m'en fais un très-grand plaiſir. Je vous prie très-humblement de m'envoyer une copie de celle que vous avez reçue de lui, afin qu'au moins je tâche de faire un bon ou mauvais compliment à ce charmant Seigneur, dont le ſouvenir me flatte & m'honore beaucoup. Si je n'avois conſulté que l'impatience que je ſens d'avoir l'honneur d'être auprès de vous, je ſerois déja à Paris : mais le cruel eſt qu'il faut conſulter mes Fermiers, coriaces en diable, & ceux de M. de Bréauté, plus coriaces encore mille fois que les miens. J'eſpere pourtant que le ſaint jour de la Touſſaint leur amollira le cœur, & qu'ils me donneront les moyens de vous aſſurer que perſonne au monde n'eſt, avec un ſi profond reſpect & tant d'attachement à vous, divine Princeſſe, que

L. D. C.

A LA MÊME.

En vérité, Madame, j'ai un grand ſujet de me plaindre de vous, & bien plus encore de Monſeigneur le Duc de Bouillon, dont les trompeuſes paroles m'ont jetté dans un ſtec à Evreux, où je l'attends auſſi impatiemment qu'inutilement. Pour vous, Madame, je vois bien que j'ai entiérement perdu toute la part que j'avois dans l'honneur de votre confidence, puiſque vous avez laiſſé éteindre le miracle des Rieuſes (la charmante Dorine eſt morte, par le plus ſiniſtre accident du monde,) ſans me faire part de votre douleur. Je n'en aurois rien ſu, ſi Monſeigneur le Duc de Vendôme, plus charitable que vous, ne me l'eût mandé.

Quoi donc ! Dorine eſt morte au plus beau de ſon âge;
Dorine, qui, ſi galamment,
Avoit fait, je ne ſais comment,
Sa Princeſſe à ſon badinage !

Et cela, par la main d'un cruel aſſaſſin ! Je n'aurois jamais cru qu'elle eût été gibier de Garde-chaſſe. C'eſt une entrepriſe de M. de Saint-Herem ſur les Marmitons de la bouche, dont elle étoit juſticiable, & que vous ne devriez pas laiſſer impunie. J'attends, au moins, de la générοſité de la

Fontaine, qu'il se sera battu en champ clos, & que nous éleverons un trophée sur le tombeau de Dorine, composé de la bandouliere, du mousqueton, & des bottine du Meurtrier. Avec toutes ces plaisanteries, je suis sensiblement touché de la mort de Dodo; car elle plaisoit. On a rendu à sa mémoire tous les honneurs qu'elle méritoit à Fontenay. Orange & Salope, comme nieces, menoient le deuil; & la Camardiere faisoit la Charge de Rhodes (1). Il ne fait pas les révérences d'aussi bonne graces tout-à-fait que lui; mais, pour le reste, il ne lui en doit guere. Je passerai encore ici la journée : mais, si Monseigneur n'arrive demain avec l'Aurore, je me retire à Fontenay; & tous les Disciples de Vitruve, & Vitruve aussi, reviendroient à Évreux, avec les Ordres Corinthiens & Doriques, que je n'en rapprocherois pas. Un vent coulis, cette nuit, m'a donné un double torticolis, que la plus violente friction d'eau de vie ne me sauroit ôter. Je suis sur le grabat; & je serois bienheureux, à l'heure qu'il est, de me pouvoir mettre la tête & le cou dans la bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie. Je suis encore bien simple de vous parler de mes maux; car je suis bien sûr que vous n'en ferez que rire. Je n'en serai pas moins de V. A. le très-humble & très-fidele serviteur.

---

(1) Grand-Maître des Cérémonies. *S. Marc.*

A LA MÊME,

A Lyon, le 18 Octobre 1681.

LA Galere que la République de Genes avoit commandée pour porter votre petite chienne, a péri malheureusement avec cette précieuse charge. Il passa hier au soir un Courrier, qui porte à Spinola la Commission d'Envoyé extraordinaire de la République, pour vous faire ses complimens de condoléance. Elle ne vous pouvoit faire plus d'honneur, ni choisir un Envoyé plus extraordinaire. Je ne sais que d'hier au soir, que vous avez perdu un de vos singes, qui mourut sans parler. Si je l'avois su avant que de partir de Paris, je me ferois donné l'honneur de vous voir là-dessus, Madame, & de vous marquer la part que j'y prends. Je m'en vais travailler, pendant notre navigation du Rhône, qui va commencer dans un quart-d'heure, à l'épitaphe de notre chienne de Bologne, & de notre singe. Vous savez que j'ai déja immortalisé feu M. Quetin, d'heureuse mémoire, par mes Ouvrages. Je ne travaillerai plus que pour ceux-ci. Vous avez plus de bêtes que je n'ai d'imagination; & il vous faut prendre Boursault à gages pour faire des épitaphes, si vous voulez avoir autant de chiens que vous en avez. Vous pourrez bientôt, si vous vou-

lez, voir de ſes Ouvrages; je crois qu'avant la fin de l'hyver, il travaillera pour Délie. Plaiſe au Ciel qu'il le fît auſſi pour cette coquine de Dodo, dont je porte les marques, & le pauvre Ruvigni, ſans compter les derniers coups de dents qu'elle donna à la Fare.

Nous ſerons dans trois jours à Aix, & dans quatre, M. votre Neveu ſera dans les agonies des harangues & des cérémonies. Priez Dieu pour lui, & le recommandez aux prieres des Peres Théatins. Je ſuis, avec un très-profond reſpect, Madame, le plus humble & aſſurément le plus paſſionné de tous vos ſerviteurs.

L. D. C.

A LA MEME.

SERAI-JE donc toujours accablé de vos brocards, Madame? Faudra-t-il que vous parliez ſans ceſſe de ma foibleſſe, ſans avoir jamais éprouvé mes forces? Pourquoi attaquer ma façon d'aimer, ſans avoir voulu écouter mon amour? On ne peut être plus las que je le ſuis de vos injuſtices, & de votre langue. Quand je liſois l'Hiſtoire autrefois, avant que j'euſſe perdu les yeux à ce métier que vous dites que je fais ſi rarement & ſi mal, elle m'apprit que

le Roi Henri III, fatigué des Sermons d'un Prédicateur de la Ligue, qui parloit auſſi librement de ſes vices, que vous parlez de mon impuiſſance, au lieu de ſe fâcher, lui envoya un grand pot de miel pour lui adoucir la gorge pendant ſon Carême. A l'exemple de ce bon Prince, je vous envoie deux cruches de mon huile, non de celle de Meſſieurs vos Neveux, pour tâcher d'émouſſer l'aigreur de vos ſatyriques diſcours. J'attends quelque choſe de ce remede pacifique : *munera navium ſævos illaqueant duces*. Ces petits préſens ne pourront-ils rien ſur vous ? Aimerez-vous mieux vos brocards que mes rôties, & mes ſauces aux truffes, dont je vous fournis la matiere ? Comme la Fare eſt également attaqué, je prétends qu'il ſoit compris dans ce traité d'une alliance tendre, reſpectueuſe, éternelle, que je voudrois renouveller entre la plus aimable, la plus charmante Princeſſe du monde, & les gens de France des meilleurs procédés, de la plus fine galanterie, & de la plus foible complexion.



A LA MÊME,

A Aix, le 29 Octobre 1681.

Vous avez bien de la bonté, Madame, de m'apprendre que j'ai écrit une piece d'éloquence à Madame de la Sabliere. En vérité, je n'en favois rien. Voici juftement la Fable du lievre, qui fit peur aux grenouilles :

Je fuis donc un foudre de guerre !

Je croyois avoir fort fimplement rempli un devoir à quoi l'honnêteté, qu'elle avoit eue de s'informer de mes nouvelles, m'avoit engagé, & avoir écrit une Épitre *fimpliciffime.* Quelqu'accoutumé que je fois à vos rigueurs, je ne l'étois point encore à vos injuftices. Pourquoi, s'il vous plaît, me taxer, à l'abri d'un farcafme piquant, d'irrégularité à votre égard ? J'ai tâché, par quelques méchantes plaifanteries dans toute occafion, de diffiper les chagrins de votre fluxion. Saint-Victor auroit-il eu la cruauté de les garder ? Il y auroit bien de la malice à lui de prendre les miennes, étant auffi bien fourni qu'il l'eft. Nous ne fommes arrivés qu'hier au foir des bords de la mer ; nous marchons depuis dix-fept jours comme des Meffagers ; & à moins que je n'euffe chargé les Zéphyrs de mes Lettres,

elles ne pouvoient jamais aller jusqu'à l'Hôtel de Bouillon. J'espere, quand j'aurai eu l'honneur de vous voir, & de vous adoucir la gorge par quelques traits de muscat, ou d'autres liqueurs semblables, que vous ne serez plus si mordicante. J'ai remarqué, avec plaisir depuis long-temps, que le vin nous servoit de *dulce lenimen curarum.* Ceux que nous emportons se flattent de vous chatouiller le palais, divine Princesse, dans quinze jours d'ici. Nous partons demain matin pour regagner la bonne Ville : en arrivant, j'irai me prosterner à vos pieds, & bâiser, avec un profond respect, votre candide menote, ou en recevoir un soufflet, s'il est vrai que je sois coupable.

J'ai été obligé d'assembler tous les Experts & les Maîtres à écrire d'Aix, pour lire ce que M. le Duc de Bouillon m'a fait l'honneur de me mander dans votre Lettre ; aucun ne l'a pu faire. Ceci n'est point une plaisanterie. Ce qui m'embarrassoit le plus, est que j'ai deviné qu'il souhaitoit quelque chose de moi ; & le moyen d'y satisfaire sans le savoir ? Heureusement M. de Crillon est entré, comme j'étois dans ces peines mortelles ; &, après un long travail, il a trouvé le mot de *caffé* dans une syllabe, où il n'y a, pour toutes lettres, qu'un *a*, un *f*, & un *y* ; jugez vous-même de l'orthographe. Comme j'ai reçu la Lettre à onze heures du soir, & que je pars demain à quatre heures du

matin, je n'ai pu emporter le caffé ; mais M. de Crillon s'eſt chargé de l'envoyer demain à Marſeille, & de le faire tenir à Paris au plutôt. Voilà tout ce que j'ai pu faire pour le ſervice de Monſeigneur le Grand-Chambellan, dont je ſuis, avec un profond reſpect, le très-humble ſerviteur.

A LA MEME,

A Aix, le 31 Octobre 1681.

De toutes les bêtes que vous m'aviez chargé, Madame, de vous chercher en ce pays-ci, je n'en ai point trouvé de plus digne de vous être préſentée, ni de plus extraordinaire que celle qui vous rendra ma Lettre. Elle eſt d'une nature fort particuliere : elle a la méchante plaiſanterie des hommes, la gentilleſſe & l'adreſſe des ſinges, & la valeur des lions. Voilà tout ce que j'ai pu faire pour votre ſatisfaction. J'offris l'autre jour deux cents écus d'un petit crocodile en nourrice, que l'on menoit à Verſailles ; c'eſt le premier qui ſoit jamais ſorti vivant d'Égypte. Il n'a que deux mois, il eſt déjà de quatre à cinq pieds de long ; s'il vit âge de crocodile, il ſera de belle taille. Je lui demandai des nouvelles des Pyramides, & de celles de la ſanté d'Iſis & d'Oſiris ; mais il eſt ſi jeune, qu'il ne

ne fait encore que balbutier, & on ne l'entend quasi point. Par la même voiture, on porte des chevres de la Thébaïde, qui sont les meilleures personnes que j'aie jamais vues. Elles sont grandes comme les nôtres, avec les oreilles de la grandeur d'un chien courant bien coëffé, le visage très-agréable, avec un nez butu, très-butu, comme.... je voudrois bien vous donner une comparaison; mais vous savez que nous ne connoissons point de nez de perroquet. Nous partons demain pour aller passer quatre jours à Martigues. Il y a des flottes de Pêcheurs, qui nous attendent, pour mettre dans nos filets tous les monstres de la mer. On se boure ici d'importance; nous avons trouvé encore quelques figues; les truffes, les ortolans, & les sardines sont nos mets ordinaires. Il ne manque rien à tous nos plaisirs, que de les partager avec la plus parfaite Princesse du monde.

L. D. C.



A LA MÊME.

VOILA, divine Princeſſe, un petit préſent d'huile d'Aix excellente. L'olive a toujours été le ſymbole de la paix : ne pourroit-elle pas aujourd'hui faire finir la guerre que vous m'avez déclarée ſi ouvertement depuis long-temps, ſur les matieres de la vie les plus importantes ? Quel acharnement de me décrier auprès de toutes les femmes, quand vous ignorez ſeule ce que mille ont éprouvé avec ſuccès ? Si vous ne voulez pas dire que je ſuis un miracle de force & de vigueur, pourquoi publier du moins que je ſuis un prodige de foibleſſe ? Il y a long-temps qu'avec vous *oleum & operam perdidi ;* mais qui a bien perdu vingt années d'attachement & d'adorations, peut bien encore perdre une cruche d'huile. Mais je jure par Vénus, Déeſſe de votre beauté, & par Priape, Dieu tutélaire de mon jardin, & Protecteur de mon innocence opprimée par vous, que ce ſera la derniere cruche d'huile que je vous donnerai de mes jours, ſi vous ne ceſſez de parler toujours peu obligeamment d'une choſe que vous ne connoiſſez point, ou que vous ne vouliez hazarder de la connoître. Je ne vous dirai pas qu'il n'y ait quelque danger ; mais à quoi ſert-il d'être Romaine, ſi vous n'en avez le courage & la fermeté à braver les

plus grands périls ? Au bout de tout cela, vous n'aurez jamais un si respectueux, si fidele & si foible serviteur que moi.

A LA MÊME.

Réjouissez-vous, Madame, réjouissez-vous; le Ciel a exaucé vos vœux; l'affaire n'est plus douteuse. Je suis paralytique des deux jambes, & les eaux de Vichi m'ont fait tout le mal que vous pouviez desirer & que je devois craindre. Je ne dors plus; j'ai des vapeurs, des duretés de prunelles, & quatre rhumatismes tout nouveaux;

Mais ce qui plus me désespere,
C'est que, par honneur, en partant,
De quatre pistoles comptant
Il m'a fallu payer l'auteur de ma misere.

Je crois, au moins, que vous me trouverez de la noblesse dans l'ame, & dans le procédé. Des rhumatismes à une pistole la piece ! Ah, croyez-moi ! rien n'est plus magnifique; mais je voudrois bien un peu plus de santé, & moins de somptuosité. Je n'espere plus de guérison que du plaisir de vous revoir; & mes maux diminueront par la maniere

agréable dont je vous entendrai les brocarder.

Je n'ai jamais douté que vous n'euffiez l'ame Romaine ; & à la fermeté que vous montrez dans un carroffe prêt à verfer, il faut que vous foyez defcendue des Arries, ou des Porcies. Je ferois bien fâché pourtant, que, pour marquer combien vous reffemblez à Mefdames vos grand'meres, vous ne miffiez point pied à terre dans les endroits périlleux des montagnes ; car, à ne vous point flatter, je ne penfe pas que l'on pendît votre portrait au Temple de mémoire, entre celui d'Arrie & de Porcie, pour vous être, de propos délibéré, rompu le cou en carroffe, en revenant de Turenne. Permettez, avec cet avis fidele, que je vous affure que perfonne n'eft, avec tant de refpect, tant d'attachement, & tant de douleurs, entiérement à vous que moi.

A LA MÊME.

Ah ! divine Princeffe,
Si vous fentiez pour moi quelque heureufe foibleffe ;
Dût Monfieur Piftolet m'appeller un croquant,
Je n'y trouverois rien de dur, ni de choquant.

Vous avez été bien long-temps, Madame, à

m'avouer que vous en euſſiez pour moi. Je vous avouerai de bonne foi que je ne m'en étois encore jamais apperçu; & il faut que vous ayez pris un grand ſoin à me la cacher. Il m'eſt arrivé pourtant mille diſgraces devant vous; vos chiens m'ont mangé la main, la guenon m'a mordu, Meſſieurs de Vendôme m'ont brûlé une perruque, & déchiré mon manteau, ſans que vous ayez donné la moindre marque que cela vous touchât un peu au cœur; &, bien loin d'en marquer de la foibleſſe pour moi, vous ſouteniez tout cela avec beaucoup de fermeté. Vous avez fort bien caché votre jeu. J'avois bien lu, dans Aſtrée, que les Dames ne marquoient pas toujours les ſentimens de leur cœur; mais encore, Madame, en donne-t-on *quelque petite ſignifiance*. Depuis que j'ai reçu votre Lettre, comme j'ai encore quelque défiance de ce que vous avez la bonté de me mander, j'ai relu toute l'Aſtrée, pour voir ſi les Bergeres, qui avoient quelque foibleſſe pour des Bergers, ne laiſſoient pas, à l'ombre des ormeaux, de les brocarder inceſſamment, & de s'exercer en bons mots, & en *dits ébaudits* ſur leur perſonne. Dans tous les cinq tomes je n'y ai point trouvé, ni que Madonthe, ni que Laonice, ni que ſes Compagnes aient jamais fait de plaiſanterie d'écreviſſe, de Manufacture de Tyr, ni de reliures de maroquin, à aucun des Habitans des rives du Lignon. Il eſt bien difficile

pourtant que, dans le nombre, il n'y en eût quelqu'un qui fût tant soit peu trop vermeil. Cela m'a fait douter franchement de la sincérité de votre Lettre; & il me faut des assurances plus fortes & plus solides, si vous voulez que je croie ce que vous me faites l'honneur de me dire. Je ne manquerai pas de me trouver à Evreux, dès que vous y arriverez, & avec bien plus de plaisir & de liberté, que je n'aurois fait, depuis que l'on a défendu les brocards, en défendant l'or & l'argent; car au moins ne m'en sauriez-vous donner, sans qu'il vous en coûte cinq cents écus d'amende. Vous devez bien croire que je vous ferai payer, après la maniere dont vous m'avez souvent accommodé. J'attends, avec une très-grande impatience, des nouvelles d'Allemagne. J'écrirai demain à M. de Beaumont, en son particulier; & demeurerai, pour ce soir, avec toute sorte de respect, Madame, le plus humble & le plus brocardé de tous vos serviteurs.



A LA MÊME.

Vous m'aviez toujours paru faire ſi peu de cas de ma bonne ſanté, & vous en parliez même ſi ſouvent avec mépris, que je ne puis m'imaginer, que ce ſoit un ſi grand crime auprès de vous, de l'avoir perdue. J'éprouve cependant cruellement le contraire. La goutte, en m'ôtant le peu qui me reſtoit de forces, m'ôte en même temps, toutes marques de l'honneur de votre ſouvenir, de pitié, d'amitié, qui auroient fait toute ma conſolation. Il y a quinze jours que je ſuis dans mon lit, ſans que vous ayez daigné envoyer demander ſeulement par un Laquais au Bedeau du Temple, s'il m'avoit enterré ou non? Dans la vie, divine Princeſſe, il faut prendre un parti. Ou, quand je ſuis ſain, ne me parlez pas, & ne me traitez pas comme ſi j'étois malade; ou, quand je ſuis malade, ne me laiſſez pas là, comme ſi j'étois ſain. Ne demandé-je pas des choſes juſtes? & n'ai-je pas raiſon de me plaindre, & de vous faire quelques reproches de votre oubli & de votre indifférence? Car, en aimant, qui ne veut être aimé?



A LA MÊME.

Ce Vendredi.

Si j'aime l'argent, ſi je veux avoir l'honneur, le plaiſir de donner à dîner à mon adorable Princeſſe; oui certes j'en jure par la Fare, Dieu qui préſide aux feſtins, j'aurois dit autrefois, qui préſide aux jardins. Ce dîner ſera prêt à ſix heures préciſes. Je vous promets un jeûne plus exact que celui d'un Anachorette. J'avertirai l'Abbé de Châteauneuf. Vous avez M. de Teſtu, à qui vous le direz: s'il y a moyen, nous aurons Mademoiſelle de l'Enclos. Si vous pouvez étendre la contribution ſur quelques vins de liqueur, faites-le; car je n'ai que du vin de Bourgogne & de Champagne, & un peu de cette eau de vie, dont s'allumoit le feu des Veſtales. Je meurs toujours de peur, qu'elle n'ait de la peine à brûler au Temple. Toutes Vertus y habitent, à la Chaſteté près, qui n'y a jamais mis le pied; Vertu froide, & qui ne ſubſiſte qu'autant de temps qu'elle n'eſt point attaquée.

A LA MÊME.

Vous êtes folle, & vous avez raifon; je fuis fou, & j'ai tort. Il ne faut jamais qu'il foit queftion entre nous de ce bon frippon qui nous a trompés tous deux. Je ne vous en avois parlé, que parce que vous m'aviez reproché que le crime feul me réveilloit, & que je n'aurois pas tant d'envie d'avoir un commerce avec vous, fi vous pouviez en avoir un impunément avec moi. Je hais la fauffeté, vous le favez, & fuis mes goûts aveuglément, parce qu'il n'y a que cela de bon. Les bonnes œuvres ne me réuffiffent point. Je voulus édifier tout Saint-Maur par aller Jeudi à la Proceffion; je me fuis donné la goutte: patience, je ne fongerai plus qu'à fcandalifer tout le monde, & m'en trouverai mieux. Je revenois hier au foir de Saint-Maur, vous m'apparûtes, je ne vous reconnus qu'au mouvement que je fentis, quand vous nous fites des amitiés; j'étois avec le bon-homme Laffay; je ne laiffai pas de prendre pour moi la moitié de votre falutation angélique. Vous voyez bien qu'au ftyle de ma Lettre, je ne veux pas faire taire un Oracle qui parle auffi bien que vous. Si vous étiez capable de quelque action de morale chrétienne, vous viendriez me voir, & caufer avec moi, pour rendre mes douleurs lé-

geres. Je vous montrerois mille chofes d'efprit qui vous divertiroient, & votre innocence ne courroit aucun rifque avec un pauvre Goutteux. Adieu, mille fois. Si vous étiez capable de cette œuvre de charité, perfonne ne le fauroit, & vous feriez bien. J'ai paffé une très-mauvaife nuit, pour m'être forcé hier au foir le pied à aller fouper avec M. le Duc, & M. le Prince de Conti.

A LA MÊME.

A Fontenay, le 16 Octobre.

J'AI vu avec un très-fenfible plaifir, une Lettre de votre candide menote, pleine d'injures & de brocards, pour la Fare & pour moi. C'eft un foufflet qu'on reçoit d'une Maîtreffe qu'on adore, marque de paffion, & jamais d'indifférence. Je l'ai baifée cette aimable Lettre, d'autant plus chérement, que tous nos crimes à votre égard, divine Princeffe, ne font que des crimes du hafard. Nous étions allés coucher Jeudi dixieme chez Madame de Cavois, près Vernon, pour nous rendre à Navarre, & jouir de l'honneur de vous voir, & du plaifir de quelques paradoxes gaillards, & de la plus aimable déraifon qui fût jamais, agrémens auffi finguliers, que ceux du refte de votre per-

ſonne, & que les charmes de votre eſprit. Nous apprîmes là que vous étiez partie, & même arrivée à Paris, par quelqu'un qui vous y avoit vue. Nous jurâmes, nous maudîmes le Démon des contretemps, nous pleurâmes : après cela nous nous mîmes à table, & nous bûmes d'un vin ſi rare & ſi parfait, qu'il ne lui manque rien, ſinon que vous ne l'ayez pas bu. La Fare dormit après cela, & de douleur eſt parti deux jours après pour courir vous chercher à Paris, puiſqu'il n'avoit pu avoir l'honneur de vous voir à Evreux. Voilà le fait ; donnez-moi, après cela, les noms d'ingrat, de perfide, mais plaignez mon malheur ; & quelles que ſoient jamais les apparences, ne doutez de votre vie, du plus profond reſpect, & du plus tendre attachement qui fût jamais.

Monſeigneur le Chevalier de Bouillon m'a fait gâter mon rôt, & de très-bon rôt, pendant huit jours à l'attendre ; mais nous nous ſommes vengés en le mangeant : permettez-moi de l'aſſurer de mes reſpects.



A LA MÊME.

A Fontenay, le 5 Juillet 1708.

En me diſant que vous me trouvez quelquefois à redire, vous m'engagez, divine Princeſſe, à faire durer encore un peu une abſence qui me fait tant d'honneur. Mais pourquoi venez-vous, par ce diſcours enchanteur, troubler l'indolence & la tranquillité dont je jouis ici ? Il y a long-temps que je vous reproche ces coquetteries ſourdes, auſſi-bien que l'injuſtice qu'il y a à me reprocher ma foibleſſe, ſans avoir voulu éprouver mes forces. Je vivois ici ſans rien craindre & ſans rien deſirer : votre Lettre m'eſt venue rappeller le ſouvenir de l'unique choſe que je regrette à Paris, qui eſt vous. Tous vos défauts ont des charmes ; jugez de ce que cela fait, avec beaucoup de talens de plaire. Vous ſavez rendre ces paradoxes vraiſemblables ; vos contradictions plus judicieuſes, que la complaiſance des autres ; la déraiſon même quelquefois très-aimable ; enfin vous avez l'art d'embellir toutes choſes : *quidquid calcaveris, roſa fiet.* Il me ſemble que je ne ſuis pas aſſez rouillé pour un Campagnard, car il faut toujours être ce qu'on doit ; mais, Madame, l'eſprit peut bien ſe rouiller, mais le cœur ne ſe dément jamais. C'eſt le mien

qui vous loue, qui vous adore, & qui ne cessera jamais d'avoir pour vous, avec un respect très-profond, un attachement inviolable & fidele.

Je tâche à mettre Fontenay en état de pouvoir quelque jour avoir l'honneur d'y passer quelques momens tranquilles & philosophiques, avec vous & vos graces. Si vous êtes à Saint-Cloud, permettez-moi d'assurer de mes respects, Madame la Duchesse de Foix.

A LA MÊME.

A Fontenay, ce 26 Octobre.

Je ne saurois assez vous louer, vous rendre de graces de tous les offices d'amitié que vous rendez à mon pauvre ami. Je ne faisois que vous aimer; je vous adore. Dès que l'on joint à tous les talens de plaire que vous avez, un bon cœur & des sentimens d'amitié, ne mérite-t-on pas de l'être? Votre attention, Madame, à m'en donner tous les jours des nouvelles, est la seule consolation que je pouvois recevoir.

Le rayon d'espérance que vous me donnez par votre Lettre du 25, que je viens de recevoir, a suspendu des accès de vapeurs si terribles, que je

n'ose vous en exprimer les effets. Nonobstant tout cela, & mon gros rhume qui me continue toujours sur la poitrine, j'ai voulu partir hier pour m'en aller à Paris. Mais comment vous peindre une famille désolée, en pleurs autour de mon lit? Vous savez que, depuis que je suis au monde, elle vit avec moi avec plus d'attachement, de tendresse & d'amitié encore, que les liens du sang; &, quoique je ne vaille pas grand'chose, il est sûr que, si elle me perdoit, elle perdroit beaucoup. Ainsi l'état pitoyable où est ma santé, & ma sensibilité pour tous ces pauvres gens, m'ont retenu. Et puis qu'auroit ajouté mon savoir-faire à toute votre amitié? Vous retrouverez la récompense de tout ce que vous faites dans les applaudissemens de tous les gens de bien; & le Ciel même vous en tiendra compte. Peut-être ai-je obligation de la vie à l'infirmité qui me retient ici. Je serois mort du spectacle. Il a fallu votre courage pour soutenir l'assaut dont vous me parlez, quand il vous a recommandé ses enfans. Le bon Dieu voudroit-il bien me le rendre? Je n'ose m'en flatter. Vous croirez aisément avec quelle impatience j'attends les Lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire si réguliérement tous les jours. Si le mieux se trouve encore dans celle de demain, j'espérerai quelque chose. Je suis, Madame, de V. A. avec un très-profond respect & un tendre attachement, le plus fidele serviteur que vous aurez jamais. L. D. C.

A LA MÊME,

A Fontenay, ce 2 Novembre.

MONSIEUR de Guiſigny vient de me mander que l'on venoit de faire la barbe, pour la premiere fois, à M. de la Fare. J'attendois ce ſignal pour faire couper la mienne, qui n'avoit point été faite depuis la maladie de M. de la Fare. Quoique cette barbe, vénérable par ſa longueur & par ſa blancheur, me donnât, en cette occaſion, l'air & la figure d'un Héros d'amitié, je ne puis vous cacher cependant que cette longue barbe griſe, jointe à cet air macéré que donnent les vapeurs, faiſoit que je ne reſſemblois pas mal, à ce que m'a dit mon miroir, au pauvre défunt M. Quetin, votre ſinge de burleſque mémoire, quand il mourut de la poitrine au coin de votre feu à Evreux, avec des vapeurs comme moi. Je ſuis perſuadé que cette idée vous portera plutôt à rire, qu'à me plaindre. Vous ferez très-bien, Madame. Il faut bien, parmi les choſes les plus tragiques, mêler toujours quelque choſe, pour dénoircir l'imagination. J'ai encore une plus agréable nouvelle à vous apprendre; c'eſt que, dans ce dernier accès de vapeurs, j'ai été infiniment par-delà ce que je fus, quand la terreur panique des atômes me ſurprit. Je me ſuis trouvé,

malgré cette dose de philosophie stoïque & féroce, dont j'avois cru, depuis quarante ans, me faire un rempart contre l'adversité, je viens de me trouver, dis-je, pusillanime plus qu'une femme laide, plus foible qu'une Dévote, & plus fou que le Patriarche des neiges. Certes, c'est une grande mortification de retrouver qu'entre les plus sages hommes du monde & la Couture, l'Ecole des Philosophes & les Petites-Maisons, il n'y a qu'une vapeur de différence. Avec ce petit trait de réflexion morale, je baise, avec respect, votre candide menote, qui a récompensé tous les lardons qu'elle m'a donnés, par la plus obligeante & par la plus affectueuse Lettre du monde, dont elle vient de m'honorer.

L. D. C.

P. S. Mon frere est dans son lit, depuis huit jours, avec une grosse fluxion sur la poitrine, & un peu de fievre. J'espere que je le guérirai : mais cela ne laisse pas d'alarmer dans un homme de son âge. Madame de Chaulieu est aussi malade, & Mademoiselle de Chaulieu depuis six semaines. Sans le plaisir que me font vos Lettres, & les bonnes nouvelles qu'elles m'apprennent de la santé de mon ami, je serois trop malheureux. Tous nos Malades vous assurent cependant de leurs respects.

A LA MÊME.

La Fare (1) n'eſt plus. J'ai vu mettre le comble aux amertumes de ma vie, par la mort du plus

(1) Chaulieu annonce ici la mort de ſon ami la Fare à Madame la Ducheſſe de Bouillon. On a vu dans l'Épitre adreſſée à M. le Chevalier de Bouillon, en 1713, imprimée page 20 de ce volume, que cette Dame venoit de mourir. Il y a plus, on y rappelle la mort de la Fare lui-même.

Là, dans l'inſtant fatal où le ſort m'a remis,
J'eſpere retrouver mes illuſtres amis,
La Fare avec Ovide, & Catulle & Lesbie
Voulant plaire à Corynne, & cajoler Julie;
Chapelle au milieu d'eux, &c.

Comment S. Marc vient-il après cela fixer la mort de M. de la Fare en 1718? A quoi ſert donc d'avoir des yeux? Un peu de réflexion lui eût fait éviter une erreur dans laquelle il a été induit par l'Éditeur des Œuvres de Chaulieu de 1732, & par M. de Voltaire, qui fixe auſſi cette mort en 1718, dans une Note de ſon *Temple du Goût*, & qui la fixe en 1713 dans *ſon Siècle de Louis XIV.*

Nous avons vu dans une Note de Chaulieu lui-même, qui ſe trouve à la page 46, que la Fare mourut le 22 Mai 1712, âgé de 68 ans.

Nous examinerons ailleurs, s'il eſt vrai que le

tendre & du plus fidele ami qui fût jamais. Le penchant, la conformité dans les façons de penser, la ſympathie dans tous nos goûts, & même dans nos défauts, nous avoit unis. Pendant quarante ans, la raiſon n'a ceſſé d'approuver & de cimenter une union qu'un penchant aveugle avoit commencé. Rien de tout cela n'eſt plus; & je ne ſongerois pas à chercher même à le remplacer, ſi je ne vous avois plus. Vous ſavez trop, Madame, combien vous avez toujours été chere à mon cœur : mais enfin, quelque médiocre que ſoit ce bien, mon pauvre ami l'a toujours partagé avec vous; & vous n'avez pas même dédaigné ce partage, & d'entrer en tiers dans une amitié qui, avec ſes agrémens, a trouvé de l'eſtime. Que cette mort vous rend précieuſe pour moi ! Elle réunit, en vous ſeule au monde, toutes mes affections & tout le bonheur de ma vie. Il n'eſt que vous ſeule qui puiſſiez me donner la conſolation que je ne trouve point, ni dans ma philoſophie, ni dans l'empreſſement que j'ai retrouvé dans tous mes amis en cette triſte occaſion.

Qui me conſole excite ma colere ;
Et le repos eſt un bien que je crains :

---

talent de la Fare pour la Poéſie ne ſe ſoit développé qu'à l'âge de près de ſoixante ans, ainſi que l'avance M. de Voltaire dans ſon Siecle de Louis XIV.

Mon deuil me plaît, & me doit toujours plaire ;
Il me tient lieu de celui que je plains.

Les douleurs de ma goutte m'ont quitté ; mais je ne puis rien vous dire du rétabliſſement d'une ſanté que ma douleur travaille encore tous les jours à affoiblir, en m'ôtant, par votre abſence, le ſeul ſecours qui la pouvoit conſerver, & le plaiſir de renouveller cent mille tendres & véritables proteſtations d'un reſpect & d'un attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

Permettez-moi d'aſſurer Monſeigneur le Duc & Mademoiſelle de Bouillon, de mes très-humbles reſpects.



A LA MÊME,

A Fontenay, ce 25 Septembre 1712.

MATER *sæva Cupidinum*, car c'eſt de vous, Madame, & non de Vénus, dont Horace a voulu parler par un eſprit de prophétie. Ne vous en étonnez point. Vous n'êtes pas la premiere dont on ait parlé, ſous des figures, deux mille ans avant que d'être arrivée. Je ne croyois pas, pour avoir fait l'action d'un homme de bien, m'être expoſé à un volume d'injures, dont votre aimable Lettre & celle d'un fils auſſi aimable que vous, m'eſt venu affubler dans le fond de ma ſolitude, ſans examiner les droits ſacrés de l'amitié, ſans reſpecter la droiture de mes ſentimens là-deſſus. A l'injuſtice de ce procédé,

Je vous ai reconnu, couple ingrat & perfide,
Couple toujours aimable, & toujours mordicant.
Quoi! contre vos brocards, contre vos coups de dent,
La vertu ne ſert point d'Égide!

Quand je mérite des louanges, je me vois réduit à faire une apologie. Madame de V. . . . eſt une pauvre femme de qualité, abandonnée de ſon mari & de ſes enfans, qui s'amuſent à courir à la guerre, éloignée de ſa patrie, bannie de ſon châ-

teau, errante & vagabonde, réfugiée dans le Palais-Royal, réduite à faire un dîner de Pythagoricien, & par conféquent à fe gorger le foir à quelque bonne cuifine, que les gens charitables tiennent toujours ouverte pour le foulagement des parafites riches & pauvres. J'ai cru que tant de malheurs avoient befoin de la confolation de mon amitié, & des marques de mon fouvenir. J'ai commencé par elle, parce qu'elle eft la plus infortunée. Si vous aviez perdu votre chat Percinet, ou quelqu'un de vos chiens, j'aurois commencé par vous l'écrire. Si M. le Maître, l'Abbé du-Lo, ou M. Gouay, ou Arboulin étoient morts, j'aurois écrit à M. le Chevalier de Bouillon le premier. Mon ami le plus malheureux m'eft toujours le plus cher. Voilà des maximes d'une morale épurée, qui ne regne que parmi l'innocence de nos champs, & que des gens du monde, corrompus comme vous, ne connoiffent point. Encore, fi toutes vos injures n'étoient tombées que fur moi, je m'en confolerois; mais pourquoi en accabler la pauvre Mimi?

Quoi donc! ai-je fi fort crié,
Lorfque dans vingt foupers, & dans trente peut-être,
Le Héros des plaifirs aux charmes de le Maître,
M'a fi fouvent facrifié?
Dans mes Vers ai-je décrié
Son trop de goût pour la popine;
Ou, par quelque lambeau de latin de cuifine,

Me suis-je jamais plaint de son peu d'amitié ?

Pourquoi donc, avec un centon de Pétrone, venir attaquer ma force, & décrier ma vigueur, &, avec une citation malotrue de Charleval, me reprocher la froideur des baisers Normands ? Graces au Ciel, aucune de mes Maitresses n'est morte de rhume, ni de catharre. Je leur ai laissé seulement, dans les yeux, cette humidité brillante que Vénus & vous, Madame, y avez ; mais je leur ai ôté tout le reste des humidités superflues qu'elles avoient. Au lieu de me témoigner autant de jalousie que vous faites, qui est hors de saison ; si vous m'aviez marqué la moindre petite affection, je vous aurois totalement desséché, en vous adorant ; & vous aurois adorée toute ma vie, en vous desséchant. Vous n'auriez jamais eu de fluxion sur les yeux, dont vous avez été tant tourmentée. Voilà ce que j'avois, à-peu-près, à répondre à vos injustes brocards, qui ne peuvent me faire renoncer au respect profond que j'ai pour vous, & au penchant que j'ai pour M. le Chevalier de Bouillon. *Valete curæ.*

L. D. C.



LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

Principi, Musæ, Veneri, S. P.

FATEOR me, Princeps, sæpè peccasse; homo enim sum, & adhuc juvenis : nunquam tamen tàm graviter deliqui. Diuturnior me mora ruri detinuit; exoptatus non veni. In hæc facinora quære supplicium ; quidquid jusseris mereor. Uno pede claudus redii ; si placet, utrumque frangam. De veniâ desperarem, nisi benignitas tua claudicationis nostræ rationem haberet. Mæstissima *Coucon* humillimè salutat, jampridem ad te profectura, nisi iræ tuæ fulmen reformidaret. Numinis esse parcere memento, divina Princeps ; & utrique veniam summo tuo sigillo & cancellario obsignatam mittas. Placebo, si me culpam emendare permiseris, & in conspectum divinitatis tuæ venire liquerit.



A

MADAME LA MARQUISE

DE LASSAY.

DANS le temps que je goûtois les douceurs du premier ſommeil, préſent que les Dieux ont fait aux Mortels pour les délaſſer des fatigues de la journée, & pour calmer leurs inquiétudes, la Fare m'eſt apparu cette nuit. Il étoit ſans perruque, dans un fauteuil, nonchalamment couché. Un bonnet de ſerviette ſur ſa tête donnoit à ſon beau viſage un reſte d'impreſſion de débauche; & quelques ronflemens, qui accompagnoient des paroles entrecoupées, ne m'ont pas laiſſé douter qu'il ne ſortît de table. Il s'eſt éveillé tout d'un coup en ſurſaut; &, me voyant devant lui : Ah, mon Dieu ! m'a-t-il dit, je n'avois point dormi la nuit paſſée, nous ſortions de ſouper. Dans l'équipage où je vous trouve, je n'en ai point douté, ai-je dit; & j'ai reconnu d'abord l'Anacréon de nos jours, & le pere de la Volupté. Ah ! double Frippon, s'eſt-il écrié, ne vous voilà-t-il pas encore avec votre langage flatteur, & vos diſcours enchanteurs ? Je ſuis bien aiſe de vous dire qu'au ſouper d'où je ſors, il y avoit deux ou trois de vos amies, & autant

tant de vos amis. La moitié du repas s'eſt paſſé à dire du bien de vous, le reſte à en dire le diable, ſur-tout les femmes; que vous étiez un Frippon, un Libertin, auſſi peu fidele en amour, que vous êtes ſolide en amitié; que vous enſeigniez publiquement la fripponnerie, & qu'afin que perſonne n'en doutât, vous aviez fait des Vers, qu'elles ſavent pourtant toutes par cœur, à la louange de *l'Inconſtance* & de *l'Infidélité.* Pour moi, je vous ai abandonné net. Ces derniers mots ont été entrecoupés par un ronflement en faux-bourdon, qui m'a impatienté, parce que ces dernieres paroles m'avoient véritablement piqué. Je l'ai tiré par le bras. Eh quoi! ai-je dit, eſt-ce donc ainſi que vous laiſſez opprimer un homme de bien? Je pardonne à ces migeorées, qui ne me connoiſſent que ſuperficiellement, de mal parler de moi; mais vous, le Confident des ſentimens de mon cœur les plus tendres & les plus cachés, le Dépoſitaire de toutes mes penſées, ne ſavez-vous pas bien juſqu'où va la fidélité de mes engagemens, & la tendreſſe de mon amitié? Ne ſont-ce pas les ſacrés liens de notre union à qui je dois tous les plaiſirs & tous les agrémens de ma vie? J'étois né vertueux. Ces bonnes Dames, qui crient ſi fort, m'ont rendu Frippon. Ne les écoutez pas. Il y en a bien là quelqu'une qui me pardonneroit d'être Libertin, ſi je voulois bien n'être pas indifférent pour elle. Eh!

de grace, cher ami, ne me condamnez pas. Sur cela, il s'est mis à me faire un sermon. Je ne sais pas où diable il avoit pêché tant de morale. Ma docilité naturelle m'a fait écouter quelque temps; mais enfin impatienté: Quoi! lui dis-je, cette indulgence pléniere que vous avez pour tout le genre humain, finira-t-elle à moi? Ne vous souvient-il plus d'avoir versé Louison devant la porte de Madame de la Sabliere, dans le temps que l'on vous mettoit à la place de la tourterelle, pour être le symbole de la fidélité? Croyez-moi, ami, mon bel ami, il vous sied mal de faire le Prêcheur. J'allois continuer mon apologie; mais la Fare, las d'être si long-temps éveillé, s'est mis à ronfler de plus belle. Et moi, voyant que la Prose n'étoit plus un langage assez concis pour attraper quelque intervalle entre la veille & le sommeil, malgré l'aversion que vous avez pour la rime, qui pourtant, dussiez-vous en enrager, est ici le langage de la vérité, j'ai réveillé la Fare; &, avant qu'il fût rendormi, je lui ai dit, avec des sermens qui l'ont persuadé: Ah! cher ami,

Sachez qu'il est encore un ascendant vainqueur
Qui, mieux que vos sermons, a corrigé mon cœur.
Devenu constant & fidelle,
Il brûle d'une ardeur désormais éternelle;
Et, livré tout entier à qui l'a su charmer,
Il sert encore un Dieu qu'il n'ose plus nommer.

L'impreſſion que cette vérité m'a faite, m'a éveillé ; & tout a diſparu, hormis ces ſentimens que j'ai trouvés, à mon réveil, gravés dans le fond de mon cœur.

QUAND (1) nous nous jurâmes réciproquement un amour éternel, nous nous promîmes une choſe dont nous ne pouvions répondre ni l'un ni l'autre. Je crus aveuglément les ſermens d'un Enfant libertin & déraiſonnable, & vous vous amusâtes aux promeſſes de ſa mere, qui ne vaut pas mieux que lui : mais parce que ces Frippons nous ont brouillés, ſeroit-il poſſible que nous euſſions oublié, qu'en même temps nous nous promîmes, à la face des Dieux, une amitié tendre & ſolide, qui devoit durer autant que notre vie ? Voilà des ſermens, dont rien au monde ne peut nous diſpenſer. De mon côté, il me revient à tous momens un ſouvenir agréable de mes engagemens, que tout ce que vous m'avez fait ne peut effacer. Je ne puis relire le *Voyage de l'Amour & de l'Amitié*, qui rendra votre nom & le mien immortels, ſans que tous les torts, que nous avons tous deux ſur l'A-

(1) Cette Lettre eſt ſans adreſſe ; mais *le Voyage de l'Amour & de l'Amitié* dont il eſt fait mention, nous prouve qu'elle étoit pour Madame D***.

mitié, ne s'élevent contre nous. Convenez des vôtres, je conviendrai des miens; mais pourquoi les mettre au pluriel ? Je n'en eus de mes jours qu'un avec vous. Je suis fort colere, vous le savez; j'étois encore fort amoureux, vous le méritez : ma bouche laissa aller quelques paroles aux Tuilleries l'été passé, que l'on vous rapporta, dont mon cœur ne fut jamais complice. Quoi qu'il en soit, je suis prêt de vous en demander pardon à genoux. Rendez-moi votre amitié, je vous redonne toute la mienne, présent dont le prix augmente tous les jours, & plus à la mode, que quand vous la possédiez toute seule; présent qui vous sera plus agréable, plus utile, plus délicieux, moins embarrassant que jamais, depuis que je suis devenu plus sage & moins amoureux. Malgré toutes nos fantaisies, pouvons-nous jamais avoir le cœur fait pour nous haïr ? Ou la bonté du vôtre est bien changée, ou vous serez touchée de mes sentimens & de mon repentir. Consultez-vous bien, & vous verrez que de toutes les choses du monde, rien ne peut vous faire tant d'honneur que le retour de mon amitié, qui ne peut avoir de raison que vos bonnes qualités; vos agrémens ne pouvant au plus ramener que ce bon Frippon dont je ne fais plus aucun cas, & dont il n'est plus ici question. Pour mieux vous le marquer, bien loin d'insulter aux chagrins & aux déplaisirs que vous avez si cruelle-

ment essuyés, & que vous méritiez si peu, j'ai partagé vos ennuis, je vous ai plainte, & j'ai condamné les mouvemens secrets de vengeance, qui pouvoient bien me faire quelque plaisir; mon cœur s'est trouvé trop vengé, parce que je vous ai trouvée trop malheureuse. *Soyons ami, Cinna, c'est moi qui t'en convie.* Je n'ai pu refuser à cette sensibilité, qui fait toute ma gloire, de faire les premiers pas. Répondez-y, je vous en conjure: quelques sentimens que vous ayez, cela ne les blesse en rien. Vous me devez une amitié éternelle, avant qu'aucun autre serment vous ait pu engager dans d'autres liens.



RÉPONSE
DE CHAULIEU,

A la Lettre de M. DE VOLTAIRE (1), *qu'on a vue, page 6 de ce Volume.*

JE n'aurois jamais pensé qu'un homme comme vous, Monsieur, eût pu croire aux Esprits, & moins encore ajouter foi à ce qu'ils disent, quand ils veulent bien revenir, je ne sais pas d'où. La Secte des Philosophes, où vous avez la bonté de m'associer de votre autorité, m'a fait douter, grace au Ciel, de l'apparition de Chapelle, & m'a préservé des coquetteries de son Ombre, de votre politesse, & de la complaisance de mon amour-propre, que vous avez tâché si galamment de mettre de la partie. Parmi toutes les bonnes raisons que vous devez avoir de vous défier un peu de cette apparition, vous en avez une essentielle en vous,

(1) La loi que nous nous étions imposée de faire imprimer le manuscrit de Chaulieu, tel qu'il est sorti de ses mains, nous a empêchés de mettre cette Réponse à la suite de la Lettre qui y a donné lieu. Notre Poëte ne la trouvoit sans doute pas digne de figurer à côté de celle de M. de Voltaire.

qui doit vous déterminer à ne la pas croire, & qui m'y a, en mon particulier, entiérement déterminé.

D'une Ombre qui vous dit de me prendre pour Maître,
Ne croyez pas l'illusion;
Quand, avec vos talens, le Ciel vous a fait naître,
Il n'est pour vous de Maître qu'Apollon.

Voilà, en trois mots, ce que je puis répondre à la plus jolie Lettre du monde, que vous m'avez écrite, trop flatteuse pour l'écouter, trop brillante d'imagination pour me hasarder à y faire une Réponse en forme, qui seroit indigne peut-être d'un Eleve de Chapelle, à qui vous pourriez la montrer, dans le commerce étroit où je vous vois avec lui quarante ans après sa mort.

Mais, si je me défie de mon esprit, je suis toujours sûr de mon cœur; & je vais répondre au sentiment d'estime & d'amitié que j'ai pour vous, dont vous me demandez une marque essentielle, qui est de vous dire, avec la sincérité dont je fais profession, ce que je pense de la petite affaire dont vous me faites ouverture, &c.

De Paris, ce 16 Juillet 1716.



LETTRE (1) DE M. DE VOLTAIRE, A *M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.*

MONSIEUR,

Vous avez beau vous défendre d'être mon Maître, vous le ferez, quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils ; & d'ailleurs les Maîtres ont toujours aimé leurs Disciples, & ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guere réussir dans les grands Ouvrages sans un peu de conseils & beaucoup de docilité. Je me souviens bien des critiques que M. le Grand-Prieur & vous, vous me fîtes en un certain soupé chez M. l'Abbé de Bussy. Ce soupé-là fit beaucoup de bien à ma Tragédie ; & je crois qu'il me suffiroit pour faire un bon Ouvrage, de boire quatre ou cinq fois avec vous. Socrate donnoit ses leçons au lit, &

(1) Nous ne croyons pas que cette Piece & les deux suivantes aient jamais été imprimées.

vous les donnez à table ; cela fait que vos leçons ſont ſans doute plus gaies que les ſiennes. Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données ſur mon Epitre à S. A. M. le Duc d'Orléans ; & quoique vous me conſeilliez de louer, je ne laiſſerai pas de vous obéir.

Malgré le penchant de mon cœur,
A vos conſeils je m'abandonne.
Quoi ! je vais devenir Flatteur ?
Et c'eſt Chaulieu qui me l'ordonne !

Je ne puis vous en dire davantage, car cela me ſaiſit.

Je ſuis, avec une reconnoiſſance infinie,

MONSIEUR,

Votre, &c. AROUET.

A Sully, ce 20 Juillet.



LETTRE DE M. AROUET, A MONSEIGNEUR LE GRAND-PRIEUR.

Je voulois par quelque Huitain,
Sonnet, ou Lettre familiere,
Réveiller l'enjoûment badin
De votre Alteſſe Chanſonniere ;
Mais ce n'eſt pas petite affaire,
A qui n'a plus l'Abbé Courtin
Pour Directeur & pour Confrere.

Tout ſimplement donc je vous dis,
Que dans ces jours de Dieu bénis,
Où tout Moine, & tout Cagot mange
Harengs ſorets & ſalſifix,
Ma Muſe qui toujours ſe range
Dans les bons & ſages partis,
Fait avec faiſans & perdrix
Son Carême au Château Saint-Ange.

Au reſte, ce Château divin

Ce n'eſt pas celui du Saint-Pere ;
Mais bien celui de Caumartin,
Homme ſage, eſprit juſte & fin,
Que de tout mon cœur je préfere
Au plus grand Pontife Romain,
Malgré leur pouvoir ſouverain,
Et leur Indulgence Pléniere.

Caumartin porte en ſon cerveau
De ſon temps l'hiſtoire vivante ;
Caumartin eſt toujours nouveau
A mon oreille qu'il enchante ;
Car dans ſa tête ſont écrits
Et tous les faits & tous les dits
Des grands Hommes, des beaux Eſprits,
Mille charmantes bagatelles ;
Des Chanſons vieilles & nouvelles,
Et les Annales immortelles
Des ridicules de Paris.

Château Saint-Ange, aimable aſyle,
Heureux qui, dans ton ſein tranquille,
D'un Carême paſſe le cours !
Château, que jadis les Amours
Bâtirent d'une main habile
Pour un Prince qui fut toujours
A leur voix un peu trop docile,
Et dont ils filerent les jours !
C'eſt chez toi que François premier

Entendoit quelquefois la Meſſe,
Et quelquefois par le grenier
Rendoit viſite à ſa Maîtreſſe.

De ce Pays les Citadins
Diſent tous que dans les jardins
On voit encor ſon ombre fiere
Deviſer ſous des marroniers
Avec Diane de Poitiers,
Ou bien la belle Ferronniere.
Moi chétif, cette nuit derniere
Je l'ai vu couvert de lauriers;
Car les Héros les plus inſignes
Se laiſſent voir très-volontiers
A nous Faiſeurs de Vers indignes.
Il ne traînoit point après lui
L'or & l'argent de cent Provinces,
Superbe & tyrannique appui
De la vanité des grands Princes;
Point de ces eſcadrons nombreux,
De tambours & de hallebardes,
Point de Capitaine des Gardes,
Ni de Courtiſans ennuyeux.
Quelques lauriers ſur ſa perſonne,
Deux brins de myrte dans ſes mains,
Étoient ſes atours les plus vains,
Et de * * * quelques grains
Compoſoient toute ſa couronne.
Je ſai que vous avez l'honneur,

Me dit-il, d'être des Orgies
De certain aimable Prieur,
Dont les Chanſons ſont ſi jolies
Que Marot les retient par cœur,
Et que l'on m'en fait des copies.
Je ſuis bien-aiſe, en vérité,
De cette honorable accointance;
Car avec lui, ſans vanité,
J'ai quelque peu de reſſemblance,
Ainſi que moi, Minerve & Mars
L'ont cultivé dès ſon enfance;
Il aime comme moi les Arts,
Et les beaux Vers par préférence:
Il fait de la dévote engeance
Comme moi faire peu de cas.
Hors en Amour, en tous les cas,
Il tient comme moi ſa parole;
Mais enfin, ce qu'il ne fait pas,
Il a comme moi la * * *
J'étois encor dans mon été,
Quand cette noire Déïté,
De l'Amour fille dangereuſe,
Me fit du Fleuve du Léthé,
Paſſer la rive malheureuſe.
Plaiſe aux Dieux que votre Héros
Pouſſe plus loin ſes deſtinées,
Et qu'après quelque trente années
Il vienne goûter le repos

Parmi nos Ombres fortunées.
En attendant, si de Caron
Il ne veut emplir la voiture,
Et s'il veut enfin tout de bon
Terminer la grande aventure,
Dites-lui de troquer Chambon
Contre quelque once de mercure.



A M. AROUET,

SUR SON PARNASSE (1).

QUE j'aime ta noble audace,
Arouet, qui d'un plein ſaut
Eſcalade le Parnaſſe,
Et tout-à-coup près d'Horace
Sur le ſommet le plus haut
Brigues la premiere place,
Loin du Marais où Perrault
Contre nos Maîtres croaſſe,
Avec maint & maint Grimaut,
Qu'on traite d'Auteur inſigne,
Pour avoir en de grands mots,
Mêlé très-mal-à-propos
La guerre du Peuple Cygne
Aux louanges d'un Héros.

(1) Nous ignorons de quel Parnaſſe il s'agit ici. Ce n'eſt certainement pas du *Temple du Goût*, qui n'a paru qu'en 1731, onze ans après la mort de Chaulieu. Nous avons trouvé cette Piece ſur une feuille volante, qui à coup sûr eſt la Piece originale. Nous la retrouvons, avec quelques corrections, & copiée de la même main, dans le ſecond de nos manuſcrits.

Dans le beau feu qui t'anime
Tu foules d'abord aux pieds
La troupe puſillanime
Des malheureux Frippiers,
De qui la ſtérile veine
Ne pouvant de leur cerveau,
Faute de force & d'haleine,
Arracher rien de nouveau,
Avec leur Dictionnaire,
Retourne l'habit d'Homere
Dans leurs Vers eſtropiés.

Loin d'ici Rimeur timide
Qui n'oſes parmi les airs
S'élever d'un vol rapide
Juſque où naiſſent les éclairs!
Le froid bon ſens qui te guide,
Te laiſſe en proie à Dacier,
Qui nous fait voir que ta plume,
De Vers faits ſur une enclume,
N'enrichit que l'Épicier,
Et que parfois le ſublime
Souffre à regret la Priſon,
Où ſouvent trop de raiſon,
Trop de juſteſſe & de rime,
Le reſſerre hors de ſaiſon.

Souffre que je t'encourage
A ce vol audacieux,

Toi qui n'as qu'à faire uſage
De tes talens précieux :
Va, d'un air victorieux,
Faire une éternelle guerre
A ces Enfans de la Terre
Révoltés contre les Dieux ;
A ces beaux Eſprits modernes,
Qui n'ont, malgré Terraſſon,
Pour Odes que balivernes,
Qu'Houdart pour tout Apollon,
Un Caffé pour Hélicon,
La Laurent pour Calliope,
Qui de ſon bouge ſalope
Leur fait un ſacré Vallon.

Laiſſe-les dans leur manie
Préférer inſolemment
L'exactitude au génie,
Et la pointe au ſentiment.
Suis nos anciens Modeles,
Et joins tes graces nouvelles
A tout ce qu'ont révéré
Des Siecles de politeſſe,
Et ce que Rome & la Grece
Et le Temps ont conſacré.



NOTE.

Il a paru en 1744 une Brochure in-8°. intitulée, *Recueil de Poésies galantes du Chevalier de **, & de quelques Pieces fugitives de l'Abbé de Chaulieu & autres, au Parnasse, chez les Héritiers d'Apollon.* On soupçonne M. l'Abbé d'Estrées, qui passe dans le Public pour en être l'Éditeur, d'avoir dépouillé le porte-feuille de M. de Chaulieu, de quelques morceaux dont il a enrichi la Brochure que nous désignons. Il est certain que M. le Marquis de Chaulieu lui confia dans le temps un nombre de Pieces qu'il n'a jamais restituées, malgré toutes les instances qu'on lui en a faites. Nous rapportons les Poésies de ce Recueil que l'Éditeur lui-même avoue être du Poëte dont nous publions les Œuvres complettes. Si c'est un larcin que nous faisons à M. l'Abbé d'Estrées, il doit nous le pardonner d'autant plus facilement, qu'il nous en a donné le premier l'exemple, & que c'est enfin nous ressaisir d'un bien qui nous appartenoit.



POUR
MADAME DE VALOIS.

Le Rhône, fur fes bords, vit naître une Pucelle :
Oncques ne fut plus parfaite Donzelle.
Tant par miroir, que par dits & redits,
La Belle fut de la beauté le prix ;
Si que bientôt, nouvelle Cythérée,
Paris la vit en fes murs admirée.

Or, en ce temps, Amour & moi chétif,
Pour certains cas, étions en grand étrif :
Pour s'en venger croyant l'heure opportune,
Il envoya la Beauté non commune,
Tout droit chez moi. Dieux ! que je vis d'attraits !
Plus ébranlé mon cœur ne fut jamais ;
Mais du Frippon connoiffant la vengeance,
J'eus tôt recours au remede d'abfence.
Me voilà libre ; & Cupidon contrit
Vole à fa Mere annoncer fon dépit.

Il eft, dit-il, un Mortel téméraire,
Qu'onques mes traits n'ont fu férir.
Jà ne fais plus à l'indolent que faire :
Des plus beaux yeux a fu fe garantir.
Pour prendre cœur, lui répondit fa Mere,

Beauté toujours ne ſuffit pas.
Point ne m'euſſent cédé ni Junon, ni Pallas,
Si je n'euſſe à Pâris ſu trouver l'art de plaire :
C'eſt là le point. Pour ce rebelle cœur
Cherche une Iris, à la mine finette,
Et d'apparence un peu coquette,
Au doux ſourire, au parler enchanteur,
Au regard fin, qui tout Galant arrête.

A ces mots, l'Enfant qui ſéduit,
Partit, hélas ! trop bien inſtruit.
Long-temps ne fut le ſcélérat en quête.
Sous un corps gent, ſous gracieux minois,
Bientôt trouva l'art de me déconfire.
Point n'ai beſoin davantage de dire
Qu'il emprunta l'œil de Valois.



A

MADEMOISELLE DE C**.

STANCES (1).

APRÈS un rude Hyver le Printems nous redonne
La verdure & les fleurs;
On voit l'ardent Eté qui devance l'Automne;
Et la Nature enfin, par Flore & par Pomone,
Change sa face & ses couleurs.

Cependant, malgré l'inconstance
Qu'elle marque par ses détours,
Malgré toute la différence
Qu'on voit dans les saisons, dans les nuits, dans les jours;
Elle est toujours la même, & suit toujours son cours,

Tel est un cœur que surprend la tendresse.
Qu'il soupire, ou qu'il soit content,
Qu'il soit infidele ou constant,
Il varie en son choix; mais il aime sans cesse.

(1) L'Éditeur leur donne pour titre: *Comparaison entre les mouvemens du cœur de l'homme & les divers changemens de la Nature.*

Ainsi, charmante Iris, pénétré de vos coups,
Je sens une si douce flamme,
Que mille objets en vain viennent flatter mon ame;
Je ne saurois aimer que vous.

Mais, loin d'imiter la Nature,
Qui, par ses changemens, nous montre sa beauté,
Jamais mon tendre amour n'aura d'autre parure
Que sa fidélité.



ÉPITAPHE (1)
DE CHARLES V,
DUC DE LORRAINE,

Bisayeul de Madame la Dauphine.

SONNET.

Ci gît, qui, dépourvu de ce riche appanage
Où son auguste sang le faisoit aspirer,

(1) L'Éditeur a fait précéder cette Piece de la Remarque suivante.

Ce Prince, dit-il, en parlant de celui dont il s'agit dans ce Sonnet, est nommé en Lorraine, & par tous les Écrivains du Pays, le Duc Charles V, par un usage qui n'a point lieu en France, parce qu'il ne posséda jamais la Lorraine, qui étoit au pouvoir de Louis XIV depuis 1643, & que l'on s'accoutumoit déjà à regarder comme une Province du Royaume, tant par une suite de la conquête qui en avoit été faite alors, qu'en vertu de la cession qu'en fit à Louis XIV, en 1663, le Duc Charles IV, surnommé l'*Imbécile*, oncle du Prince Charles, quoique Louis XIV sentît bien lui-même le défaut de cette cession. Le Prince Charles fut sur les rangs pour la Couronne de Pologne en

Sans Sceptre, ſans Etats, ſe fit plus admirer
Que tel qui ſous ſes loix tient un vaſte héritage.

Ses brillantes vertus furent ſon ſeul partage :
Par elles, en tous lieux il s'eſt fait révérer ;
Content que pour Monarque on l'ait ſu deſirer,
Et qu'aujourd'hui Céſar doit tout à ſon courage.

Quelle fut ſa valeur ! Qui le ſait mieux que vous,
Ottoman, abattu ſous le poids de ſes coups ;
Hongrois, Dace, Eſclavon, qui fûtes ſa conquête !
Et toi, Chrétien, qui vois ton Achille au tombeau,
Orne ſon monument de ce pompeux bandeau
Qu'il mérita vivant de porter ſur ſa tête.

1572, après la mort de Michel Koributh Viénowiski, dont il épouſa la veuve, ſœur de l'Empereur Léopold. Ce fut ce mariage qui commença à lier ſi étroitement les deux Maiſons ; & le Prince ſervit toujours la Cour de Vienne, ſoit contre les Turcs, ſoit contre la France, avec un zèle qu'animoit la douleur de voir ſes États en des mains étrangeres. Ils ne retournerent à leurs Souverains qu'au mariage du feu Prince, pere du Grand-Duc. Ils furent rendus à ce Prince par le traité de Ryſwick en 1697 ; & l'année ſuivante il épouſa Mademoiſelle, fille de Monſieur, frere de Louis XIV.

Charles V mourut à Weltz en Autriche, dans les ſentimens d'une grande piété, le 18 Avril 1690, âgé de 47 ans.

A MADAME

A MADAME D***.

Célébre Coquette, qui avoit demandé une déclaration d'amour en Vers.

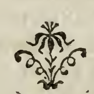
En fait d'amour, ſans trop cuider de moi,
N'ai juſqu'ici paſſé pour mal-habile.
Bien le connois, ce Dieu ſans foi, ſans loi,
Qui, de plus belle, & ſans ſavoir pourquoi,
Veut prendre encor chez moi ſon domicile:
Point ne reçois tel Hôte en ma maiſon,
Sous beau ſemblant, ſous doucereux langage,
Cachant noirceur, méditant trahiſon:
Et plus ne ſuis à mon apprentiſſage,
Pour me laiſſer prendre comme un oiſon.
Partant, Phyllis, quand feriez moins cruelle,
Quand à mes yeux offririez plus d'appas,
Je vous l'ai dit, par moi ne verrez pas
De vos Amans croître la kyrielle,
Fors en un cas, qui n'eſt que bagatelle;
Attendez-moi ce ſoir entre deux draps.
Là, ſur ma foi, je vous croirai fidelle,
Tant que ferez, Phyllis, entre mes bras.

MADRIGAUX.

Comparaiſon des yeux d'un Amant, avec l'Abeille.

A MADEMOISELLE C***.

QUAND je regarde ma Bergere,
J'apperçois ſur ſon teint tant de vives couleurs,
Que, voulant imiter l'Abeille ménagere,
Comme elle vole autour des fleurs,
Je parcours mille appas qu'on ne voit point ailleurs;
Mais avec cette différence :
L'Abeille en fait le miel dans l'aimable ſaiſon;
Mes yeux, ſurpris par l'apparence,
Trompent toujours mon eſpérance,
Et n'en tirent jamais qu'un funeſte poiſon.



*Sur les beaux yeux de Mademoiselle de***.*

A LA tendre jeunesse
Vous joignez, belle Iris, des yeux à tout charmer.
Sitôt que l'on vous voit, on se laisse enflammer,
Et par raison & par délicatesse ;
Mais, hélas ! quelle cruauté !
On est surpris, quand on y pense :
Vous inspirez l'amour & la fidélité,
Et vous bannissez l'espérance.

POUR MADAME DE LA B***.

SI-TÔT qu'Iris sut me toucher,
Je jurai de garder un silence fidele ;
Et je n'avois pas cru qu'on pourroit m'arracher
Le tendre aveu d'une flamme si belle ;
Mais plus ma bouche, hélas ! s'efforce à la cacher,
Et plus un mouvement rebelle
Fait que mes yeux parlent pour elle,
Sans que je puisse l'empêcher.



SUR LA JALOUSIE,

A MADAME DE***.

Vous êtes fille de l'Amour,
Cruelle Jalousie ;
Mais, hélas ! vos soupçons font languir nuit & jour,
Sitôt que l'ame en est saisie.
Sans vos soins ennuyeux
L'Amour seroit tranquille :
Votre pere est sans yeux,
Et vous en avez mille.

A MADAME LA MARQUISE DE***.

qui lui avoit donné un rendez-vous.

Oui, je vous attendois, vous me l'aviez promis.
Mon cœur, à vos ordres soumis,
Brûle pour vous d'un feu qui ne sauroit s'éteindre ;
Il est en bute à vos plus rudes coups ;
Mais, pour avoir trop à se plaindre,
Il ne se plaint jamais de vous.

A LA MÊME.

J'ATTENDS Iris, & ſes rigueurs,
Et je l'attends avec impatience :
Quel en ſeroit l'excès, ſi, rempli d'eſpérance,
J'attendois d'elle des faveurs !



AU NOM

DE MADEMOISELLE DE LA FORCE (1), A MADAME D'ALIGRE DE BOISLANDRI,

Qui avoit quitté l'Abbé DE CHAULIEU *pour le Marquis* DE LASSAY, *alors fort jeune.*

Tu fuis loin de moi, Ricanette !
Mon commerce ne t'eſt plus doux !
J'en ſais bien la raiſon ſecrette ;

(1) Mademoiſelle de la Force eſt celle qui a ſon article dans le Parnaſſe François, ſous le nom de Charlotte-Roſe de Caumont. Elle étoit fille de François de Caumont, Marquis de Caſtelmoron, frere cadet de Henri-Nompar de Caumont, Duc de la Force, grand-pere de M. le Duc de la Force d'aujourd'hui. Elle avoit été mariée en 1687, avec Charles de Briou, fils du Préſident de ce nom ; mais le mariage fut déclaré nul, quoiqu'accompli.

Madame d'Aligre étoit Catherine Turgot, femme de Gilles d'Aligre, Seigneur de Boiſlandri, Con-

Et j'en déteste le jaloux
Qui t'a mise dans la retraite.
Hélas ! que le sort des Humains
Est plein d'un étrange caprice !
Nous quittons les plus beaux chemins ;
Et sur des fleurs le pied nous glisse,
Pour tomber dans un précipice
Où notre liberté n'est plus entre nos mains.
L'enfant, si rempli de malice,
Te donne-t-il des jours sereins ?
Ne te punit-il pas d'avoir changé de chaînes ?
Il t'ôte des plaisirs, & te donne des peines.

Dis-moi, ne te souvient-il plus
De l'Amant dont tu fus aimée,
De l'Amant dont tu fus charmée ?
Ces beaux nœuds sont enfin rompus.
S'ils sont rompus, on peut bien dire,
O puissante & douce Vénus,
Qu'on détruit ton plus bel empire.
Dans Athis (1), où tu te plais tant;

seiller au Parlement, & frere cadet de M. le Président d'Aligre. Elle épousa en secondes nôces, en 1711, Charles-Claude Hatte de Chevilli, Capitaine au Régiment des Gardes-Françoises. *Recueil de* 1744. Voyez la Note de Chaulieu, p. 36 du premier volume.

(1) Lieu de plaisance sur la Seine au-dessus de Paris. *Recueil de* 1744.

Dans ce riant séjour, où la ſimple Nature
Brille d'un aſpect éclatant;
Où la Riviere, en ſe jouant,
Promene de longs flots d'argent
Sur mille tapis de verdure;
Dans ce lieu ſi propre aux plaiſirs,
T'échappe-il quelques ſoupirs
Pour l'Amant qui t'avoit ſu plaire?
Ne te dis-tu pas quelquefois :
Qu'a-t-il fait, & qu'ai-je pu faire
Pour ne l'avoir plus ſous mes loix?
Tant de félicité ſeroit-elle effacée?
Te revient-il dans la penſée
La gloire & le plaiſir qui ſuivoient tes amours?
Dans ces beaux & ces heureux jours,
Quel autre a mieux chanté tes attraits ſur ſa Lyre?
Quel des favoris d'Apollon
A mieux fait retentir ton nom?
Ces doctes Chanſons qu'on admire
Donnent à ton Amant un immortel renom.
Tibulle, le galant Ovide,
Ont-ils traité l'amour avec plus d'agrémens?
Le ſeul art d'aimer décide
Du mérite de l'Amant.
Rappelle-toi tant de délicateſſe;
De ſes tranſports la piquante tendreſſe;
Ces repas ſi délicieux,
Où le divin pouvoir qui partoit de tes yeux

Joignoit l'amoureuse ivresse
A celle de ce poison,
Qui, sans bannir la sagesse,
Sait étourdir la raison.
De nos amis une agréable troupe,
Parmi des mets exquis & des vins délicats,
Du sel de leurs propos relevoit ces repas.
Le vin & les fleurs dans la coupe,
Ainsi qu'Horace, ainsi qu'Anacréon,
Il s'expliquoit sur plus d'un ton,
Passant subitement d'une aimable folie
Aux sublimes leçons de la Philosophie.

Tous ces plaisirs sont passés :
Et, par ton humeur légere,
Déja les souvenirs en sont presqu'effacés ;
Et c'est pour te punir qu'ils sont ici tracés
D'une main qui te fut chere.



CONTE (1).

N'A pas long-temps qu'avifai Madelon,
Qui repofoit fur la verte fougere :
Un doux Zéphyr enfloit fon cotillon,
Si que je vis prefque nu fon derriere.
A tel afpect, *Amour*, ce fis-je alors,
Le beau feffier, la chair blanche & polie !
Que Madelon cache à l'œil de trefors !
Lors m'approchant de la Belle endormie,
Tout bellement la pris entre mes bras ;
Et d'une main qu'Amour rendoit hardie,
Je découvris fes plus fecrets appas.
Dormoit toujours la gentille Pucelle,
Ou le feignoit ; car n'ouvroit la prunelle.
Jamais ne fut fommeil plus apparent.
De l'éveiller me prit la fantaifie,
Et me fouvint qu'en cas peu différent
J'avois guéri femelle affez jolie
De certain mal, qu'on nomme pamoifon.
Peut-être encor, c'eft ce mal. Que fait-on ?
Or quel malheur, fi telle maladie
Faifoit mourir fans fecours Madelon !

(1) S. Marc dit que des perfonnes bien inftruites l'ont affuré que ce Conte & le Madrigal fuivant ne font pas de Chaulieu.

Sans plus tarder, j'appliquai le remede:
Prêt il étoit, & n'avois besoin d'aide.
Du premier coup la tirai du sommeil.
Lors Madelon, se frottant la paupiere,
Bon gré, me dit, *vous sais de mon réveil;*
Et grand plaisir m'avez-vous fait, Compere.
Viendrai dormir tous les jours en ce lieu;
Puisque savez si bien comme il faut faire:
Pas ne manquez de m'éveiller. Adieu.

MADRIGAL

*SUR LA MORT DE MADEMOISELLE DE ***.*

NON, je ne verrai plus Silvie.
Un sort barbare me l'a ravie
Au milieu de ses plus beaux jours.
Je ne sentirai plus la douceur de ses charmes;
Et lorsque ses beaux yeux se ferment pour toujours,
Les miens ne sont ouverts que pour verser des larmes.



Cette Piece a paru dans le premier vol. pag. 166. Nous la redonnons ici telle qu'elle eſt dans le Recueil attribué à M. l'Abbé d'Eſtrées, qui a mis en tête la Notice ſuivante. Le Public a déjà vu quelques-uns de ces Couplets; mais ils ne lui ont été donnés que tronqués. *N'en déplaiſe à M. l'Abbé d'Eſtrées, malgré ſes avis, nous nous en rapporterons plus volontiers à l'Édition de 1733, où la Chanſon eſt conforme à celle qui ſe trouve dans nos manuſcrits.*

AVEC la mine & le courage,
Grand-Prieur, du Dieu des Combats,
Qu'il eſt doux d'avoir en partage
Les appas
De celle de qui les beaux yeux
Charment les Dieux ! (1)

Mais ce qui te rend plus aimable,

(1) Les Notes ſuivantes ſont de l'Éditeur de 1744.
Vénus.

C'eſt ton amitié pour le vin;
Et que, toujours charmant à table,
Le Matin
Te trouve entre les Ris, les Jeux
Plus badin qu'eux.

Périgny (1), bois à ta Maîtreſſe:
Porte au ſortir de ce repas,
Les fureurs d'une double ivreſſe
Dans ſes bras;
Et fais aux roſes de ſon teint
Sentir le vin.

Amis, buvons à la Nature,
Dont nous ſuivons les douces loix.
Diſciple aimable d'Epicure,
Duc de Foix, (2)
Bois, Anacréon de nos jours,
A tes Amours.

Je voudrois voir à cette table

---

(1) Ancien Sous-Lieutenant au Régiment des Gardes-Françoiſes, dont on a de très-jolies Chanſons.

(2) Henri de Grailli de Foix, Duc de Randan, mort ſans poſtérité le 22 Février 1714, & le dernier de ſa Maiſon.

Ton Bathylle (1) & ton Agathon (2);
Et joindre à ce Couple adorable
Mon Giton,
Qui versât l'Amour & le Vin
Dans notre ſein.

Avec ſemblable compagnie
Le divin Platon raſſembloit
Ces Grecs, dont la Philoſophie
Ne donnoit
Jamais de regle à leurs deſirs
Que leurs plaiſirs.

---

(1) Jeune Grec, dont la beauté a été célébrée par Anacréon d'une maniere qui rend fort ſuſpectes les mœurs de l'un & de l'autre.

(2) Muſicien qui chantoit avec tant de graces, que ſon nom avoit paſſé en proverbe.

Nota. La quinzieme & derniere Piece du *Recueil* eſt une Ode à M. le Grand-Prieur, qu'on a vue page 35 de ce volume.

Nous allons donner maintenant toutes les Pieces attribuées à Chaulieu par ſes Editeurs. Nous n'en trouvons que deux dont nous ſoyons aſſurés qu'il ſoit véritablement l'Auteur : nous aurons ſoin de les indiquer.



RONDEAU (1)

Sur la Traduction des Métamorphoses d'Ovide de Benserade, & par lui mises en Rondeaux, en 1676.

MAITRE en Rondeaux étoit le bon Clément;
Qui vous le nie ? A-t-on dit autrement ?
Nul ne veut vous contester cette these ;
Mais, qu'il soit seul, vos Vers pleins de fadaise
A le prouver s'occupent vainement.

Vous n'y savez que le haut-Allemand ;
Mais Benserade y pipe assurément.
Je le proclame, & crée en plaine chaise
Maître en Rondeaux.

Un tel métier, à parler franchement,
Est aux Auteurs mal-aisé diablement :
A la douzaine il ne s'en trouve treize.
Le plus fin d'eux, qu'il ne vous en déplaise,
Ne se feroit recevoir aisément
Maître en Rondeaux

(1) Trouvé dans un porte-feuille de Madame la Duchesse de Bouillon, écrit d'une main inconnue, avec des corrections entre-lignes de la main de l'Abbé de Chaulieu, *dont on a vu un Rondeau sur le même sujet, page* 85 *du premier volume*. Note de S. Marc.

RONDEAU (*1*),

A M. BENSERADE,

ſur le même ſujet.

Je ne ſaurois qu'admirer ſimplement,
Et non louer de vos Vers dignement
Le noble tour & l'heureuſe caſcade :
Pour ce que n'ai-je Ode, Sonnet, Ballade,
Ou Chant-royal à mon commandement ?

Si vous faut-il haſarder en rimant,
Vaille que vaille, un mauvais compliment;
Car m'excuſer ſur un *je ſuis malade*,
Je ne ſaurois.

Quoi ! vos Rondeaux font la nique à Clément !
Bien le voudrois aller dir'hautement
Par-tout, & même en la grande bourgade ;
Mais trop ſavez que malheureuſement
Je ne ſaurois.

(1) Ce Rondeau eſt de Madame la Ducheſſe de Bouillon. *S. Marc.*

RONDEAU
DE CHAPELLE,
A L'ABBÉ DE CHAULIEU (1).

De Maître Abbé vantons le ſavoir-faire :
Doux entregent, ſubtil eſprit de plaire ;
Cœur libre & franc, ſans replis, ſans détours ;
Eſprit orné de maints riches atours,
Sachant à point ce qu'il faut dire ou taire.

Nul mieux ne ſait pénétrer un myſtere ;
Et Coupes-choux, Freres du Monaſtere,
Voient de lui quelque coup, tous les jours,
De Maître Abbé.

Point ne lui chaut des plaiſirs du vulgaire,
Et ſi pourtant aime la bonne chere.
Il ne voudroit s'entortiller d'amours ;
Mais, pour marcher par les plus fins détours,
C'eſt là l'emploi, c'eſt là l'unique affaire
De Maître Abbé.

(1) Trouvé dans les portes-feuilles de Madame la Ducheſſe de Bouillon, écrit ſur un même papier avec trois autres Rondeaux, dont deux ſont auſſi de Chapelle, & le troiſieme eſt celui que l'on va lire après celui-ci, *Note de S. Marc.*

RONDEAU,

A M. CHAPELLE.

En jugement vous remportez le prix :
Chacun vous cede ; & les meilleurs eſprits,
Auprès de vous ſemblent baiſſer la lance,
Et ſe ſauver dans un profond ſilence ;
Tant de vos dits ils ſe trouvent ſurpris.

Ce que Nature ici-bas a compris,
Ce qu'elle enſerre au céleſte pourpris,
Vous eſt connu, par le don d'excellence
En jugement.

D'un long ſavoir votre génie épris,
Aux plus ſavans a doctement appris
A réveiller les beaux Arts d'indolence ;
Et donne à tous ſi juſte la balance,
Qu'onc ne ſera d'aucun Cenſeur repris
En jugement.



BALLADE IRRÉGULIERE,

A

MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON,

En lui envoyant l'Ode ſuivante.

QUELQUES Nourriſſons du Parnaſſe,
Dans le noble Château d'Anet,
Propoſent que pour vous on faſſe
Rondeau, Ballade, Ode & Sonnet.
Sur ce s'aſſemble au cabinet
Des doctes Sœurs la troupe leſte;
L'avis y paſſe du bonnet;
Le Porteur vous dira le reſte.

Le Prince (1), qui ſonge à vous plaire,
Prend le Sonnet dans ſon parti.
Le Philoſophe volontaire (2)
Au Rondeau s'eſt aſſujetti.
Moi, de la Ballade aſſorti,

(1) M. le Duc de Vendôme.

(2) Chapelle.

J'ai pour l'Ode eu martel en teste;
Mais j'en aurai le démenti;
Le Porteur vous dira le reste.

Si j'avois de l'Amant de Laure (3)
Le talent & le bel esprit,
Cent fois plus brillante que Flore
Vous paroîtriez dans mon Ecrit;
Mais onc Apollon ne m'apprit
A parler la langue céleste,
Dont grand regret & mal me prit.
Le Porteur vous dira le reste.

ENVOI.

Princesse, je sais seulement
Que, sans blesser votre air modeste,
Par la main d'un fin Agrément,
Vénus vous a donné son ceste,
Et ce qu'elle a de plus charmant.
Le Porteur vous dira le reste.

---

(1) Petrarque.



ODE.

PRINCESSE, dont la patience
S'exerce dans les déplaiſirs,
Et qui maîtriſez vos deſirs
Par une dure expérience:
A force de faire des vœux,
Si je pouvois rompre les nœuds
Du ſort qui vous tient enchaînée;
Des Dieux contre vous irrités
La haine ſeroit terminée;
Et, parmi les proſpérités,
Vous auriez une deſtinée
Telle que vous la méritez.

Mais, ſitôt que je m'intéreſſe
A ſoulager quelque douleur,
Il me ſemble que le malheur
S'augmente, plus j'ai de tendreſſe:
Je n'oſe donc vous ſouhaiter
Où la gloire devroit porter
Vos infortunes éprouvées;
Et je crains que l'aſtre odieux
Des diſgraces que j'ai trouvées,
N'épande un air contagieux
Sur tant de vertus achevées,
Qui vous rendent digne des Cieux.

Ainſi donc je vous abandonne
A votre mérite éclatant ;
Et je me tiens aſſez content
De révérer votre perſonne.
De l'eſprit, de l'ame & du corps,
Le Ciel vous donne des tréſors
Que le monde jaloux admire ;
La Sageſſe en eſt le ſoutien :
Enfin que ſaurois-je vous dire ?
Vous ſeule poſſédez un bien
Sur qui l'injurieux empire
De la Fortune ne peut rien.

Jouiſſez de cet avantage,
Dans une heureuſe égalité.
Que la douce tranquillité
Soit à jamais votre partage !
Sans rien craindre & rien deſirer,
Voyez tous vos jours expirer
Comme l'Aſtre de la lumiere ;
Et, ferme dans vos ſentimens,
Pouſſez votre belle carriere
Juſqu'aux redoutables momens,
Où le Ciel réduit en pouſſiere
Ses ouvrages les plus charmans.

Au fond de votre ſolitude,
Princeſſe, ſongez quelquefois
Que le climat où ſont les Rois

Eſt un ſéjour d'inquiétude ;
Que les orages dangereux
Pour ceux qu'on croit les plus heureux,
S'élevent ſur la mer du monde ;
Et que, dans un port écarté,
Tandis que la tempête gronde,
On rencontre la ſûreté
D'une paix ſolide & profonde,
Que l'on poſſede en liberté.



BOUQUET,

A LA MÊME. (1)

L'Amour, se dérobant aux charmes du sommeil,
Et plus diligent que l'Aurore,
Arriva si matin dans les jardins de Flore,
Qu'il la surprit à son réveil.
La jeune Déesse en allarmes
De voir l'Enfant malin que redoutent les Dieux,
Baisse modestement les yeux,
Et cache avec les mains la moitié de ses charmes
A cet immortel curieux.
Qui vous amene dans ces lieux,
Lui dit-elle en tremblant? Ne craignez point mes armes,
Répond l'Amour avec un doux sourire :
Rassurez-vous, reprenez vos esprits;
Je ne veux point troubler le bonheur de R. . . .
Et, si je viens dans votre Empire,
C'est pour vous demander quelques fleurs pour Iris.
On célebre aujourd'hui sa Fête;
Et, d'une guirlande de fleurs
Peinte des plus vives couleurs,

(1) Quelqu'un qui se croit bien instruit, assure que cette Piece & le Fragment qui suit, sont de l'Abbé de Chaulieu. *S. Marc.*

C'eſt à vous, belle Flore, à couronner ſa tête.
Si vous répondez promptement,
Déeſſe, à mon empreſſement,
Qu'à vos vœux je ſerai propice!
J'en jure par Vénus, en ce jour votre Amant
M'acquittera d'un tel ſervice
Par plus d'un tendre ſentiment.
La Déeſſe rougit. Une douce eſpérance
Lui rend le teint plus éclatant.
Amour, je vais répondre à votre impatience;
Et vous allez être content.
Elle dit, & vole à l'inſtant;
Elle cueille des fleurs qui ne font que d'éclorre;
Que d'un de ſes regards elle embellit encore.
L'Amour les reçoit de ſes mains;
Et ce Vainqueur des Dieux & des Humains
Me charge, Iris, de vous les rendre.
Pour remplir un pareil emploi,
L'Amour a cru qu'il devoit prendre
De ſes Eſclaves le plus tendre:
Pouvoit-il mieux choiſir que moi?



FRAGMENT.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Or à cette ſolemnité
Il faut que le Dieu de la treille
Mêle auſſi la vivacité,
Les petits tours & la gaîté;
Et que ſans ceſſe la bouteille
Entretienne, enflamme & réveille
Dans mes enfans la volupté.
Ami, c'eſt là le catéchiſme
Que la Déeſſe de Cypris
Enſeigne à tous ſes favoris.
Un impénétrable ſophiſme
N'oſe y tourmenter nos eſprits:
La Mere des Jeux & des Ris
L'explique & nous le fait entendre;
Et c'eſt l'avoir déja compris
Que de ſe ſentir le cœur tendre.



A

MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON,

AU NOM

DE M. LE DUC DE VENDOSME (1).

Du Camp de Diblon, ce 29 Octobre 1697.

COMMENT répondre à la Sœur d'Apollon!
Elle dispose en Souveraine
Des trésors du sacré Vallon.
Son génie à son gré se joue & se promene
Sur la cime de l'Hélicon;
Et, quand notre bonheur parmi nous la ramene,
L'ennemi du froid Aquilon,
Les Nymphes du Printems reconnoissent leur Reine;
Enfin à sa suite elle traîne

(1) Dans l'édition de 1733, où cette Épitre est placée dans une suite de Lettres à la Duchesse de Bouillon, elle a pour titre : LETTRE DE M. LE DUC DE VENDÔME, *à la Même*. L'édition de 1731 la place de la même maniere; mais elle ne l'attribue point à M. le Duc de Vendôme. *Note de Saint-Marc.*

Toute la Cour de Cupidon.
Et moi, dans un réduit, vrai séjour d'un Lapon,
Au milieu des frimats, je respire avec peine.
La Nature irritée a signalé sa haine
Sur tout ce que je vois autour de ma prison.
Que puis-je attendre de ma veine?
Rochecotel & le Chison
Sauroient-ils remplacer Parnasse & l'Hipocrene?
Mais laissons ces objets; ne pensons qu'au voyage
Qui me va rapprocher de vous.
Que le Ciel désormais me promet un bel âge!
Il doit être marqué des plaisirs les plus doux;
N'en cherchez point d'autre présage:
La main qui me soutient doit vous rassurer tous;
Et, soit que pour mon Roi la justice m'engage
A voir Mars me lancer les plus terribles coups;
Soit qu'au mépris des vents, au milieu de l'orage,
Il faille de Neptune éprouver le courroux;
Je crains peu tous ces Dieux conjurés & jaloux:
Leur fureur de Louis respectera l'ouvrage.

Adieu. Je crois, sans me flatter,
Que dans peu nous serons ensemble.
Tranquilles, nous saurons goûter
Les plaisirs que l'Hyver rassemble.
Entre nous, sans rien redouter,
Chacun dit ce que bon lui semble;
Car nous avons l'art d'écarter
Les témoins devant qui l'on tremble.

ÉLEGIE. (1)

DANS ces tranquilles lieux que l'affreuse misere
Jusqu'à ce jour a respectés,
Je croyois, nouveau solitaire,
Jouir des vrais plaisirs à la Ville ignorés;
Mais la Campagne en vain m'offre ici ses délices;
Elle m'étale en vain ses innocens appas;
Mon cœur toujours en proie aux plus cruels supplices,
Regrette ses douceurs, & ne les goûte pas.

Accompagné d'amis fideles,
J'ai cru trouver dans leurs discours,
Quelqu'adoucissement à mes peines mortelles;
J'ai du Dieu des raisins emprunté le secours.
Vain espoir d'une ame abusée!
Mes projets, mes efforts ne sont rien que fumée;
Sur mon cœur en tyran l'Amour regne toujours.

Le souvenir trop cher de l'aimable Amarante,
Souvenir qui, tout à la fois,
Et me désespere & m'enchante,
Dans le sein du repos & dans le fond des bois,

(1) S. Marc assure qu'il tient cette Piece d'un homme d'esprit, qui lui a dit qu'elle étoit de l'Abbé de Chaulieu.

A mon eſprit troublé ſans ceſſe ſe préſente.

Tantôt elle s'offre à mes yeux
Fiere, cruelle, indifférente;
Telle que je la vis, quand ma bouche tremblante
Oſa lui déclarer de téméraires feux.
Tantôt je la revois belle, vive, piquante,
Telle que pour charmer la formerent les Dieux;
Telle qu'on voyoit en tous lieux
Vénus de tous les cœurs revenir triomphante.

Quelquefois, & c'eſt là le plus cruel de tous,
La nuit... Mais oublions, s'il ſe peut, des menſonges.

. . . .
. . . .
. . . .

Ce n'eſt pas tout encor : à ſes tranſports jaloux
Mon cœur agité s'abandonne.
Parens, amis, tout ce qui l'environne,
Sa chienne même excite mon courroux.

Souvenir trop funeſte au repos de ma vie,
Ceſſe d'irriter ma douleur;
Et toi, de cette ingrate, à mon gré trop chérie,
Diane, connois-tu le prix de ton bonheur?

A toute heure elle te careſſe
De cent différentes façons;
Et te donne les plus doux noms
Que puiſſe inventer la tendreſſe.

Sans cesse attachée à ses pas,
Qu'elle sorte, ou qu'elle demeure,
Tu ne passes jamais une heure
Absente de ses appas;
Et, d'une main bienfaisante,
Elle-même dans un repas,
En te caressant, te présente
Les morceaux les plus délicats.

Tu ne crains point qu'Amour d'un vain espoir t'abuse;
Elle prévient tes innocens desirs,
Te choisit des Amans, te permet des plaisirs
Que l'insensible se refuse.

Que de baisers qui me sont dus!
Hélas! que de baisers perdus
Sa bouche prodigue te donne;
Quand à peine elle me pardonne
D'oser lui demander, pour prix de mes soupirs,
Seulement un regard qui flatte mes desirs.

La nuit, sur son sein étendue,
Tu jouis d'un repos que je ne connois pas;
Sur ce sein dont toujours la cruelle à ma vue
Prit soin de cacher les appas!

Souvenir trop funeste au repos de ma vie,
Cesse d'irriter ma douleur;
Et toi, de cette ingrate, à mon gré trop chérie,
Diane, connois donc le prix de ton bonheur.

Telles ſont en ces lieux mes cruelles allarmes ;
Rien ne ſauroit flatter mes vœux ;
Rien ne peut me cacher l'image de ſes charmes,
Et je n'y puis plus vivre éloigné de ſes yeux.
Quelque ſort que mon cœur prépare à ma conſtance,
Partons ; il faut encor revoir ſes traits ſi doux ;
Mais quoi ! fidele à ſon indifférence,
Je verrai ſes froideurs allumer mon courroux !
Il n'importe. Eh ! quels maux plus cruels que l'abſence
D'un trop aimable objet dont on chérit les coups ?



RÉPONSE
AU NOM
DE MONSIEUR LE DUC,
A une Lettre de M. DE *VERVINS.*

DANS notre Château de Saint-Maur,
Nous avons lu l'Epitre vôtre,
Si belle, que je crois encor
Fermement que la main d'un autre
A limé ce galant Ecrit.
Non que vous n'ayez beaucoup d'esprit;
Mais ce qui fait croire la chose,
C'est qu'avez seulement en Prose
Jusques à ce jour débité
Tant de découvertes nouvelles,
A qui, malgré leur vérité,
Vos Auditeurs sont fort rebelles.
Le *Factotum* (1) vous remercie
De ce souvenir qu'en deux mots
Vous lui témoignez à propos
De ratafias & d'eau-de-vie.
Aussi dessus ce double mont,

(1) Le Comte de Fiesque. *S. Marc.*

Que vos Freres nomment Parnaſſe,
Il veut ſeulement qu'on vous place
Près du cocher de Vertamont (1);
Mais votre talent eſt ſi rare,
Qu'en dépit de vos ennemis,
Chaulieu, de même que la Fare,
Jurent que bien y ſerez mis;
Et ce pour payer la louange
Qu'avec un gentil compliment,
Vous leur envoyez poliment
D'un pays, où l'on trouve étrange
Qu'entre les marais & la fange
Vous rimiez ſi parfaitement.

(1) Auteur célebre des Chanſons qui ſe débitoient alors dans les rues de Paris. *S. Marc.*



CHANSONS.

CHER ami, vois dans mon verre
Pétiller ce jus divin,
Quand tout le monde eſt en guerre,
J'adore en paix ma Catin.
Avec elle & le bon vin
Je me ſuis fait un deſtin,
Dont la douceur infinie
N'aura jamais d'autre fin
Que celle de ma vie.

PENDANT le temps que je vous ai ſervie,
J'oubliai tout ce qu'on voit ſous les Cieux;
Car je me fis, ma Phyllis, de vos yeux,
Dans les tranſports de mon ame ravie,
Mes Dieux, mes Rois, ma fortune & ma vie.



A M. LE MARQUIS DE LA FARE.

On dit que Monſieur . . .
Avec un air farouche,
Eſt venu faire carillon,
La Fare, en votre couche;
Dès que vous l'eûtes apperçu
A travers la nuit ſombre,
Il falloit lui tourner . . . .
Pour appaiſer ſon ombre.

SUR MADEMOISELLE D. T. (1)

Qui aimoit éperdument un Moineau franc.

Sur l'Air: *de Joconde.*

Phyllis, en baiſant un moineau
Qu'elle aime à la folie,
Songe aux ardeurs du Paſſereau,
A ce qu'on en publie.

(1) On m'a donné ce Couplet & le ſuivant, dit S. Marc, comme étant de l'Abbé de Chaulieu.

Elle voudroit que ſes Galans
Fiſſent tout ainſi comme ;
Ou que ſans perdre ſes talens,
Son moineau devînt homme.

SUR LE MÊME SUJET.

Sur l'Air : *Ton humeur eſt Catherine.*

AUTANT & plus que ſa vie
Phyllis aime un Paſſereau ;
Ainſi la jeune Leſbie
Jadis aima ſon moineau ;
Mais, de celui de Catulle,
Se laiſſant auſſi charmer,
Dans ſa cage, ſans ſcrupule,
Elle eut ſoin de l'enfermer.



PARODIE

DE LA LOURE DE TANCREDE,

Sur l'élection du Président DE MESMES *à l'Académie Françoise.*

JUGE, qui te déplaces,
Courtiſan berné,
Des Grands que tu laſſes,
Rebut obſtiné ;
Sur notre Parnaſſe,
Le laurier d'Horace
T'eſt donc deſtiné !
Vos Ecrits, froids Poëtes,
Jetoniers rampans,
Du choix que vous faites,
M'étoient bien garans.
Que diront les Cenſeurs ?
Sur la double colline
J'entends les neuf Sœurs ;
Leur Troupe badine
Rit avec Racine
De ſes Succeſſeurs.



Sur l'élection de M. DE CHAMILLARD, *à l'Académie Françoiſe.*

HÉLAS ! étoit-elle endormie,
Jouoit-elle à colin maillard,
La bonne & ſage Académie,
Quand elle élut Jean Chamillard ?

Sur le choix que l'Académie Françoiſe fit de M. DE LA LOUBERE, *Secretaire de M.* DE PONTCHARTRAIN, *alors Contrôleur-Général.*

MESSIEURS, vous aurez la Loubere :
L'intérêt veut qu'on le préfere
Au mérite le plus certain.
Il entrera, quoi qu'on die :
C'eſt un Impôt que Pontchartrain
Veut mettre ſur l'Académie.



SUR
M. LE DUC DE VENDOSME.

De Vénus aux belles fesses,
Du Dieu Bacchus, du Dieu Mars,
Vendôme dès sa jeunesse
A suivi les étendards.
Vénus, quelquefois fripponne,
Respecta peu sa personne,
Et Bacchus l'enivra ; mais
Mars ne lui manqua jamais.

BOUQUET,
POUR MADAME D***,
En 1697 (1).

Que pour sa Fête on porte à ma Catin
Un Bouquet fait non de rose & de thym,

(1) On a déjà vu nombre de Bouquets pour cette même Dame, pag. 120 & suiv. de ce vol. Chaulieu ayant rayé les deux que l'on voit ici, dans le plus ancien de ses manuscrits, qui est le

Mais composé seulement des fleurettes
Que chaque Amant fidel lui contera :
Ami, crois-tu que Catin trouvera
Un gros Bouquet ? Non, mais maintes fornettes.
Entre ses mains seulement restera
Tout ce qu'Amour m'inspira de lui dire ;
Car du moment qu'entrai sous son empire,
Onques en moi ce Dieu ne fut trompeur ;
Et ne sentis jà de plus forte envie,
Depuis le jour que lui donnai mon cœur,
Que de l'aimer le reste de ma vie.

BOUQUET,

A LA MÊME.

En 1699.

DISPENSE-MOI de te faire un Bouquet ;
Jà besoin n'as d'un pareil affiquet
Pour me charmer ; mais sera grande peine

---

seul où ils se trouvent, nous ne les donnons que parce que S. Marc les a fait imprimer. Cette leçon est un peu différente de celle de cet Editeur.

Ces deux Pieces sont celles dont nous avons parlé page 230.

Dont ta bonté, Catin, me tirera;
Car tarir peut ma verve & l'Hipocrene,
Et mon amour jamais ne tarira.

MADRIGAL,
A MADAME D. L.

VEUILLE le Ciel, de la jeune Climene
Et du Héros qui ſait charmer ſon cœur,
Combler les jours d'un éternel bonheur;
Et que Vénus pour eux forme une chaîne
D'amour ſans fin, & de plaiſirs ſans peine.

A LA MÊME, (1)

LE Reſpect eſt de glace, & l'Amour eſt de flamme:
Ils ne ſauroient tous deux compâtir dans une ame;
Mais ils peuvent, Phyllis, y régner tour à tour;
L'Amour toute la nuit, & le Reſpect le jour.

(1) Ce Madrigal & les trois ſuivans m'ont été donnés pour être de l'Abbé de Chaulieu. Je ne les garantis pas. *Note de S. Marc.*



A LA MÊME,

UN Aveugle au matin vous remit en mémoire
Qu'aujourd'hui de mon Saint on célebre la gloire,
Et vous fait m'envoyer les préſens les plus doux.
Ah ! mon bonheur ſeroit extrême,
Si cet Aveugle étoit le même
Qui jour & nuit me fait penſer à vous !

A LA MÊME.

IRIS, ne croyez pas qu'une flamme nouvelle
Me faſſe ailleurs porter mon choix :
L'on peut, en vous voyant, devenir infidele ;
Mais c'eſt pour la derniere fois.

A LA MÊME.

LE Serin, belle Iris, que tu tenois en cage,
S'eſt envolé dans d'autres lieux.
L'ingrat étoit l'objet de tes plus tendres vœux :
Mon cœur étoit jaloux de ſon doux eſclavage.
Si, comme lui, j'étois heureux,
Je ne ſerois pas ſi volage.

A MADAME D***.

Sur le mot INCESSAMMENT.

Si vous & moi même Dictionnaire
Avions, Catin; le mot d'*inceſſamment*,
Que promettez de me voir un moment,
Auroit de quoi mon deſir ſatisfaire;
Mais, par malheur, parlons différemment;
Car plus ne ſais en langue de frippone
Quel eſt le temps qu'*inceſſamment* promet;
Par quoi, Catin, l'eſpérance que donne
Ton doux Écrit, en grand trouble me met;
Mais, quand voudras faire choſe parfaite,
Si le pourras, & très-facilement:
Viens-t-en me voir tout auſſi promptement
Que tu ſais bien que mon cœur le ſouhaite.



PORTRAIT.

Elle eſt vive, elle eſt charmante,
Elle eſt pleine d'enjouement;
Elle a l'humeur bienfaiſante;
Elle penſe finement:
Ses yeux depuis peu font naître
Une tendre paſſion.
Nous n'oſons dire ſon nom;
Mais, chers amis, pourroit-on
A tous ces agrémens ne la pas reconnoître?

A MADAME B***.

Le Ciel en formant un cœur,
Ne le forme jamais ſans penchant pour un autre;
C'eſt lui qui fit le mien, belle Iris, pour le vôtre.
Sentir à votre abord une douce langueur,
Vous voir avec plaiſir, vous perdre avec douleur,
Sont des ordres ſecrets qu'il veut que je vous aime;
Mais, puiſqu'il le veut ainſi,
Il eſt bien ſûr que de même,
Il veut que vous m'aimiez auſſi.
A des ordres ſi doux ne ſoyez point rebelle;
Suivons en nous aimant, ce qu'ordonnent les Dieux,

S'ils vous font à mes yeux ſi charmante & ſi belle,
Qu'il me feront malheureux,
Si vous deviez m'être cruelle !

A MADEMOISELLE
ROCHOIS.

Je goûte, en te voyant, mille & mille plaiſirs ;
J'éprouve, loin de toi, les rigueurs de l'abſence ;
Et je ſens que ma complaiſance
Va toujours au devant de tes moindres deſirs.
Par mille petits ſoins tu cherches à me plaire.
Il faut pourtant, de peur d'exciter ta colere,
Sous le nom d'amitié cacher mes ſentimens.
Théone, hélas ! ſais-tu la différence
Des Amis, comme nous, aux plus tendres Amans ?

J'attends avec tranſport cet objet gracieux
A qui mon ame eſt aſſervie.
Sa beauté fit toujours le plaiſir de mes yeux ;
Son amour fit toujours le bonheur de ma vie.
Que mon ſort eſt digne d'envie !
Il doit rendre jaloux les plus heureux Amans.
Le charme de la jouiſſance

Dans ſes plus fortunés momens
Ne vaut pas mon impatience.

VOTRE abſence me cauſe un plus cruel martyre,
Que toutes vos rigueurs ne m'en ont fait ſouffrir.
Au milieu des plaiſirs ſans ceſſe je ſoupire;
Et loin de vos beaux yeux je ne ſaurois guérir.
Mon Iris, cependant pour finir ma ſouffrance,
Garde-toi d'avancer d'un moment ton retour;
Laiſſe un peu durer une abſence,
Qui me fait ſentir tant d'amour.

LES POETES LYRIQUES. (1)

O MUSE, en ces momens, où, libre à cette table,
Je vois mes Vers ſuivis de ce bruit favorable
Qui me rend aujourd'hui le plus fier des humains,
Viens toi-même, & mets-moi la Lyre entre les mains.

Commençons. Je connois, à l'ardeur qui m'inſpire,
Que Polymnie eſt en ces lieux:

---

(1) Cette Ode que l'Abbé de Chaulieu fit, dit-on, *in promptu* dans un ſoupé chez le Marquis de la Fare, eſt un monument précieux de la facilité de ſon génie, & du feu de ſon imagination. *S. Marc.*

Oui, je te reconnois; & chacun dans ſes yeux
Avec tranſport me laiſſe lire
Ce que peuvent ſur nous tes ſons harmonieux.
Mais n'entreprenons point de dire
Les exploits des Héros, la naiſſance des Dieux;
Comment, d'un ſeul regard ébranlant ſon empire,
Jupiter fait trembler & la Terre & les Cieux.
Où ſuis-je? Et dans cette carriere
Où je vois s'élever ſous les pieds des chevaux
Cette épaiſſe & noble pouſſiere
Dont viennent ſe couvrir mille jeunes Rivaux,
Quel Mortel aſſis les couronne?
Cette foule qui l'environne
Attend le prix de ſes travaux
Des accords que forme ſa Lyre.
Je ſuis enyvré de ſes ſons:
Eh! comment pourrai-je décrire
Ses ambitieuſes Chanſons!

L'air s'ouvre devant lui de l'un à l'autre pôle.
Comme un cygne éclatant, loin de nous il s'envole;
Et la hauteur du Ciel eſt celle de ſes chants.
Muſe, après tant d'efforts à peine tu reſpires;
Mais, aimable Sapho, je t'entends, tu ſoupires;
Tu cedes à l'Amour qui poſſede tes ſens.
Bien plus doucement que Pindare,
Tu fais que la raiſon s'égare
En mille ſentiers ſéduiſans.

De

De ſes ſons le galant Horace,
Parant ſes accords avec grace,
Aux bords les plus fleuris va dérober le thyn,
Plus diligent que n'eſt une abeille au matin.
Que louerai-je le plus, ou ſa cadence juſte,
Ou de ſes Vers aiſés le tour ingénieux;
Vers, par qui l'immortel Auguſte
Boit le même nectar qu'Hébé diſpenſe aux Dieux?

Mais ſa Lyre avec lui s'enferme ſous ſa tombe.
En vain, ſans qu'un beau feu daigne au moins l'éclairer,
Ronſard chez nos aïeux cherche à la retirer;
Sous ſes vains efforts il ſuccombe;
Et, couvert d'un mépris plus cruel que l'oubli,
Sous ſon obſcure audace il reſte enſeveli.

Quels accorps épurés! quels nombres pleins de charmes;
Soit que, s'animant aux combats,
Malherbe ſuive au milieu des alarmes
Un Roi qui ſoumet tout à l'effort de ſon bras;
Soit que, triomphant de l'Envie,
Loin de la terreur, loin des pleurs,
Dans la paix des plaiſirs ſuivie,
Il peigne ce Héros le front orné de fleurs!

Un Autre (2), qu'un génie, auſſi juſte qu'aimable,

(1) Quel eſt cet *Autre* Lyrique dont Chaulieu fait un ſi bel éloge? Il auroit bien dû avoir l'attention de le nommer: il n'eût pas jetté S. Marc dans

Du Pinde & du Lycée a fait le Nourrisson,
Ne connoît aujourd'hui pour beauté véritable,
Que celle que veut bien avouer la Raison.

---

l'embarras. *Est-ce la Motte*, dit-il, *est-ce Rousseau que Chaulieu veut louer dans ce Quatrin?*

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de proposer un paradoxe plus ridicule. Qui eût dit à Chaulieu que 30 ans après sa mort, un de ses Editeurs pourroit le soupçonner d'avoir voulu louer la Motte, lui qui *a lu tous les Poëtes depuis Villon, jusqu'à la Motte exclusivement*; lui qui reproche à la Motte avec tant de raison, *de n'avoir jamais eu d'autre talent pour être Auteur & Poëte, que l'envie de l'être*; lui qui regarde le *mépris de la Motte pour les Anciens, & son amour pour les Modernes, comme la source de la Corruption & de la Décadence totale du Goût*; lui qui accuse la Motte *de ne faire des Vers qu'à coups de Dictionnaire*; lui qui ne voit en *la Motte & ses pareils que des Frippiers qui retournent l'habit d'Homere dans leurs Vers estropiés*; lui qui engage M. de Voltaire *à faire une éternelle guerre à ces beaux Esprits modernes, qui n'ont pour Odes que balivernes & qu'Houdart pour tout Apollon*; lui qui poursuit par-tout la Motte comme un des plus *plats Auteurs* & *des plus méchans Poëtes* qui aient jamais existé; *la Motte* qui, pour continuer à nous servir des expressions de Chaulieu, *est couvert d'un mépris plus cruel que l'oubli*, & *reste enseveli sous son obscure audace*, tandis que la postérité a donné

Pour Toi (1), dont la Muſe facile,
Sur le Pinde, à ton gré, fait affermir tes pas,
Tu ſerois ſans peine un Virgile,
Si tu n'étois pas né du rang de Mécénas.

---

le nom de grand à cet *Autre* que Chaulieu loue ici.

On ſera curieux ſans doute de ſavoir avec quel ſuccès S. Marc eſt ſorti d'embarras. *Tout ce que je puis dire*, ajoute-t-il, *c'eſt que ſi l'on ne veut pas* convenir *que l'éloge* convienne *au premier, il ſeroit téméraire d'aſſurer qu'il* convienne *en tout au ſecond.* Nous ne nous permettrons ici aucune réflexion. Nous dirons ſeulement qu'il n'y a qu'un S. Marc & des eſprits prévenus qui puiſſent prendre le change ſur l'alluſion de ces quatre Vers.

(1) Il n'eſt pas beſoin de dire que ceci regarde M. le Marquis de la Fare.



MADRIGAL (1).

Bien m'y connois, & ne ſuis des plus bêtes;
Très-peu s'en faut que ne ſoyez l'Amour;
Même croirois ſûrement que vous l'êtes.
Gentil corſage & minois fait au tour,
Friand ſouris, tout comme en a le traître,
Et qui pour lui vous feroient reconnoître,
On vous les voit; mais auſſi ſes défauts
Les avez tous. Perfide badinage,
Malice noire, & qui pourtant engage,
Qui l'eut jamais? C'eſt l'enfant de Paphos,
Et vous, Climene. Or ſus, ſans vous déplaire,
Je vous dirai, pour votre amandement,
Qu'à tout cela réforme eſt néceſſaire;
Réforme grande. Écoutez bien comment:
Rien n'en perdrez de tout votre agrément;
Mais profitez d'un conſeil ſalutaire.
Jà de l'Amour vous avez les appas:
Gardez-les bien; tel meuble eſt néceſſaire;
Mais ſa malice eſt un fort vilain cas.
Mieux vous vaudroit, pour finir nos débats,
Cette bonté qu'à Madame ſa Mere.

(1) On a tour à tour attribué ce joli Madrigal au Marquis de Mimurs, au Marquis de la Fare & à l'Abbé de Chaulieu. Nous ignorons auquel des trois il appartient.

Nota. Les Pieces ſuivantes ſont tirées du porte-feuille de l'Abbé de Chaulieu, excepté huit ou neuf réunies en cahier, qui certainement ſont de notre Auteur, puiſque ce cahier eſt copié de la même main que le manuſcrit d'après lequel nous avons donné notre Édition. Les autres ſont ſur des feuilles volantes & de différentes écritures. Cela eſt d'autant moins ſurprenant, qu'on ſait que Chaulieu fut ſujet à de fréquens accès de goutte les vingt-cinq dernieres années de ſa vie, & que dans les criſes violentes de cette maladie, il dut être forcé d'avoir recours à une main étrangere. Quoiqu'il en ſoit, nous n'avons rien omis pour démêler la vérité, & découvrir à qui ces différentes Pieces peuvent appartenir. Nous indiquerons les noms des Auteurs, que nous avons reconnus. Nous allons donner d'abord les Pieces contenues dans le cahier dont nous venons de parler



ODE. (1)

DIEUX ! quelle étrangere flamme
Vient embrâser mes esprits !
Des feux que ressent mon ame
Furent autrefois épris
Ceux dont la délicatesse
A rendu fameux ce lieu,
Où tout brûla pour la *****
De deux beaux Anges de Dieu.

Lully, sors de l'Élysée,
Et pour un projet nouveau,
Du brillant de ta pensée
Viens enrichir mon cerveau;
Favorise la peinture
Que je veux faire en ces Vers,
Du plus beau ** que Nature
Ait formé dans l'Univers.

** charmant, dont la souplesse
Et le flatteur mouvement,
Sait ranimer la foiblesse

(1) Nous n'eussions pas donné cette Piece, si elle ne s'étoit trouvée dans les précédentes Éditions de Chaulieu.

Du plus langoureux Amant !
Dieux ! qu'une coutume ſage
Cache à nos yeux tes attraits,
Sans cela, qui d'un viſage,
Auroit regardé les traits ?

Tes beautés ſont naturelles;
Tu n'empruntes point de l'art
Cette blancheur que nos Belles
Doivent au ſecours du fard;
Avec quel plaiſir s'amuſe
L'Amour à te careſſer,
Sûr que plâtre ni céruſe
Ne ſouillent point ſon baiſer !

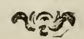
Ton embonpoint eſt la baſe
Et l'aiman de nos deſirs;
C'eſt toi qui mêles l'extaſe
A nos amoureux plaiſirs :
Tu fais que dans ma Maîtreſſe
Je trouve mon Agathon ;
Ce n'eſt qu'au tour de ſa * * * *
Qu'elle doit un ſi beau nom.

J'entends que le ſot vulgaire
Me dit que rien ſous les Cieux
Ne peut avoir l'art de plaire,
Quand il eſt privé des yeux :
Tout ne rend-il pas les armes,

Tout ne ſuit-il pas la loi
D'un Dieu, qui tout plein de charmes
Eſt aveugle comme toi?

Ainſi, comme on vit la Grece
Bâtir un Temple à l'honneur
De la Vénus belle-feſſe,
Non de Vénus dompte-cœur,
C'eſt au ** de ma Climene,
Qu'en ces Vers ma paſſion
Fonde un Temple, où La Fontaine
Auroit eu dévotion.

Pardon, ſi de ton ********
J'ai mis au jour les appas,
Que le Dieu de la lumiere
Lui-même ne connoît pas:
Ma Muſe eſt une indiſcrette
Mais eſt-il rien de parfait?
Eſt-il un ſage Poëte?
Eſt-il un Amant muet?



ÉPIGRAMME

DE

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU

CONTRE ABEILLE,

Sur une Ode de la Conſtance, qu'il avoit dédiée à Monſeigneur le Duc.

EST-CE Saint-Aulaire, ou Toureille,
Ou les deux qui vous ont appris
Que dans l'Ode, Seigneur Abeille,
Indifféremment on ait pris,
Courage, Valeur & Conſtance?
Peut-être en ſaurez-vous un jour la différence;
Apprenez cependant comme on parle à Paris:
Votre longue Perſévérance
A nous donner de méchans Vers,
C'eſt ce qu'on appelle *Conſtance*;
Et dans ceux qui les ont ſoufferts
Cela s'appelle *Patience*.



SUR CHAPELLE,

Qui mouroit de peur que l'on ne le confondît dans une Édition avec la Chapelle.

LECTEUR, ſans vouloir t'expliquer
Entre Chapelle & la Chapelle
Ce qui pourroit t'alambiquer,
Dans cette Edition nouvelle;
Lis leurs Vers, & dans le moment,
Tu verras que celui qui ſi mauſſadement
Fit parler Catulle & Leſbie,
N'eſt pas cet aimable Génie
Qui fit ce VOYAGE CHARMANT;
Mais quelqu'un de l'Académie.



ÉPIGRAMME (1).

Cependant que l'on examine
Qui du pompeux Corneille, ou du tendre Racine
Reçut plus d'applaudiſſemens;
La Queſtion ſeroit plus belle
De demander en même temps
Qui du fade Boyer, ou du ſec la Chapelle
Mérita plus de ſifflemens.

Depuis ſix ans ſans ceſſe je publie,
Au milieu de Paris, au milieu de la Cour,
Que la Chapelle a mis au jour
Mainte belle Tragédie.
J'en fais en vain mille ſermens:
Tout le monde dit que je mens;
Ces belles Pieces dramatiques
Que la Repréſentation,
Le Théatre & l'Impreſſion
N'ont jamais pu rendre publiques,

(1) Cette Piece & les deux ſuivantes ſont écrites de la main de Chaulieu.

BILLET,

AU MARQUIS DE LA FARE.

NOTRE féal & bien Amé Cochon,
Etes prié ce ſoir d'aſſiſter à huit heures
A la défaite d'un dindon,
Arrivé gros & gras des fertiles demeures
Où l'exploit à la main Caën revoit tous les ans
Courir chez le Bailli ſes fidelles Normands.

Ce jourd'hui dix de Février,
Jour peu fameux dans le Calendrier.

VERS DE LA MOTTE SUR LUCRECE.

QUE ſens-je, Dieux cruels ! tempérament funeſte,
Pourquoi ſers-tu ſi bien un Tyran que je hais ?
Ne t'en applaudis point, Barbare ; je déteſte
Juſqu'au plaiſir que tu me fais.

Ah ! voluptueuſe inhumaine !
Laiſſe, laiſſe au plaiſir exercer tous ſes droits ;
Voudrois-tu jouir à la fois
Des plaiſirs de l'Amour, & de ceux de la haine ?

Sur lesdits Vers de la Motte sur Lucrece.

CES jours passés le pauvre Houdart
Crut qu'avec son Dictionnaire,
Et le dessein d'être gaillard,
Dessein en lui fort téméraire,
Il nous pourroit bien par hasard
Développer ce que Lucrece
Sentit de plaisir & d'angoisse,
Dans ce triste & cruel déduit,
Où la seule ardeur . . . .
Tint lieu d'amour & de tendresse;
Mais, hélas! si maussadement
Ce bon homme nous a rendu ce sentiment,
Que je croirois qu'assurément
Ce Libertin d'Académie
N'a pas . . . . . . de sa vie
Un malheureux . . . . seulement.



Sur l'approbation de LA MOTTE *donnee à l'Œdipe de M.* AROUET.

O LA belle approbation !
Qu'elle nous promet de merveilles !
C'eſt la ſûre prédiction
De voir Voltaire un jour remplacer les Corneilles.
Mais où diable, la Motte, as-tu pris cette erreur ?
Je te connoiſſois bien pour aſſez plat Auteur,
Et ſur-tout très-méchant Poëte ;
Mais non pour un lâche Flatteur,
Encor moins pour un faux Prophete.

Sur les Fables de LA MOTTE.

LE premier jour du mois de Maî,
La Motte a donné ſon Ouvrage ;
Et pour qu'il ſoit mieux débité,
A pris le temps en homme ſage
D'un brûlant & fâcheux Eté
Dont notre Almanach nous menace ;
Dans le malheur d'être ſans glace,
Au lieu d'aller, pour boire frais,
Se donner des ſoins incroyables ;

Il ne faut que lire ſes Fables
Pour ſe rafraîchir à jamais (1).

---

*

IRIS fut le premier nom
Sous lequel j'adorai mon aimable Maîtreſſe;
Le tour de ſon eſprit & celui de ſa . . . .
Me la font adorer ſous le nom d'Agathon :
Je te rends grace, Amour, de ma double tendreſſe.

---

(1) On voit combien Chaulieu en vouloit à la Motte. Non content de l'avoir recommandé au Poëte Ferrand, & de l'avoir dénoncé à M. de Voltaire, il emploie juſqu'aux derniers momens de ſa vie à le pourſuivre. Par-tout il fait main-baſſe ſur cet Apollon des caffés. On doit lui en ſavoir d'autant plus de gré, que la Poſtérité, toujours équitable, a confirmé les jugemens ſéveres, mais judicieux qu'il a portés de ce *Faiſeur de Rimes*, dans le temps même qu'à la honte du goût & de la Nation, un parti nombreux de Conjurés l'élevoit aux nues, & s'efforçoit de le déïfier. Puiſſe la deſtinée honteuſe de ce bel Eſprit effrayer tous les la Motte de nos jours! Puiſſent-ils ne jamais oublier que ſans les *amplifications du Verſificateur* Rouſſeau, perſonne ne ſauroit peut-être aujourd'hui que le Divin la Motte a fait des Odes ſublimes!

* Cette Piece eſt dans S. Marc.

RÉPONSE (1)

Faite à un dîner chez M. le Marquis de Torcy, à Versailles.

Du Parnasse aux Ides d'Avril 1704.

DANS le temps que nous implorioms le secours des neuf Muses pour répondre à votre Fable (2),

Un Courier monté sur Pégase
Vient d'arriver en selle rase,
Et sans user de périphrase,
Il nous a dit, avec emphase,
Qu'un nouvel accouchement
Est arrivé sans Clément;
Qu'un accouchement nouveau
S'est passé sans Moriceau;
Que de Dame Mnémosine
Vient d'éclorre Zéphyrine,
Comme on voit dans un jardin
La Rose éclorre au matin.

(1) Cette Piece & la suivante sont dans S. Marc. Il attribue celle-ci à la Fare; & il prétend qu'elle fut faite au nom de S. A. S. M. le Duc. Deux de nos manuscrits où elles se trouvent, n'en font aucune mention.

(2) LA PERFECTION D'AMOUR qu'on a vue pag. 283 du premier volume.

Vous ferez furpris fans doute, qu'une auffi vieille Mere fe foit avifée d'avoir un Enfant après tant de fiecles; & vous feriez encore plus étonné de ce qui vous attire une pareille Lettre, fi l'on ne vous difoit que c'eft Bacchus, Pere de la Joie & de la Liberté, qui l'a dictée du fond d'une bouteille de Tokay. Si vous en voulez favoir davantage, vous implorerez les faveurs de cette dixieme Mufe, comme vous poffédez déja celles des neuf autres.

Veux-tu fur fes Autels préfenter des guirlandes?
On t'inftruira du jour; prépare tes offrandes.

M. le Duc.	*Le Pere Bromien.*
Madame de Bouzols.	*Ortolanie.*
Madame de Courtenvaux.	*Ariane Hécatombe.*
M. de Torcy.	*Favonius.*
Madame de Caftres.	*Œnodure.*
M. de Caftres.	*Anonime.*
L'Abbé de Pomponne.	*Philadelphe.*
L'Abbé de Polignac.	*Sidonius.*
L'Abbé de Caftres.	*Pigeros.*



RÉPONSE

A la Lettre écrite du Parnaſſe aux Ides d'Avril.

DIEUX ! qu'une dixieme Muſe,
Qui ſort du fond d'un tonneau,
Fait bien mieux à mon cerveau
Raiſonner ſa Cornemuſe,
Que tout le chetif Troupeau
Qui ſur l'Hélicon s'amuſe
A ne boire que de l'eau !
Que ma Muſe libertine,
Avec elle bien d'accord,
Va dans ſa fureur divine
Semer de perles & d'or,
Chanter Bacchus & Cyprine,
Et ſi haut prendre l'eſſor,
Qu'on verra plus de merveilles
Entre nous deux en un ſoir
Sortir du fond des bouteilles,
Qu'Homere n'en a fait voir !
Qu'on marque un jour pour ſa Fête ;
Par Saint Jean, je m'y rendrai,
Le chapeau de fleurs en tête :
Ris & Jeux j'y conduirai,

Portant bouquet & guirlande ;
Et pour ce jour ſolemnel
Je mettrai ſur ſon Autel
Une belle & groſſe offrande.

MADRIGAL (1),

Sur une abſence.

VOTRE abſence me cauſe un plus cruel martyre
Que toutes vos rigueurs ne m'en ont fait ſouffrir ;
Au milieu de la Cour ſans ceſſe je ſoupire,
Et loin de vos beaux yeux je ne ſaurois guérir.

Gardez-vous cependant, pour finir ma ſouffrance,
D'avancer d'un moment ici votre retour ;
Et laiſſez durer une abſence
Qui me fait ſentir tant d'amour.

(1) Ce Madrigal eſt dans S. Marc.



*

Le bon Vieillard qui brûla pour Bathylle,
Par amour seul étoit ragaillardi;
Aussi n'est-il de chaleur plus subtile
Pour réchauffer un Vieillard engourdi.
Pour moi qui suis dans l'ardeur du Midi,
Merveille n'est que son flambeau me brûle;
Mais quand du Soir viendra le crépuscule,
Où d'être aimé j'aurai perdu le don,
Au moins, Amour, fais-moi bailler cédule
D'être amoureux ainsi qu'Anacréon.

**

Retirez-vous de moi, Plaisirs tumultueux,
Par qui fut autrefois ma jeunesse étourdie;
Retirez-vous de moi, Plaisirs vains, fastueux,
Reste d'ambition non encor refroidie :
Sans regret pour toujours je vous fais mes adieux;
Mais pour toi, Sentiment, tendre, délicieux,
Voluptueux & vif, le charme de ma vie,
Je ne puis te quitter que les larmes aux yeux.

* Nous trouvons cette Piece écrite de la main de Chaulieu.

** Cette Piece & les deux suivantes sont écrites de la même main que le plus ancien de nos manuscrits.

ÉPIGRAMME.

Il n'en eſt plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, conſtans, incapables de feindre,
Qui d'une ingrate épuiſant les rigueurs,
Vivoient ſoumis, & mouroient ſans ſe plaindre,
Les traits d'Amour étoient alors à craindre;
Mais aujourd'hui les feux les plus conſtans
Sont ceux qu'un jour voit naître & voit éteindre.
Hélas! faut-il que je ſois du vieux temps!

A MONSEIGNEUR *LE DUC DE VENDOSME.*

CHANT DE DÉBAUCHE (1).

Commençons, mes amis, à boire,
Et d'ici renvoyons à l'Amiral Ruſſel
Ce que la crainte peut engendrer d'humeur noire:
L'amour que les François ont pour la belle gloire
Nous aſſure, s'il vient, d'un triomphe immortel.
Les Anglois ne verront que de loin la frontiere;
Les ordres de Naſſau ne ſeront point ſuivis.

(1) Nous ignorons de qui eſt cette Piece.

Vendôme eſt avec nous, & ſon ardeur guerriere
Suffit pour ſauver le Pays.
Plus à craindre, & plus fier que ne le fut Pompée
Devant les Ecumeurs de mer,
S'il y monte jamais pour y tirer l'épée :
En vain aux machines d'Enfer
Le Batave aura vu ſon adreſſe occupée,
Si ce Prince ne craint ni le feu, ni le fer.
Le Grand-Prieur viendra; nous le verrons à Nice (1).
En attendant, petit garçon,
Verſe-nous largement du vin de ce flacon :
Je prétends boire comme un Suiſſe,
Sans m'enivrer comme un Breton.
Je ſuis à l'abri de l'orage :
Le murmure des flots ne m'intimide plus ;
Ma nef eſt pour toujours exempte du naufrage ;
J'ai pour moi Caſtor & Pollux :
De leur aſpect heureux je ſens que l'influence
Rend devant moi le Ciel ſerein ;
A la faveur d'un vent aſſez doux qui m'avance,
Et je ſerai bientôt aux pieds de Pontchartrain.
A toi, mon cher Licas, à toi juſqu'à demain ;
Cette aimable liqueur vaut plus que l'or potable :
Et qui voudra ſavoir comme on devient capable
De rire des efforts du plus cruel chagrin,

(1) La Ville de Nice fut priſe par M. de Catinat le 2 Avril 1691.

N'a qu'à ſe remplir de ce vin.
Vive le plaiſir de la table ;
Et quiconque peut y reſter !
Il n'eſt rien de ſi doux, rien de plus agréable ;
Et tout autre plaiſir nous devroit moins tenter.
Voilà, Prince, voilà de ces airs d'allégreſſe,
Que je commence à me donner ;
Et je me ferois couronner,
Si l'effet qui ſuivra tôt ou tard la promeſſe
Que vous me fites hier, étoit prêt a ſonner.

---

*

Il eſt au monde une aveugle Déeſſe
Dont la Police a briſé les Autels :
C'eſt du Hoca (1) la Fille enchantereſſe,
Qui ſous l'appas d'une vaine careſſe,
Va ſéduiſant tous les cœurs des Mortels.
De cent couleurs biſarrement ornée,
L'argent en main elle marche la nuit :
Au fond d'un ſac elle a la deſtinée
De ces ſuivans que l'intérêt ſéduit.
Monconſeil en riant par la main la conduit ;
La froide Crainte & l'Eſpérance avide
Devant ſes pas marchent d'un pied timide ;
Le repentir à chaque inſtant la ſuit,

---

* Nous ignorons de qui eſt cette Piece.
(1) Jeu de Hazard.

Mordant ſes doigts & grondant la perfide.
Belle Phyllis, que votre aimable Cour
A nos regards offre de différence !
Les vrais plaiſirs brillent dans ce ſéjour;
Et pour jamais banniſſant l'Eſpérance,
Toujours vos yeux y font régner l'Amour.
Du Biriby la Déeſſe infidelle,
Sur mon eſprit n'aura plus de pouvoir :
J'aime encor mieux vous aimer ſans eſpoir,
Que d'eſperer tous les jours auprès d'elle.

STANCES MORALES.

TIRCIS, que l'avenir trouble moins vos beaux jours.
Qui ſuit l'ordre du Ciel, qui ſuit ſes deſtinées,
Se laiſſe aller au temps inſenſible en ſon cours,
Et compte ſes plaiſirs plutôt que ſes années.

Il s'attache à goûter tout le bien qu'il reſſent :
Un malheur éloigné fait rarement ſes craintes;
Et ſon eſprit charmé d'un repos innocent,
Connoît peu de douleurs qui méritent ſes plaintes.

Le Paſſé n'a pour lui qu'un tendre ſouvenir :
Il ſe fait du Préſent un agréable uſage ;
Se dérobe aux chagrins, & d'un triſte avenir
Ne ſe forme jamais une fâcheuſe image.

Il cherche en ſes amours une tendre douceur,
Où Nature convie, où la Raiſon engage;
Où ſa raiſon pourtant, maîtreſſe de ſon cœur,
Permet l'engagement, & défend l'eſclavage.

La gloire & la faveur ſont des biens aſſez doux,
Où ſon ame ſe plaît & n'eſt pas aſſervie;
Il les aime pour lui, les peut ſouffrir pour vous;
Et l'ennuyeux chagrin ne trouble point ſa vie.

Il vit loin du ſcrupule, & de l'impiété,
Sans craindre ou mériter les éclats du tonnerre:
Il mêle l'innocence avec la volupté;
Et regarde les Cieux ſans dédaigner la Terre.

Quand il faut obéir à la rigueur du Sort,
Il ne murmure point contre une loi ſi rude;
Mais de ces vains diſcours qui combattent la mort,
Il ne s'eſt jamais fait une fâcheuſe étude.



TRADUCTION

De *Tu ne quæsieris*,

PAR M. DE VALAINCOURT.

Du terme de nos jours ne ſoyez point en peine ;
C'eſt un ſecret, Phyllis, qui n'eſt que pour les Dieux:
Mépriſez ces trompeurs dont la ſcience vaine
Se vante follement de lire dans les Cieux.

Attendons en repos l'ordre des Deſtinées ,
Prêts à leur obéir en toute heure , en tout temps ;
Soit qu'il nous reſte encor un grand nombre d'années,
Ou qu'enfin nous touchions à nos derniers momens

Ne ſongeons qu'aux plaiſirs que donne la jeuneſſe ;
Nos jours durent trop peu pour de plus grands deſſeins
Ce temps , cet heureux temps ſe dérobe ſans ceſſe ,
Et fuit bien loin de moi, pendant que je m'en plain

Profitez en ce jour des plaiſirs de la vie :
Songez bien qu'il s'en va pour ne plus revenir ;
Et qu'après tout, Phyllis , c'eſt faire une folie
De perdre le Préſent à chercher l'Avenir.

ÉPITRE
DE
M. L'ABBÉ COURTIN,
A
M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

DIEU te gard, Seigneur Normand,
D'un si long pélerinage ;
Reviens plus frais, & plus gourmand,
Que fus avant ton voyage.
Chez Sonning nous t'attendons ;
Et pour ma part je te jure
D'y bien venger ma coëffure,
Par maints brocards & lardons
Sur tes pieds & ton allure.
C'eſt bien à des Campagnards,
Car depuis deux mois vous l'êtes,
D'inſulter par leurs brocards
A perruques ſi bien faites.
Croyez-moi, Seigneur Momus,
Dût votre Muſe badine
Me brocarder encor plus,
Il faut que je m'enfarine ;

Ce ſont propos ſuperflus.
Tant que pour couvrir ma nuque,
Sur mon chef ſera perruque,
Ma perruque on poudrera;
Tel ce ſoir on me verra
Chez nos Sonnings, où la Fare
T'attends après l'Opéra :
Tu ſais ce qu'il y fera.
Pour l'émule de Pindare
Quelqu'Ode il compoſera.
Quant à moi, gentil Seigneur
Malgré ta bouffonnerie,
Tu verras ton ſerviteur
Embraſſer de très-bon cœur
Ta Normande Seigneurie.

Ce Dimanche 29 Juillet 1707.



ÉPITRE DU MÊME,

AU MÊME,

ABBÉ, quelle nonchalance
Se gliſſe dans nos eſprits ?
Apollon avec mépris
Condamne notre ſilence ;
Et ce Dieu qui parmi nous
Daignoit ſouvent prendre place,
Pour nous marquer ſon courroux,
Ne deſcend plus du Parnaſſe.
Te ſouvient-il qu'autrefois,
En perçant les nuits entieres,
Ce Dieu chaſſoit par ta voix
Le ſommeil de nos paupieres ?
Souvent à tes chants divins,
Dont parfois tu fus avare
Plus que Sonning de ſes vins,
Le trop indulgent la Fare
Mêloit la douceur des ſiens,
Et par ſes diſcours badins
Un Vielleur impitoyable,
Le mieux coëffé des Blondins,
Nous faiſoit reſter à table
Pour le malheur des Sonnings ;

Mais une aveugle manie
L'emportant ſur la raiſon,
D'une paiſible Maiſon
A dérangé l'harmonie.
Depuis ce fatal moment,
A l'envi, Maître & Maîtreſſe
Ont admis aveuglément
Animaux de toute eſpece,
De qui l'importun cahos
Fait fuir aux bords du Permeſſe,
Et bannit de nos propos
Ce ſel que répand la Grece.
Rappellons par nos repas
Les Muſes abandonnées:
Apollon ſuivra leurs pas.
Que par nous de fleurs ornées,
A la fuite de Bouillon
Les nœuf Sœurs ſoient ramenées
Du fond du ſacré Vallon:
Mais non, laiſſons ces Pucelles;
Bouillon & ſes agrémens
Ne ſauront que trop ſans elles
Réveiller nos ſentimens.
Loin d'ici, Troupe profane;
C'eſt aſſez de Marianne;
Reſtez dans votre Vallon:
Sa préſence peut ſuffire,
Et mieux Elle nous inſpire
Que la Lyre d'Apollon.

A
M. L'ABBÉ DE CHAULIEU (1).

Le dernier jour de l'an 1714.

SEIGNEUR Abbé, ne m'imputez à crime
Pardevers vous si ne me suis rendu ;
Amour m'en prête excuse légitime :
Par doux objet me savois attendu.
De ce Frippon connoissez la puissance ;
Et n'ignorez que plein d'impatience,
Point ne le faut de remise payer :
Moindre retard lui paroît une offense
Plus grande encor que le contrarier.
Si vous montrois celle qui me captive ,
Applaudiriez certes à mes soupirs :
Pour ses appas flamberoient vos desirs.
Votre Cloris ne fut onques plus vive,
Et n'inspira de plus ardens desirs.
Blancheur sans fard , sérénité sans ombre ,
Gentille humeur , cœur sensible , beaux yeux ,
Raison commode , & qui ne la rend sombre ,
Pour tendres cœurs sont objets gracieux.
Ne condamnez si délectable yvresse :

(1) Nous ignorons de qui est cette Piece.

N'en puis sortir sans renoncer au jour.
Il n'est trésors, ni fortune, ni Cour
Pour qui voulusse échanger ma Maîtresse :
Point ne connois d'autres Dieux que l'Amour,
Et pour tout bien je n'ai que ma tendresse.
Vous qu'aujourd'hui mon destin intéresse,
Seigneur Abbé ; je le dis sans détour,
Si ne voulez m'accabler de détresse,
Me laisserez adorer ma foiblesse :
Rien n'y perdrez, vous aurez votre tour.



VERS DE M. DE PALAPRAT, A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

ILLUSTRE Abbé, dont les talens divers
Ont effacé Sarrasin & Chapelle ;
Qui serviras aux Graces de modele,
Si quelque jour les Graces font des Vers :

Dans tous les jeux qui partent de ta veine,
Toujours nouveau par l'esprit, par le tour,
Toi qui souvent d'une galante Cour
Fus à la fois l'Horace & le Mécene :

Je n'en veux pas, sortant de ma portée,
A ces trésors qui te coûtent si peu ;
Et ne crois point qu'un Gascon Prométhée
Pût te voler tes charmes, ni ton feu.

Quand tu voudrois par un don légitime
M'en enrichir de la meilleure foi ;
Jamais saurois-je assembler comme toi
Le naturel, l'enjoué, le sublime ?

Mais, dévoré d'une goutte cuiſante,
Lorſque je vois ton corps ſur un grabat
Ne rien changer en ta force brillante,
De cet eſprit qui jamais ne s'abbat :

Je porte envie à ta force héroïque,
Et crois qu'il fut, n'en déplaiſe aux Docteurs,
Dans Épicure une vertu ſtoïque
Qui regne encor dans ſes vrais Sectateurs.

Demi-perclus, catarreux, cacochime,
Bien avant l'âge aux douleurs affecté,
D'un vif acier pacifique victime,
Je fis paroître aſſez de fermeté.

De Mareſchal ſans frémir à l'approche,
Ni m'allarmer de tous ſes ferremens ;
On m'arracha l'épouvantable roche
Que je roulois depuis près de vingt ans.

J'étois encor dans la vigueur de l'âge,
A tous plaiſirs en état de fournir :
Il ne me reſte aujourd'hui pour partage
Que l'appétit ; il le faut contenir.

On me preſcrit l'ordonnance fatale
De m'abſtenir des mets délicieux ;
J'en ai l'odeur, & meurs, nouveau Tantale,
De malefaim près du banquet des Dieux.

Faut-il sécher si près de l'abondance ?
Est-ce en jeûnant que l'on se rétablit ?
Ah ! je ne puis m'armer de patience,
Comme tu fais si souvent dans ton lit.

La bonne chere a des douceurs charmantes,
Et le régime est un affreux tourment :
Il est pourtant, comme aux Femmes Savantes,
En cette affaire un accommodement.

Je vais choyer peut-être un mois encore
Ma santé prête à se laisser miner ;
Puis aux soupers d'un Maître que j'adore,
Sur nouveaux frais vingt ans la ruiner.

O digne Abbé, respectable Goutteux,
Qui mieux qu'un autre en maux dois te connoître,
J'ai fait un Conte en mon état piteux ;
Fais-le goûter, si tu peux, *à mon Maître !*



A

MONSEIGNEUR

LE GRAND-PRIEUR,

CONTE VRAI.

Feu Monſieur votre Frere & vous
Me chargeâtes jadis d'une grande ambaſſade
Vers une honorable Brigade
De Financiers, tous grands Seigneurs, & tous
Gens polis, bienfaiſans & doux,
Comme le ris & la farine
Qu'ils fourniſſoient à la Marine;
Car c'étoient, pour le dire en un ſublime Vers,
Les Généraux des vivres de nos Mers.
Fradet étoit de l'Aſſemblée;
Il peut encôr s'en ſouvenir:
Il s'agiſſoit d'en obtenir,
Voire d'en emporter d'emblée
Un congé de ſix mois pour un certain Commis,
D'autorité chez eux par vos Alteſſes mis;
Pilier du jeu funeſte où l'on paie une ronde;
Du Rouſſeau de Cahors viſant au Serviteur;
A rien près, comme lui le meilleur fils du monde.
J'employai ce don enchanteur

Que j'ai reçu de la Nature,
Moitié Balſac, moitié Voiture,
Tour à tour Poëte, Orateur;
J'épuiſai tout mon art pathétique & flatteur,
Soutenu de cette Éloquence
Qu'en moi vous prônez tant, & l'élevez ſi haut
Que c'eſt uniquement à celle de Giraut
Que vous donnez la préférence.
Vous me l'avez écrit; j'en conſerve les traits,
Comme une preuve certaine
Que j'enchéris ſur Démoſthene:
Oui je le fais, mon Prince, & je répondrois bien
D'être plus applaudi que ce grand Prototype
Du parfait Rhétoricien,
Lorſque je dis du bien de mon Philippe,
Que lorſqu'il dit du mal du ſien.

Après ma Rhétorique amplement étalée,
Avec grace ſans contredit,
Que diriez-vous que répondit
Le Préſident de l'Aſſemblée?

Vous pouviez abréger, Monſieur, votre diſcours:
Pour ces Héros les plus grands de nos jours,
Nous ne nous bornons point à choſe ſi légere.
Un Congé de ſix mois! Six mois ſeroient trop courts.
Pour faire voir combien nous deſirons leur plaire,
Nous le lui donnerons de bon cœur pour toujours.

ENVOI.

Je fuis le jour, comme un hibou,
Et ma carcaſſe ridicule
Auroit plus beſoin de radoub
Que le Brigantin de Catulle :
Il me faudroit encor pour tout Juin un Congé ;
Mais à vous en parler plutôt qu'avoir ſongé,
Je jetterois au feu mes livres ;
Si vous m'alliez répondre enfin
Comme les Généraux des Vivres ;
Juſte Ciel ! je mourrois de faim.



RETRAITE EN HOLLANDE.

ÉPITRE (1).

Je vois régner sur ce rivage
L'Innocence & la Liberté.
Que d'objets dans ce Paysage,
Malgré leur contrariété,
M'étonnent par leur assemblage!
Abondance & frugalité,
Autorité sans esclavage,
Richesses sans libertinage,
Noblesse, Charges, sans fierté:
Mon choix est fait; ce voisinage
Détermine ma volonté:
Bienfaisante Divinité,
Ajoutez-y votre suffrage.
Disciple de l'Adversité,
Je viens faire dans ce Village

(1) Cette jolie Épitre de Rousseau ne se trouve pas dans ses Œuvres. Nous la donnons ici avec d'autant plus de plaisir, qu'elle est sans nom d'Auteur, en assez mauvaise Compagnie, dans un *Recueil* en quatre vol. où les personnes à qui il reste quelque pudeur, n'iront certainement pas la chercher.

Le volontaire apprentiſſage
D'une tardive obſcurité :
Auſſi-bien de mon plus bel âge
J'apperçois l'inſtabilité.
J'ai déjà de compte arrêté ,
Quarante fois vu le feuillage (1)
Par les Zéphyrs reſſuſcité.
Du Printemps j'ai mal profité :
J'en ai regret, & de l'Été
Je veux faire un meilleur uſage.
J'apporte dans mon Hermitage
Un cœur dès long-tems rebuté
Du prompt & funeſte eſclavage
Où met la folle Vanité.
Payſan ſans ruſticité,
Hermite ſans patelinage,
Mon but eſt la tranquillité.
Je veux pour unique partage,
La paix d'un cœur qui ſe dégage
Des filets de la Volupté.
L'incorruptible probité,
De mes Aïeux noble appanage ;
L'infatigable activité,
Reſte d'un utile naufrage ;

(1) Rouſſeau eſt mort en 1741, âgé de 70 ans. Cette Piece eſt par conſéquent des années 1711 ou 1712.

Mes études, mon jardinage ;
Un repas sans art apprêté ;
D'une épouse économe & sage,
La belle humeur, le bon ménage
Vont faire ma félicité :
C'est dans ce port qu'en sureté
Ma barque ne craint point l'orage.
Qu'un autre à son tour emporté,
Au gré de sa cupidité,
Sur le sein de l'humide plage,
Des Vents aille affronter la rage ;
Je ris de sa témérité,
Et lui souhaite un bon voyage.
Je réserve ma fermeté
Pour un plus important passage,
Et je m'approche avec courage
Des portes de l'Éternité.
Je sais que la mortalité
Du genre-humain est le partage ;
Pourquoi seul serois-je excepté ?
La vie est un pélerinage :
De son cours la rapidité,
Loin de m'allarmer, me soulage.
Sa fin, lorsque j'en envisage
L'infaillible nécessité,
Ne peut ébranler mon courage.
Brûlez de l'or empaqueté,
Il n'en périt que l'emballage ;

L'or reste : un si léger dommage
Devroit-il être regretté ?

A Paris le 17 Février. (1)

Vous avez donc par vos journées,
A force d'aller en avant,
Franchi le pas des Pyrénées;
Et vous allez vous promenant
Dans ce beau climat d'Occident,
Où des plus fraîches matinées
L'air nous paroîtroit étouffant;
Où parasol est très-fréquent,
Et très-rares les cheminées :
Je vous en fais mon compliment,
Et je souhaite que le Vent

---

(1) Cette Piece est écrite de la main de M. le Comte Antoine Hamilton. Nous ne doutons point que celui à qui elle est adressée, ne soit M. le Duc de Berwick; nous ne voyons que lui à qui elle convienne. Ce Général qui avoit servi en Flandres pendant l'année 1703, fut envoyé en Espagne au commencement de 1704. Il arriva à Madrid le 17 Février, deux jours après la date de cette Lettre. Dans le même-temps l'Archiduc passa en Portugal sur les Flottes d'Angleterre & de Hollande.

Reſpecte encor les deſtinées
D'un Roi juſtement triomphant;
Que par les vagues mutinées,
L'Archiduc & ſon Armement,
Jouets du liquide Élément,
Avec ſes Eſcadres bernées,
Ne puiſſe de quelques années
Aborder votre Continent;
Que ce formidable Équipage
Qui coûte tant à nos Anglois,
Remis pour la troiſieme fois,
Cherche en vain les rives du Tage;
Et que par un troiſieme orage
Leur Idole ſoit aux abois,
Ou que, du moins pour quelques mois,
D'un Allemand le blond viſage,
Ni celui d'aucun Hollandois
Ne débarque ſur ce rivage.
Mais peut-être qu'un tel ſouhait
Ne plaît pas à votre Excellence,
Et que brûlant d'impatience
De les voir après leur Trajet,
Vous avez formé le projet
D'exercer ſur eux la vaillance
Qui vous va de ſimple Brochet,
Établi Maréchal de France.
Un tel deſſein eſt noble & grand;
Mais pour moi, je ſerois content

Dans un poſte comme le vôtre,
Que de leurs Troupes, ſans pitié
La Mer noyât une moitié
Pour avoir bon marché de l'autre.

Mais, comme j'ai dit, je crois que votre gloire ne s'accommoderoit pas de ſi peu de choſe; je n'ai point de conſeil à vous donner ſur ce qui la regarde. Cependant notre amitié m'oblige à vous avertir de quelques inconvéniens où vous pourriez tomber dans des lieux nouveaux pour vous, ſi vous livrant tout entier à l'ardeur de vous ſignaler pour le ſervice du Roi, vous négligiez certains petits défauts que vos amis vous reprocheroient ici. Souvenez-vous donc de ne jamais quitter la tête de votre Armée pour aller cueillir des fraiſes, quand vous en verriez la Campagne toute farcie. Gardez-vous bien à préſent qu'on mange des pois verds en Eſpagne, de mettre devant vous le plat unique qu'on en ſervira ſur votre table, pour les avaler juſques à la derniere cuillerée. Songez aux reproches que nos Dames vous faiſoient de cette foibleſſe. N'allez pas vous jetter les morceaux dans la bouche devant les Grands-d'Eſpagne; car au lieu de manger, ils s'arrêteroient pour vous admirer comme un Joueur de gobelets; enfin ne vous laiſſez pas aller aux penchans coquets & aux viſions galantes qui vous rempliſſoient l'imagination en Flandres. Le jardin de la Princeſſe de

Cleves, qui vous fournissoit de si belles idées, n'est rien en comparaison des objets qui s'offrent où vous êtes; & tout y respire le Roman, la Chevalerie, & le desir de rimer.

Oui, vous voilà dans le Pays
Des Vers & de la Vilanelle,
Où Dom Quichot, les Amadis,
Et toute l'errante sequelle
Ont formé les Esprits sur leur tendre modele;
Ce Pays où de Pere en Fils,
Chez les Grands & chez les Petits
Chevalerie est immortelle;
Où d'une guitarre éternelle,
Gens amoureux, en noirs habits,
Munis de brette & de rondelle,
Par coutume toutes les nuits,
Vont sérénadant quelque Belle;
Comme vous eussiez fait jadis,
Si Nanette un peu plus cruelle,
Eut à ces nocturnes récits
Condamné votre Amour fidelle.

Adieu, mon cher Duc. N'oubliez pas les heureux temps dont je parle, ni les avis que je prends la liberté de vous donner; mais sur-tout, souvenez-vous que personne n'est plus véritablement à vous.

Mais à propos, par apoſtille,
Il faut avant que de finir,
En deux mots vous entretenir
De notre Royale Famille.
Le Roi, notre jeune Seigneur,
Dieu béniſſe ſon Gouverneur,
En eſprit chaque jour augmente,
Et pour la Princeſſe ſa Sœur,
Elle eſt de plus en plus charmante;
Le Ciel la garde de Voleur,
Et Madame ſa Gouvernante
D'en avoir ſeulement la peur :
Toujours chez leur auguſte Mere
Triomphent les devoirs pieux ;
Et dans ces dépôts précieux,
Enrichis des vertus du Pere,
Elle inſpire le caractere
De ce Protecteur glorieux,
Qui, dans une Terre étrangere,
Par mille ſoins officieux,
Adoucit, de leur ſort contraire,
L'acharnement injurieux.

Parlons maintenant de nos Belles,
De ces Aſtres de Saint Germain,
Toujours farouches & cruelles.
De l'Hyver attendant la fin,
Dans un profond repos chez elles,
Elles repaſſent leurs dentelles ;

Vont mettre dans votre jardin
Leurs cornettes ſur des ficelles ;
Réparent quelques falbalas,
Ou d'une douce rêverie,
S'endorment ſur le canevas
D'un deſſein de tapiſſerie.
Pour chez vous, tout s'y porte bien :
On dit pourtant que la belle Nanette
Met tous ſes charmes en retraite,
S'afflige en voyant votre chien,
Vous pleure encore, & vous regrette ;
Mais, entre nous, il n'en eſt rien.



LETTRE (1)

DE

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

A M. D'HAMILTON.

Il faut que je vous eſtime juſques à la vénération, & que je vous aime juſques à l'adoration, pour vous envoyer mes folies ; car, quoiqu'elles duſſent de droit courir les champs, les miennes ne les courent point, par le peu de cas que j'en fais. Je ſuis bien

(1) Cette Lettre, celle à Milord Galloway & la Préface qui ſe trouve à la tête de cette Édition, ſont bien éloignées d'être le langage de cette vaine gloire reprochée à l'Abbé de Chaulieu dans l'Épitre ſuivante. On y voit un homme qui a le courage de porter un jugement impartial ſur ſes Productions, & qui ne connoît point l'art impoſteur de gazer ſes ſentimens pour mieux ſéduire le Public. C'eſt un Philoſophe aimable qui ſe divertit avec les Muſes, ſans chercher à établir des paradoxes dangereux, & qui fut toujours l'ennemi de cette Philoſophie dédaigneuſe, intolérante & deſtructive qui de nos jours a fait tant de ravages.

malheureux, & trop glorieux, que vous ne ſoyez pas du même goût, & de l'avoir aſſez méchant pour *meas aliquid putare nugas*. Vous ſavez le ferment ſolemnel que vous m'avez fait par le Sbire, de n'en point donner de copies : je vous en conjure très-ſérieuſement ; faites-les, s'il vous plaît, copier, car ce ſont mes brouillons, & je ne les ai plus, ſur-tout la premiere & la ſeconde Lettre, que vous me rendrez, s'il vous plaît, demain, en vous allant prendre chez Mademoiſelle *Certain*, vers huit heures. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & vous honore plus que perſonne du monde.

L. D. C.



EXTRAIT (1) *d'une Épitre de* M. DE VOLTAIRE, *à M. le Duc* DE SULLY.

De Paris, le 18 Août 1720.

SUR LA MORT DE L'ABBÉ DE CHAULIEU.

PEUT-ÊTRE, les (2) larmes aux yeux,
Je vous apprendrai (3) pour nouvelle

---

(1) Nous croyons ne pouvoir finir plus heureusement, que par deux Pieces de M. de Voltaire où il est question de M. l'Abbé de Chaulieu. On a vu à la page 200 de ce volume une Lettre écrite quatre ans auparavant, dans laquelle cet Écrivain veut absolument que M. de Chaulieu le regarde comme son Disciple. N'étoit-il pas naturel qu'il jettât quelques fleurs sur le tombeau de son Maître ? C'est ce qu'il a fait dans une Épitre adressée à M. le Duc de Sully, environ deux mois après la mort de cet immortel Abbé. Il regne dans cette Épitre un ton qui n'est pas celui de la douleur. Nous aurions desiré que le Disciple se fût montré un peu plus touché de la perte de son Maître.

(2) Est-ce M. le Duc ? Est-ce M. de Voltaire qui a *les larmes aux yeux ?*

(3) *Au bout de deux mois :* ce ne devoit plus être une nouvelle pour M. le Duc de Sully.

Le trépas de ce (1) vieux Goutteux,
Qu'anima l'esprit de Chapelle.
L'éternel Abbé de Chaulieu
Paroîtra bientôt devant Dieu;
Et si d'une Muse féconde
Les Vers aimables & polis
Sauvent une ame en l'autre monde,
Il ira droit en Paradis.
L'autre jour (2), à son agonie
Son Curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec son huile & son latin,
Un passeport pour l'autre vie.
Il vit tous ses péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous savez
Avec beaucoup (3) de bienséance.
Il fit même un très-beau sermon,
Qui satisfit tout l'Auditoire;
Tout haut il demanda pardon

(1) Ces deux mots ne font pas honneur à la sensibilité du Disciple.

(2) *L'autre jour*, qu'est-ce donc que la fureur du bel esprit? Peut-on parler d'une maniere plus indécente, de ce qu'il y a de plus sacré parmi nous?

(3) S'il fut mort avec ce qu'on apelle *courage d'esprit, fermeté philosophique*, on ne l'eût pas traité aussi cavaliérement.

D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'étoit là, dit-il, le péché
Dont il fut le plus entiché ;
Car on sait qu'il étoit Poëte,
Et que sur ce point tout Auteur,
Ainsi que tout Prédicateur,
N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il sera pourtant regretté
Comme s'il eût été modeste.
Sa perte au Parnasse est funeste :
Presque seul il étoit resté
D'un siecle plein de politesse.
On dit qu'aujourd'hui la Jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossiéreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche paresse
A cette sage oisiveté
Que l'étude occupoit sans cesse. (1)

(1) Si nous avons paru nous appésantir un peu sur cette Piece, c'est que nous avons été révoltés de l'indécence & des équivoques qui y dominent. Nous croyons qu'on nous le pardonnera d'autant plus volontiers, que nous n'avons pas été les maîtres de supprimer cette oraison funebre qui ne fait honneur ni au cœur, ni à l'esprit de l'Auteur.



Extrait du Temple du Goût.

JE vis arriver en ce lieu
Le brillant Abbé de Chaulieu,
Qui chantoit, en ſortant de table.
Il oſoit careſſer le Dieu
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguoit, dans ſa douce yvreſſe,
Des beautés ſans correction,
Qui ſembloient choquer la juſteſſe,
Mais reſpiroient la paſſion (1).

(1) Ce jugement de M. de Voltaire fait plus d'honneur à ſa Muſe que les Vers précédens ; mais dans les Notes qui accompagnent cette Piece, on trouve des expreſſions & des idées qui ne ſont point du tout de l'Abbé de Chaulieu. Ainſi S. Marc a eu raiſon de le réfuter.



ÉLOGE (1)

TIRÉ DU PARNASSE FRANÇOIS DE M. TITON DU TILLET.

Guillaume-Anfrie de Chaulieu, né au Château de Fontenai dans le Vexin-Normand, Abbé d'Aumale, Prieur d'Oleron, de Pouriers, de Renel & de S. Étienne, mort âgé de 81 ans (2) le 27 Juin 1720, à Paris, dans sa belle maison du Temple (3), d'où son corps fut porté à la Terre de Fontenai, où il est inhumé.

L'Abbé de Chaulieu a été l'un des plus beaux esprits de son temps, & un des hommes du monde

(1) Il est d'usage de mettre les Éloges des Auteurs à la tête de leurs Ouvrages. Nous n'avons point suivi cette méthode. Nous avons cru devoir rejetter à la fin de notre Édition la justice rendue à l'Abbé de Chaulieu par plusieurs Écrivains, & par les différens Éditeurs qui nous ont précédés. Un Poëte du mérite de Chaulieu n'a pas besoin d'éloges. Sa réputation est faite. Il ne manquoit

de la conversation la plus agréable. Les personnes de la premiere distinction & du meilleur goût étoient charmées de le posséder.

Le Duc de Vendôme, Généralissime de nos Armées, & M. le Grand-Prieur de Malthe, son Frere, l'honoroient de leur amitié la plus particuliere, vivant familiérement avec lui, avec cette bonté & ces graces qui leur étoient si naturelles.

Les Poésies de l'Abbé de Chaulieu font assez connoître toutes les personnes du premier rang, & de l'érudition la plus ornée, qui étoient en commerce de plaisir & de littérature avec lui. On y voit son caractere libre & enjoué, une vivacité, & une légéreté d'esprit des plus aimables.

M. Rousseau aimoit beaucoup l'Abbé de Chaulieu, & faisoit cas de ses Poésies; ce qu'on peut connoître dans deux de ses Odes, & dans quelques autres Vers qu'il lui adresse.

à sa gloire, que de donner une Édition complette & fidelle de ses Œuvres.

(2) Il y avoit ici deux erreurs que nous avons rectifiées.

(3) Cette belle maison est assez vilaine, & n'a de mérite qu'un grand jardin, dont des marroniers ont été célébrés par Rousseau. *S. Marc.*

Voici la premiere ſtrophe de la ſeconde Ode du Livre II (1).

Abbé chéri des neuf Sœurs,
Qui, dans ta Philoſophie,
Sais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie :
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les Vers
Que m'a dictés mon caprice ;
Que fais-tu dans ces Déſerts
Qu'enferme ton Bénéfice ?

Une bonne partie des Œuvres de l'Abbé de Chaulieu a été recueillie avec celles du Marquis de la Fare. Ce Recueil a été imprimé en un vol. *in*-8°. chez Étienne Roger, Amſterdam 1724. Il s'y eſt gliſſé quelques fautes ; & il n'eſt pas auſſi complet qu'on auroit pu le deſirer.

Pluſieurs Curieux ont encore beaucoup d'autres Pieces de Poéſie de l'Abbé de Chaulieu, que celles qui ſont compriſes dans ce Recueil. Il y en a même quelques-unes d'imprimées, telles qu'une belle Épitre en vers libres à M. le Duc de Vendôme, dans le Mercure de France de Mai 1725 ;

(1) Cette Ode eſt adreſſée à l'Abbé Courtin & non à l'Abbé de Chaulieu.

une Ode à ce même Prince ; une Lettre à M. le Marquis de Dangeau ; autres Vers à l'Abbé Courtin. Ces trois dernieres Pieces se trouvent dans les Mémoires de Littérature & d'Histoire, par le P. Desmolets, tome VII.

L'Abbé de Chaulieu a conservé l'agrément de son esprit, & une mémoire heureuse jusqu'à l'âge de 81 ans, qu'il mourut. Il avoit perdu la vue trois ou quatre ans avant sa mort ; mais cet accident ne diminuoit rien de sa belle humeur ; & plusieurs personnes d'esprit se faisoient un vrai plaisir de profiter de sa conversation. M. le Grand Prieur de Vendôme alloit souper tous les jours chez lui, & souvent il avoit de la peine à le quitter à deux & trois heures du matin.



ÉLOGE,

Terminant l'Avertissement de l'Édition de 1732.

GUILLAUME Anfrie de Chaulieu, Prieur de S. George (1) en l'Isle d'Oléron, Seigneur de Fontenay, naquit dans cette Terre en 1639. Il étoit fils de Messire Jacques-Paul Anfrie de Chaulieu, vivant Maître des Comptes à Rouen, avec brevet de Conseiller d'État. Ils sont originaires d'Angleterre, d'où ils ont passé en basse Normandie; ils y ont possédé de grosses Terres, entre autres celle de S. Martin de Talvandre; on y voit encore les tombes de leurs Ancêtres. Le pere de notre Auteur avoit été employé par la Reine-Mere, & par le Cardinal de Mazarin, à l'échange de la Principauté de Sedan. La famille conserve encore des Lettres originales de la Reine & du Cardinal sur cette négociation, & ce fut son succès qui lia Messieurs de Chaulieu avec la Maison de Bouillon.

---

(1) Ce Prieuré est d'environ 27 à 28 mille liv. de rente. C'étoit M. le Grand-Prieur de Vendôme qui le lui avoit conféré, & c'est par plusieurs bienfaits de ce Prince que M. l'Abbé de Chaulieu jouissoit d'une assez grosse fortune. Édition de 1732.

Celui dont on donne ici les Ouvrages fut envoyé à Paris, & mis en pension au College de Navarre. Il y donna souvent des marques brillantes de ses heureuses dispositions. Feu M. le Duc de la Rochefoucault, & M. l'Abbé de Marsillac étudioient dans le même College. L'Abbé de Chaulieu, par un sentiment naturel à un homme de condition, & ordinaire aux gens bien nés, rechercha soigneusement, & sut mériter l'amitié de ces deux Seigneurs. La douceur de son caractere la lui fit conserver; leur maison lui fut ouverte; & ce fut par-là qu'en sortant du College, il eut d'abord entrée dans la meilleure compagnie : chose bien avantageuse & même absolument nécessaire aux Gens de Lettres, qui ne doivent jamais écrire que pour elle, & dont les Écrits ne sauroient plaire, s'ils ne se ressentent point de sa fréquentation.

L'Abbé de Chaulieu eut bientôt le même accès dans la Maison de Bouillon. Une circonstance favorable vint encore à l'appui des qualités aimables qui l'y avoient fait desirer. M. le Duc & Madame la Duchesse de Bouillon faisoient alors travailler aux plans des beaux jardins & du parc de Navarre. Ils eurent besoin, pour leur convenance, d'un fief & d'une maison de Messieurs de Chaulieu. Celui-ci, dans cette rencontre, ne se montra pas moins Conciliateur facile que désintéressé; &, par la

façon dont M. & Madame de Bouillon y répondirent, on auroit peine à décider à qui demeura l'avantage du procédé.

Il joignit, à ce premier témoignage d'un caractere essentiel, les preuves aimables de l'agrément de l'esprit. On les peut voir dans ce fameux Rondeau sur la Traduction des Métamorphoses d'Ovide, par Benserade.

Pour des Rondeaux, Chant-Royal, & Ballade,
Le temps n'est plus; avec la Vertugade,
On a perdu la veine de Clément:
C'étoit un Maître, il rimoit aisément;
Point ne donnoit à ses Vers l'estrapade.

Point il ne faut de brillante tirade,
De jeu de mots, ni d'équivoque fade,
Mais un facile & simple arrangement,
Pour des Rondeaux.

Cela posé, notre ami Benserade
N'eût-il pas fait beaucoup plus sagement
De s'en tenir à la pantalonade,
Que de donner au Public hardiment,
Maint quolibet, mainte turlupinade,
Pour des Rondeaux?

Ce fut là le premier Ouvrage qui fit connoître

la fineſſe du goût de l'Abbé de Chaulieu, & ſes talens pour la Poéſie. Les occaſions de les exercer devinrent encore plus fréquentes dans la ſuite, dans une maiſon ſur-tout, comme il le dit lui-même, que les Graces habitoient ſous la figure de Madame de Bouillon (1), & où tout ce qu'il y avoit de plus grand en France s'empreſſoit, chaque jour, de ſe raſſembler. Feu M. le Duc, M. le Prince de Conti, & Meſſieurs de Vendôme y étoient ſans ceſſe; & ce fut avec eux que l'Abbé de Chaulieu fit ces moiſſons abondantes de tours nobles & de mots heureux qui caractériſent ſes Poéſies, & qu'il ſut ſi bien rapporter à ceux de qui il les tenoit, dans les différentes Pieces qu'il leur a adreſſées.

Il avouoit cependant Chapelle pour Maître; & en effet, il avoit appris de lui l'Art des Rimes redoublées: mais ſi, à l'exemple de certains Poëtes de nos jours, il n'avoit pas eu ce beau fonds que donne une naiſſance heureuſe, & que l'étude du monde perfectionne, les leçons de Chapelle & le commerce des Grands auroient été pour lui en pure perte. Mais quel uſage n'en fait-il pas dans ſes Ouvrages, tant pour les graces que pour l'harmonie, & ſur-tout par cette liberté aimable, qui, à la vérité,

(1) Marianne Mancini, niece du Cardinal Mazarin. *S. Marc.*

va quelquefois jusqu'à la négligence à l'égard des regles de la Poésie, mais qui porte partout ce caractere original, qui le distinguera toujours des Poëtes de profession ?

Il est vrai que ces derniers poussent encore le reproche jusqu'à lui imputer cette négligence même dans le raisonnement ; mais, quand ils voudront bien considérer que l'Abbé de Chaulieu ramenoit tout aux graces & au sentiment, & surtout à la beauté des images, ils cesseront peut-être d'exiger de lui cette exactitude géométrique si opposée au genre de Poésie qui lui étoit propre ; &, loin de lui en faire un crime, ils loueront sa retenue, ou même sa foiblesse ; puisqu'en effet, dans les Pieces qui traitent de quelque systême un peu dangereux, on voit qu'il n'a employé que ce qui pouvoit prêter à la belle versification, sans vouloir appuyer sur le raisonnement, ni sur des preuves que sans doute il n'auroit point trouvées, mais dont la recherche lui avoit toujours paru honteuse au cœur & à l'esprit.

Il ne faut donc point regarder l'Abbé de Chaulieu, ni comme un Poëte de profession, ni comme un Auteur dangereux ; mais il faut le voir comme un homme du monde, rempli de belles-lettres & de connoissances aimables, qui n'a écrit que pour son plaisir, & pour celui des gens avec qui il vi-

voit ; comme le Poëte, en un mot, de la bonne compagnie.

Ce caractere lui étoit commun avec feu M. le Marquis de la Fare, dont le nom & les talens sont également recommandables. Ils lierent ensemble l'amitié la plus étroite. Quelle satisfaction, pour deux hommes doués au même degré d'esprit & d'agrémens, de se trouver ainsi unis ! & quel charme pour ceux qui étoient à portée de jouir de leur société ! Aussi la maison de l'Abbé de Chaulieu devint-elle le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus aimable à la Cour, & de plus distingué dans la République des Lettres. M. Rousseau, qui dès ce temps-là étoit, à juste titre, à la tête de cette derniere, & que Messieurs de la Fare & de Chaulieu avoient admis dans leur plus intime société, en faisoit tour-à-tour, & en partageoit les délices. Combien de fois a-t-il chanté ces délicieux soupers du Temple, où l'esprit n'étoit que sentiment ; la plaisanterie, gaieté ; l'érudition, amusement ; & la critique, instruction badine, où jamais il ne fut question, ni de ces dissertations pédantesques, ni de propos affectés, de ces locutions nouvelles, qui font honte au sens commun, & qui sont devenues cependant le langage presque universel ? Tout y respiroit le bon goût, tout y étoit en son honneur. Quelle perte pour la Nation que des hommes de ce mérite lui soient enlevés !

Eh quel dommage que M. le Marquis de la Fare nous ait laiſſé un ſi petit nombre d'Ouvrages! Le peu qu'on en donne ici ſuffira pour le faire connoître, & plus encore pour le faire regretter. L'Abbé de Chaulieu lui ſurvécut environ deux ans (1), & mourut à la fin de 1720 (2), en exprimant publiquement au lit de la mort les ſentimens ſinceres d'une confiance religieuſe; ſentimens qui étoient gravés dans ſon cœur, & qu'il avoit écrits longtemps auparavant, dans la premiere Piece qui ouvre ce Recueil.

---

(1) On a vu que Chaulieu lui ſurvécut un peu plus de huit ans.

(2) Cela n'eſt pas exact. L'Abbé de Chaulieu mourut le 27 de Juin 1720, âgé d'environ 81 ans. J'ai conſulté les regiſtres de l'Égliſe du Temple, pour m'aſſurer de la date de ſa mort. *S. Marc.*



Extrait des Mémoires de Madame de Staal, T. 1, p. 289. Londres. (Paris) 1755.

L'Abbé de Chaulieu, qui avoit pour moi une passion aussi vive qu'on en peut avoir à quatre-vingt ans, me reprochoit un peu de coquetterie. Je l'assurois qu'elle ne tenoit qu'au besoin que j'avois de plaire, pour faire supporter les rigueurs de mon logement. Si j'en eusse mis autant dans mes manieres, tout auroit déserté. Je lui donnai parole, & la lui ai tenue, que, lorsque j'aurois une fenêtre & une cheminée, je renoncerois à l'attention de me rendre agréable (1).

(1) Madame de Staal, alors Mademoiselle de Launay, fut, jusqu'à son mariage avec M. de Staal, Capitaine aux Gardes-Suisses, & Maréchal de Camp, femme de chambre de Madame la Duchesse du Maine. Voici comme elle peint, dans ses Mémoires, le logement dont il est ici question. » La » surintendance de l'éducation restée à M. le Duc » du Maine, lui donnoit, de droit, son logement » aux Tuileries. Madame la Duchesse du Maine y » en eut un aussi, où nous allâmes demeurer. Il ne s'y trouva, pour sa suite, que deux grandes

Ce pauvre Abbé, qui étoit aveugle, me prêtoit, à ſon choix, les charmes les plus propres à le ſéduire; & ne comptant plus ſur les ſiens, il tâchoit de ſe rendre aimable à force de complaiſance & d'attention à prévenir tout ce que je pouvois deſirer. Il n'avoit rien perdu des agrémens de ſon eſprit; j'en donne pour preuve ces Vers, qui ſont, je crois, les derniers qu'il ait faits. Le portrait ne me reſſemble, ni dans le mal, ni dans le bien qu'il dit de moi; mais on y voit que ſa nouvelle ardeur rendoit à ſon imagination ce que l'âge avoit dû lui faire perdre :

> Launay, qui ſouverainement, &c.
> Je célebre ta victoire, &c.

L'Abbé propoſoit ſouvent d'ajouter des préſens à l'encens qu'il m'offroit. Importunée un jour des vives inſtances avec leſquelles il me prioit d'accepter mille piſtoles; je vous conſeille, lui dis-je, en reconnoiſſance de vos généreuſes offres, de n'en pas faire de pareilles à bien des femmes, vous en trouveriez quelqu'une qui vous prendroit au mot. Oh! je ſais bien, dit-il, à qui je m'adreſſe. Cette réponſe naïve me fit rire. Il m'exhortoit ſouvent

---

» pieces, qui furent partagées à ſes femmes. J'eus, ſelon ma deſtinée, un petit recoin ſans jour & ſans feu, que celui d'une antichambre commune. *S. Marc.*

à la parure, & tâchoit de me faire honte de n'être pas mieux mise. Abbé, lui dis-je, je me trouve parée de tout ce qui me manque. N'ayant d'autre ressource que ses soins, il les redoubloit sans cesse. Il m'écrivoit tous les matins, & me venoit voir tous les jours, à moins que je ne l'agréasse pas. La Lettre étoit pour savoir mes volontés ; &, quand je préférois son carrosse à sa personne, il me l'envoyoit sans murmure, & j'en disposois sans façon. J'avois la puissance despotique sur toute sa maison. On a rarement l'autorité en main, sans en abuser : j'exerçai la mienne, entr'autre occasion, pour un petit Laquais, qui m'apportoit ses Lettres. Il vint un jour m'apprendre que son Maître l'avoit chassé. Je lui dis, sans m'informer s'il avoit tort ou raison : Retournez chez lui, & lui dites que vous y resterez ; parce que tel est mon plaisir. Il le reprit avec soumission. Mon protégé n'honora pas ma protection ; il fit tout du pis qu'il put, sans qu'on osât lui rien dire.

Lorsque je voulois bien aller souper au Temple chez lui, ou chez le Grand-Prieur, il y rassembloit, à ses risques & périls, les gens les plus agréables, & tous ceux que je pouvois souhaiter. Enfin, il ne songeoit qu'à remplir ma vie de tous les amusemens dont elle étoit susceptible ; & il me fit connoître qu'il n'y a rien de plus heureux que d'être aimée de quelqu'un qui ne compte plus sur soi, & ne prétend rien de vous.

EXTRAIT de l'Histoire Littéraire de l'Europe, tome I, pag. 335-46, au sujet des Poésies de M. l'Abbé DE CHAULIEU *& de M. le Marquis* DE LA FARE. *Amsterdam (ou plutôt Rouen)* 1724, in-8°.

IL suffit d'avoir quelque usage du beau monde, pour connoître, au moins de réputation, les Poésies de M. l'Abbé de Chaulieu & celles de M. le Marquis de la Fare. Il y a lieu de croire que, s'il leur reste encore quelque sensibilité pour les choses d'ici bas, ils verront avec plaisir que l'on ait rassemblé leurs Poésies dans un même volume, & que l'on ait, pour ainsi dire, perpétué par ce moyen les liaisons qu'une conformité parfaite de goûts, d'études & de plaisirs avoit formées entre eux pendant leur vie.

Nous ne savons point trop cependant si cette Édition de leurs Poésies, défigurée comme elle l'est par une quantité effroyable de fautes, fera honneur à leur mémoire. Souvent elles alterent le sens, ou tout au moins elles rompent l'harmonie. Peut-être aussi que la plupart de ces fautes doivent être mises sur le compte des Auteurs. Ils ont affecté

l'indépendance jusques dans la composition de leurs Vers.

M. l'Abbé de Chaulieu étoit Éleve du fameux Chapelle ; & ses Poésies représentent fidelement le génie & le caractere de son Maître. Il en avoit surtout retenu l'usage fréquent des rimes redoublées, l'un des plus sûrs artifices dont l'on puisse se servir pour répandre sur notre Poésie une harmonie dont elle n'est pas susceptible.

Il seroit absolument superflu de nous arrêter sur cette matiere, après l'étendue qu'y a donné M. l'Abbé du Bos, dans ses savantes & judicieuses Réflexions sur *la Poésie & la Peinture.*

On peut regarder le portrait de l'Abbé de Chaulieu, & sa Lettre à M. le Chevalier de Bouillon, comme les deux principales Pieces qui composent le Recueil dont nous parlons. M. l'Abbé du Bos ayant donné la premiere, nous nous arrêterons seulement sur la seconde. Cette Épitre roule sur la maniere dont on doit supporter la vieillesse, & les incommodités qui l'accompagnent. La mort même, selon lui, ne doit point paroître si affreuse ; & il est aisé de se faire des idées agréables de ce qui la suit. Il est difficile de traduire plus heureusement ce beau morceau de Virgile.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari.

Nous avons fait précéder exprès ces Vers latins, afin que les Lecteurs puiſſent en faire le parallele avec ceux de M. l'Abbé de Chaulieu; & convenir qu'un Moderne, à qui la Nature a accordé de grands talens, devient comme ſupérieur à lui-même, lorſqu'il a devant les yeux quelque endroit des Anciens. Quoi qu'il en ſoit, voici ſa traduction.

Heureux, qui, ſe livrant à la Philoſophie,
A trouvé dans ſon ſein un aſyle aſſuré
Contre ces préjugés dont l'eſprit enyvré
De ſa propre raiſon lui-même ſe dèfie;
Et, ſortant des erreurs où le Peuple eſt livré,
Démêle, autant qu'il peut, le principe des choſes;
Connoît les nœuds ſecrets des effets & des cauſes;
Regarde avec mépris & la Parque & Caron,
Et foule aux pieds les bruits de l'avare Achéron!
Mais c'eſt pouſſer trop loin peut-être la ſageſſe.
J'aime mieux me prêter à l'humaine foibleſſe;
Et de l'Opinion reſpectant le bandeau,
Croire voir les Enfers, mais ne les voir qu'en beau.
Je laiſſe-là Minos & ſon Urne fatale,
Le rocher de Siſiphe, & la ſoif de Tantale;

Et, ſans m'aller noircir de cent tourmens divers,
Tout ce qui s'offre à ma penſée,
Ce ne ſont que des fleurs, des berceaux toujours verds,
Et les champs fortunés de la plaine Élyſée.
Là, dans l'inſtant fatal où le Sort m'a remis,
J'eſpere retrouver mes illuſtres amis;
La Fare avec Ovide, & Catulle & Leſbie,
Voulant plaire à Corinne, ou cajoler Julie;
Chapelle, au milieu d'eux, ce Maître qui m'apprit,
Au ſon harmonieux des rimes redoublées,
L'art de charmer l'oreille, & d'enchanter l'eſprit
Par la diverſité de cent nobles idées.

M. l'Abbé de Chaulieu dépeint enſuite tous les Héros qu'il compte trouver raſſemblés dans l'Élyſée, & dont il eſpere que la compagnie lui fera paſſer des momens délicieux.

Avec Gaſton de Foix, quelle Ombre ſe promene?
Ah, je la reconnois! C'eſt le jeune Turenne,
Préſent rare & précieux
Que l'avare main des Dieux
Ne fit que montrer à la Terre.
Digne Héritier du nom de ce foudre de guerre,
A quel point de gloire & d'honneur
Ne t'euſſent point porté tes vaſtes Deſtinées,
Si Mars, jaloux de ta valeur,
A la fleur de tes ans ne les eût terminées!
Que vois-je près de Toi? C'eſt ta Mere éperdue,

Tout-à-coup aux Enfers depuis peu defcendue,
Qui, confervant pour toi fes tendres fentimens,
De ce Fils fi chéri vole aux embraffemens.
Marianne, eft-ce vous? Le Ciel impitoyable
A-t-il voulu fi tôt dérober aux Mortels
Ce qu'il leur a jamais donné de plus aimable,
Et qui pouvoit aux Dieux difputer des Autels,
Si la grace & l'efprit, comme eux, eft adorable?
Quoi donc! quand j'efpérois qu'à mon heure fatale,
Tu recevrois mon ame à nos derniers adieux;
Et que ton Amitié, pour moi toujours égale,
Peut être, en foupirant, me fermeroit les yeux;
C'eft moi qui te furvis! & ma douleur profonde
N'a, pour me confoler dans l'excès de mon deuil,
Que de porter ton nom jufques au bout du monde,
De jetter, tous les jours, des fleurs fur ton cercueil,
Chanter tes agrémens, & célébrer tes charmes,
Dans ces Vers mille fois effacés par mes larmes!

C'eft ainfi que les Poëtes imaginent un autre monde à leur fantaifie, où ils doivent trouver encore ce qui a fait la principale occupation, & le plus doux amufement de leur vie. M. l'Abbé de Chaulieu avoit puifé ces idées, un peu trop gaies, dans la converfation de fon bon ami Chapelle, & dans la lecture de fon Tibulle, qui nous repréfente un Enfer bien différent de celui qu'on nous prêche; plus excufable, fans doute, que les deux Poëtes modernes. Mais que dire de Gui Patin, qui fe confoloit

ſoloit de quitter le monde, pourvu qu'il trouvât là-bas Ariſtote, Platon, Virgile, Galien, & Cicéron ?

Nous n'examinerons point ſi de ſemblables fantaiſies rendent les Libertins plus heureux, que l'eſpérance d'un Avenir, tel que nous l'enſeigne la Foi, ne cauſe de bonheur réel aux perſonnes vraiment pieuſes. Nous écrivons un Journal, & non pas un Traité de Religion. Il ſuffit de dire que c'étoit le ſyſtême de M. l'Abbé de Chaulieu, & qu'il le croyoit eſſentiel pour jouir d'une agréable vieilleſſe.

Ainſi, libre du joug des paniques terreurs,
Parmi l'émail des prairies,
Je promene les erreurs
De mes douces rêveries;
Et, ne pouvant former que d'impuiſſans deſirs,
Je fais mettre, en dépit de l'âge qui me glace,
Mes ſouvenirs à la place
De l'ardeur de mes plaiſirs.

Avec quel contentement
Ces Fontaines, ces Bois, où j'adorai Sylvie,
Rappellent à mon cœur ſon amoureux tourment !
Bien loin que ce plaiſir, qui ne peut revenir,
D'inutiles regrets empoiſonne ma vie,

J'en savoure à longs traits l'aimable souvenir.

Il conclut:

Ami, voilà comment, sans chagrin, sans noirceurs,
De la fin de nos jours poison lent & funeste,
Je seme encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reste.

Quoique nous ayons dit que le portrait de M. l'Abbé de Chaulieu, & son Épitre à M. le Chevalier de Bouillon fussent les principaux ornemens de ce Recueil, nous ne prétendons pas, pour cela, condamner le reste. Il y a encore quelques Pieces, ou tout au moins quelques morceaux estimables. Telle est cette strophe de l'Ode sur le Temps.

La Fortune à ma jeunesse
Offrit l'éclat des grandeurs:
Comme un autre avec souplesse,
J'aurois brigué ses faveurs;
Mais, sur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,
J'eus honte de la poursuite
De ses aveugles bontés;
Et je passai, quoique donne
D'éclat & pourpre & couronne,
Du mépris de la personne
Au mépris des dignités.

Voici ce qui intéresse plus particulierement les Gens de Lettres. C'est une Épigramme sur une Édition, où l'on avoit confondu les Ouvrages de son ami Chapelle avec ceux de M. de la Chapelle.

Lecteur, sans vouloir t'expliquer,
Entre Chapelle & la Chapelle,
Ce qui pourroit t'alambiquer
Dans cette Édition nouvelle,
Lis leurs Vers; & dans le moment
Tu verras que celui qui si maussadement
Fit parler Catulle & Lesbie,
N'est pas cet aimable Génie
Qui fit ce *Voyage charmant*;
Mais quelqu'un de l'Académie.

Nous ne croyons pas devoir nous étendre davantage sur les Poésies de M. l'Abbé de Chaulieu. Ce Recueil, tel qu'il est, rempli d'une quantité prodigieuse de fautes, ne laisse pas de mériter d'être lu. Les Vers de M. le Marquis de la Fare y donnent un nouveau prix; non pas qu'en qualité de Poëte, il puisse être comparé à son ami. On y chercheroit vainement la même vivacité, le même feu d'imagination : en récompense, il y a répandu un air tendre & assez touchant. Le portrait d'Anacréon est aimable encore dans l'âge le plus reculé, & me paroît charmant.

(Ici les Journalistes rapportent une trentaine de Vers de l'Élégie du Marquis de Saint Aulaire, que l'on va bientôt voir, lesquels contiennent le portrait d'Anacréon, & l'éloge de l'Abbé de Chaulieu.)

M. le Marquis de la Fare nous a laissé un Ouvrage plus considérable. Ce sont ses *Mémoires sur les principaux événemens du regne de* LOUIS XIV. Le Pere le Long l'accuse d'y avoir parlé un peu librement de ceux qui ont eu le plus de part aux principales affaires de ce temps-là. Mais c'est le droit d'un Historien de développer les vérités utiles, & de peindre d'après nature les Ministres qui ont abusé de la confiance des Princes.



Extrait de la Bibliotheque raisonnee des Ouvrages des Savans de l'Europe, Tome VIII, Partie I, page 1, au sujet des Poésies de M. l'Abbé DE CHAULIEU *& de M. le Marquis* DE LA FARE. *Nouvelle Édition, corrigée & considérablement augmentée. A la Haye, chez C. de Rogissart & Sœurs.* M. DCC. XXXI, *in-12, &c.*

Il n'est pas besoin, pour acquérir l'immortalité, d'avoir composé de grands Poëmes. De petites Pieces de Poésie, marquées au bon coin, peuvent y conduire aussi sûrement que les Ouvrages de la plus grande étendue. Anacréon & Catulle n'y parviendront pas moins qu'Homere & Virgile ; & chacun fait l'Epigramme tant répétée de Martial, au sujet du petit Livre de Perse, & de la longue Amazonéïde de Marsus (1).

(1) Liv. IV. Épigr. XIX.

Obstat, care Pudens, nostris sua turba libellis :
Lectoremque frequens lassat & implet opus.
Rara juvant. Primis sic major gratia pomis ;
Hibernæ pretium sic meruere rosæ.

Nous voyons arriver la même chose parmi les François. La juste & grande réputation des Corneilles & des Racines, n'obscurcit point celle de la Fontaine, plus connu par ses Fables, par ses Contes, & par quelques autres petits morceaux d'un goût exquis, que par deux ou trois Pieces où il a voulu donner plus d'essor à son génie. La plupart des Poésies de Voiture & de Sarrasin, quelques-unes de celles de Madame Deshoulieres, de Chapelle, de Pavillon, ne cesseront d'être lues qu'à la fin des siecles, & elles survivront à la langue même de ces illustres Ecrivains. L'accueil favorable que le Public a fait au Recueil des Poésies de M. l'Abbé de Chaulieu semble assurer à sa mémoire un destin aussi glorieux.

Ce Recueil parut en France en 1724, pour la premiere fois. Toutes les Pieces dont il étoit composé, assemblées sans ordre & sans goût, perdoient par-là une partie de leur mérite. M. Camusat, qui a pris soin de l'Edition qui s'est faite en ces Provinces, & qui s'est aussi joliment imprimée que la premiere l'étoit mal, a remédié à cet inconvé-

Sic spoliatricem commendat fastus amicam
Janua nec juvenem semper aperta tenet.
Sæpiùs in libro memoratur Persius uno,
Quàm levis in totâ Marsus Amazonide.
Tu quoque de nostris releges quemcumque libellis,
Esse puta solum : sic tibi pluris erit.

nient, en faisant trois classes, sous lesquelles il a rangé ces divers Ouvrages. La premiere contient les Epitres; & l'Editeur y en a ajouté plusieurs qui lui étoient tombées par hasard entre les mains, & qui n'avoient point encore paru. Les Odes viennent ensuite; & enfin les Pieces qui n'avoient pu trouver place dans les classes précédentes, en forment une troisieme sous le titre de Poésies diverses. Elles sont suivies de celles de M. le Marquis de la Fare. Il ne faut pas oublier que M. Camusat a mis à la tête de ce volume une Préface assez longue, en forme de Lettre à M. d'Orville, Professeur en Histoire à Amsterdam. Cette Lettre donne un nouveau prix à cette nouvelle Edition; & nous rendrons compte de ce qu'elle contient de principal, après avoir parlé des Poésies qui y ont donné occasion.

Les Epitres de M. l'Abbé de Chaulieu sont au nombre de XLIII; les unes en Prose, les autres en Vers. Il y en a aussi un petit nombre, où la Prose & les Vers mêlés ensemble font un bon effet. En général, les pensées y sont vives & naturelles, les sentimens vrais & exprimés avec tant de feu, que le Lecteur s'apperçoit à peine que les expressions ne sont pas toujours aussi correctes qu'elles pourroient l'être, & que la versification est quelquefois négligée plus qu'il n'est permis Ces défauts, qu'on ne passe point aux Poëtes du commun,

& qu'on ne pardonneroit pas aux meilleurs, s'ils revenoient trop fréquemment, sont compensés dans les Epitres de M. l'Abbé de Chaulieu par tant de délicatesse & d'élévation, qu'on les peut mettre sans crainte au nombre de ceux pour lesquels Horace vouloit que l'on eût de l'indulgence.

La premiere de ces Epitres est connue de tous ceux qui ont quelque goût pour les bons Livres François. C'est le portrait de M. l'Abbé de Chaulieu, fait par lui-même, & adressé à M. le Marquis de la Fare, avec lequel une grande conformité de talens & de goût pour le plaisir lui avoit fait prendre des liaisons que la mort seule a pu rompre. L'illustre Auteur des *Réflexions critiques sur la Poésie & sur la Peinture* a parlé avec éloge de cette Piece, & il la cite comme un exemple fameux de l'harmonie que l'usage des rimes redoublées produit dans la Poésie Françoise. Nous avouons naturellement que la seconde Epitre adressée à M. le Chevalier de Bouillon, nous paroît encore supérieure de beaucoup à la premiere. C'est, selon nous, le chef-d'œuvre de M. l'Abbé de Chaulieu, &, sans contredit, un des plus beaux morceaux de Poésie qu'il y ait en François. Tous les traits y sont également forts & gracieux; & l'on ne peut rien ajouter à la magnificence & à la délicatesse des expressions, non plus qu'à la richesse des rimes, & au tour des Vers. Quelle vivacité dans la peinture

qu'il nous fait de l'état où la vieillesse l'avoit réduit, & de la gaieté qu'il conserve au milieu des douleurs les plus aigues!

En vain la Nature épuisée
Tâche à prolonger sagement,
Par le secours d'un vif & fort tempérament,
La trame de mes jours que les Ans ont usée :
Je m'apperçois, à tout moment,
Que cette Mere bienfaisante
Ne fait plus, d'une main tremblante,
Qu'étayer le vieux bâtiment
D'une machine chancelante.
Tantôt un déluge d'humeurs
De sucs empoisonnés innonde ma paupiere;
Mais ce n'est pas assez d'en perdre la lumiere,
Il faut encor que son aigreur
Dans d'inutiles yeux me forme une douleur,
Qui serve à ma vertu de plus ample matiere.

. . . .

Au milieu cependant de ces peines cruelles,
De notre triste Hiver compagnes trop fidelles,
Je suis tranquille & gai. Quel bien plus précieux
Puis-je espérer jamais de sa bonté des Dieux?
Tel qu'un rocher, dont la tête,
Egale le mont Athos,
Voit à ses pieds la tempête
Troubler le calme des flots :
La mer autour bruit & gronde.

Malgré ses émotions,
Sur son front élevé regne une paix profonde,
Que tant d'agitations
Et que les fureurs de l'onde
Respectent à l'égal des nids des Alcions.

M. l'Abbé de Chaulieu devoit cette profonde tranquillité à la Philosophie d'Epicure, qu'il avoit toujours suivie. C'étoit elle qui, en l'accoutumant à regarder la mort d'un œil fixe, & à n'en pas appréhender trop les suites, lui donnoit, sur l'autre monde, des idées plus gaies que ne les inspirent ordinairement les réflexions que l'on fait sur cette matiere. Voulant bien pourtant, dit-il, se prêter à la foiblesse des autres hommes, respecter le bandeau de l'Opinion, & convenir qu'il y a des Enfers, il lui suffit de se les représenter un peu moins terribles que les Prédicateurs ne le disent.

Je laisse-là Minos & son Urne fatale,
Le rocher de Sisiphe, & la soif de Tantale;
Et, sans m'aller noircir de cent tourmens divers,
Tout ce qui s'offre à ma pensée,
Ce ne sont que des fleurs, des berceaux toujours verds,
Et les champs fortunés de la plaine Élysée.

C'est là qu'il compte aller après sa mort, & retrouver tous ses illustres amis.

Chapelle au milieu d'eux, ce Maître qui m'apprit,

Au ſon harmonieux des rimes redoublées,
L'art de charmer l'oreille, & d'amuſer l'eſprit
Par la diverſité de cent nobles idées.

Il fait enſuite le caractere de tous les grands hommes avec leſquels il a vécu, & auxquels il eſpere ſe réunir. Le Marquis de Seignelai, le Comte de Béthune, le jeune Prince de Turenne, M. de Vendôme, M. le Prince, M. de Catinat, Madame la Ducheſſe de Bouillon, à laquelle il avoit été ſincérement attaché, viennent tour-à-tour ſur la ſcene, & forment un des plus magnifiques ſpectacles que la Poéſie puiſſe offrir. Ce ne ſont pas de ſimples éloges qu'il donne à Madame de Bouillon; ce ſont de tendres regrets. On ſent que l'eſprit a moins de part que le cœur dans les traits dont il la peint. Tout y eſt vif & animé. Ce n'eſt point l'Art, c'eſt la Nature qui les fournit; c'eſt elle qui les met en œuvre.

On dira peut-être que des émotions ſi vives s'accordent mal avec la Philoſophie; & qu'un Vieillard qui a ſervécu à ſes amis, & à tout ce qui lui a été le plus cher, ne doit ſe rappeller ces objets-là qu'avec peine. C'étoit le contraire dans M. l'Abbé de Chaulieu. Loin que les plaiſirs, qui ne pouvoient revenir, lui donnaſſent lieu de s'affliger; il en regardoit le ſouvenir comme une

douce & agréable illusion qui sembloit l'en faire jouir de nouveau.

Ami, voilà comment, sans chagrin, sans noirceurs,
De la fin de nos jours poison lent & funeste,
Je seme encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reste.

Voila le fonds de la morale de M. l'Abbé de Chaulieu ; & ce qu'il tourne de plusieurs façons différentes, selon les divers endroits où il la place. Rien n'est si utile, pour se perfectionner le goût, que d'examiner les ressources qu'un grand Poëte a trouvées dans son esprit, pour diversifier, en vingt manieres également bonnes, une pensée naturelle, & que tout le monde peut avoir aussi bien que lui. La vivacité d'imagination de M. l'Abbé de Chaulieu ne l'a jamais abandonné dans ces sortes d'occasions; & l'on peut voir à quel point elle étoit toujours prête à le servir, par les différens tours qu'il donne à cette maxime favorable des Libertins; que *ni la vieillesse, ni la crainte de la mort ne doivent point empêcher de goûter tous les plaisirs sans scrupule*. Qu'on le lise avec attention, & l'on verra qu'en disant les mêmes choses qu'Anacréon, Catulle, Ovide & Petrone, il n'est point Copiste.

Il faudroit transcrire toutes les Épitres en Vers

de M. l'Abbé de Chaulieu, si l'on vouloit en extraire tout ce qui mérite l'attention des personnes d'esprit & de goût. Celles qui sont en Prose ne leur sont pas inférieures dans leur genre. On y voit une négligence heureuse, & cette aimable politesse que l'usage seul du grand monde donne & entretient. On ne peut pas se défendre plus plaisamment qu'il le fait de l'impuissance que lui reprochoit Madame de Bouillon. Un homme qui n'eût été qu'Auteur, & qui auroit eu une matiere aussi délicate à traiter, seroit difficilement sorti d'affaire, sans qu'il lui fût échappé quelque obscénité, ou quelque froide plaisanterie.

Les Odes de M. l'Abbé de Chaulieu n'ont pas de moindres beautés que ses Épitres. Elles sont presque toutes morales; mais d'une morale à n'épouvanter, ni à glacer personne. Elle est cependant sublime en quelques endroits; & nous ne savons si, quelque belle que soit l'Ode de M. Rousseau sur la Fortune, il y a une strophe qui puisse être comparée à celle-ci.

La Fortune à ma jeunesse
Offrit l'éclat des grandeurs:
Comme un autre, avec souplesse,
J'aurois brigué ses faveurs:
Mais, sur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,

J'eus honte de la pourſuite
De ſes aveugles bontés ;
Et je paſſai, quoique donne
D'éclat & Pourpre & Couronne
Du mépris de la perſonne
Au mépris des dignités.

Celle ſur l'Inconſtance finit on ne peut pas plus heureuſement.

Aimons donc ; changeons ſans ceſſe ;
Chaque jour, nouveaux deſirs.
C'eſt aſſez que la tendreſſe
Dure autant que les plaiſirs.
Dieux ! ce ſoir, qu'Iris eſt belle !
Son cœur eſt, dit-elle, à moi ;
Paſſons la nuit avec elle,
Mais comptons peu ſur ſa foi.

On ne lira pas avec moins de ſatisfaction l'Ode intitulée *la Solitude.* Ce ſont des Vers à l'honneur de Fontenay, patrie du Poëte, & où il eſt mort, entre-mêlés de réflexions philoſophiques bien ſenſées, & qui cependant n'ont rien de ſombre. Peut-on voir d'idée plus riante, & en même-temps de peinture plus naïve que celle-ci ?

Mais je vois revenir Liſette,
Qui, d'une coëffure de fleurs,

Avec ſon teint à leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.

Égayons ce reſte de jours
Que la bonté des Dieux nous laiſſe;
Parlons à Liſette d'amours;
C'eſt le conſeil de la Sageſſe.

Enfin, l'In-promptu que M. l'Abbé de Chaulieu fit dans un ſouper, & qui eſt une Ode ſur les Poëtes lyriques, ſe reſſent de l'agitation où Bacchus & la bonne compagnie mettent l'eſprit. Le début eſt digne de tout l'enthouſiaſme de Pindare.

O Muſe, en ces momens où, libre à cette table,
Je vois mes airs ſuivis de ce bruit favorable
Qui me rend aujourd'hui le plus fier des Humains,
Viens toi-même; & mets-moi ta Lyre entre les mains.
Commençons. Je connois, à l'ardeur qui m'inſpire,
Que Polymnie eſt en ces lieux:
Oui, je te reconnois; & chacun dans ſes yeux
Avec tranſport me laiſſe lire
Ce que peuvent ſur nous tes ſons harmonieux.
Mais n'entreprenons point de dire
Les exploits des Héros, la naiſſance des Dieux;
Comment d'un ſeul regard ébranlant ſon empire,
Jupiter fait trembler & la Terre & les Cieux.

Il paſſe enſuite au caractere de Pindare, de

Sapho, d'Horace, de Ronfard, de Malherbe, & d'un Moderne qu'il ne nomme point, mais que nous croyons être M. Rouſſeau. Tous ces portraits ſont de main de Maître. S'il eſt permis toutefois de mettre quelque différence, nous nous déclarerons plus volontiers en faveur de celui d'Horace.

On trouve, dans les Poéſies Diverſes, des Chanſons, des Madrigaux, des Bouquets, des Épigrammes, & deux ou trois Pieces d'une plus longue étendue. Ce ſont de petits morceaux que l'occaſion a fait naître, & qui tous ont les agrémens dont ils étoient ſuſceptibles.

C'eſt dommage que les Poéſies de M. le Marquis de la Fare ſoient ici en ſi petite quantité. Nous ignorons s'il en avoit fait davantage ; ou ſi ſon peu d'attention à conſerver ſes Ouvrages, dont il dit lui-même qu'il attendoit moins de gloire que de plaiſir, prive le Public de la meilleure partie de ce qu'il avoit compoſé. Quoi qu'il en ſoit, nous avons de lui une Traduction de la premiere Élégie de Tibulle ; un Poëme d'une centaine de Vers, intitulé, *la Sageſſe commode*, où la néceſſité des paſſions eſt aſſez vivement décrite, & l'utilité des chimeres agréables propoſée comme un des moyens d'être heureux.

L'Élégie à M. l'Abbé de Chaulieu eſt pleine

d'images ſublimes, au milieu d'expreſſions fort ſimples. Qui pourroit ne pas reconnoître ſon ami, & Anacréon, dans le morceau ſuivant, lequel ſervira à donner quelqu'idée du goût & de la verſification de M. le Marquis de la Fare ? (1)

---

(1) *Cette Élégie attribuée à M. de Saint-Aulaire nous ſemble en effet digne de ſa Muſe. Ceux qui l'attribuent à M. de la Fare ne ſavoient pas ſans doute que ce Poëte agréable avoit une touche plus légere & plus délicate. Nous avons vu dans l'Épigramme qui ſe trouve p. 273, que M. le Marquis de Saint-Aulaire & M. de Chaulieu ne furent pas toujours amis, s'il eſt vrai qu'ils l'aient jamais été.*



ÉLÉGIE.

Où fuyez vous, Plaiſirs ? Où fuyez-vous, Amours?
De mon printemps compagnons ſi fideles,
Vous ſembliez à mes pas attachés pour toujours :
Commencez-vous à déployer vos aîles,
Pour m'enlever votre ſecours,
Lorſque le reſte de mes jours
Eſt menacé d'ennuis, & de langueurs mortelles ?
J'oppoſe en vain l'abri de mille cheveux blonds
Aux redoutables Aquilons
Du long Hyver qui cauſe nos allarmes ;
Je ne ſaurois vous raſſurer ;
Et vous me privez des doux charmes
Qui, contre les aſſauts que l'Age vient livrer,
Pourroient être mes ſeules armes.
Eh quoi ! le tendre ſouvenir
De notre liaiſon conſtante
Ne ſauroit-il vous retenir ;
Lui qui, dans ſa douceur charmante,
Ne ceſſe de m'entretenir ;
Et que je ne ſaurois bannir,
Quoique les biens qu'il me préſente,
Groſſiſſant les maux à venir,
Redoublent ma peine préſente ?
Hélas ! dans cette autre ſaiſon,
Où la Sageſſe & la Raiſon

A vos projets se montrent si contraires,
Dans le temps rigoureux de vos divisions,
Préférai-je jamais leurs avis salutaires
A vos douces illusions ?
Mais de cette vieille querelle
Il faut perdre le souvenir.
Vos intérêts communs doivent vous réunir,
Pour soutenir ensemble une guerre nouvelle.
Plaisirs, Amours, ah ! daignez revenir;
C'est la Raison qui vous appelle.
Lasse déjà de sa tranquillité,
Dans ses propres États bannie,
Elle craint plus sa propre autorité,
Que votre douce tyrannie;
Et consent avec vous de voir la Volupté,
Quelquefois même la Folie;
Mais rien ne vous réconcilie :
Entre elle & vous il n'est point de traité.
C'est en vain qu'elle s'humilie;
Soit que la Raison gronde, ou que la Raison prie,
Les volages Amours n'ont jamais écouté.

Déjà cette troupe indocile
Loin de moi commence à voler.
Aidez-nous à la rappeller,
O Muse légere & facile,
Qui, sur le coupeau d'Hélicon,
Vintes offrir au vieil Anacréon
Cet Art charmant, cet Art utile,

Qui sait rendre douce & tranquille
La plus incommode saison ;
Vous qui, de mille fleurs sur le Parnasse écloses,
Amusiez, près de lui, les Graces & les Ris,
Et qui cachiez ses cheveux gris
Sous tant de couronnes de roses ;
Vous qui, malgré la pesanteur des ans,
Aux belles danses de la Grece
Donniez à ses pas chancelans
Et la cadence & l'allégresse ;
Vous qui, pour réparer l'absence des Amours,
Vintes offrir cette charmante Lyre,
Et gracieusement sourire
A l'Anacréon de nos jours ;
Qui lui prêtez les couleurs vives
Dont il peint les Divinités
De ces délicieuses rives
Qui de Saint-Maur couronnent les Beautés :
Qui, dans des antres écartés,
Parmi d'agréables Convives ;
Faites asseoir à ses côtés
Les Graces simples & naïves ;
Qui le conduisez par la main,
Du doux séjour de la Paresse
Dans le difficile chemin
De la plus sublime Sagesse ;
Qui, sur son air & ses discours,
Répandez une douce joie,

Et fourniſſez l'or & la ſoie
Dont la Parque file ſes jours.

Ah ! ſi vous preniez ſoin du reſte de ma vie
Avec cette même bonté,
Je la croirois en ſureté :
Mais, Fille du Ciel, je vous prie,
Ne me livrez jamais à celle de vos Sœurs
Qui fait payer ſi cher ſes plus froides douceurs ;
Par qui, comme d'une Furie,
Un malheureux eſt agité ;
Et qui détruit les douceurs de la vie,
Sous le frivole eſpoir de l'immortalité.
De ce deſir je ne ſuis point tenté.
Pour adoucir les maux de la vieilleſſe,
Je voudrois ſeulement, avec facilité,
Savoir mêler quelque délicateſſe
A beaucoup de ſimplicité.

Fin du Tome ſecond & dernier.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce second Volume.

A

*A Madame D***, en vieux langage,* page 115
*A Madame D***, pour la prier de venir passer la soirée avec lui,* 82
*A Madame D***, célebre Coquette, qui avoit demandé une déclaration d'amour en Vers,* 217
A Madame D. B. 108
A Madame la Duchesse de Bouillon, au nom de M. le Duc de Vendôme, en 1697, 243
A Mademoiselle de L. 109

A M. l'Abbé de Chaulieu, le dernier jour de l'an 1714, 295
A M. Arouet, sur son Parnasse, 207
A Monseigneur le Duc de Vendôme, Chant de débauche, 285
A Phyllis, 390
Au nom de Mademoiselle de la Force, à Madame d'Aligre de Boislandri, 222

B

Ballade *irréguliere, à Madame la Duchesse de Bouillon, en lui envoyant une Ode,* 235
Billet *au Marquis de la Fare,* 276
Bouquet *à Madame la Duchesse de Bouillon,* 240
Bouquet *pour Madame D***,* 120
Bouquet *à la même,* 121
Bouquet *à la même,* 122
Bouquet *à la même,* ibid.

Bouquet *à la même*, 123
Bouquet *à la même*, 124
Bouquet *à la même*, 256
Bouquet *a la même*, 257

C

Centurie *de Noſtradamus, envoyée à Monſeigneur le Duc, par M. de Maléʒieux*, 125
Réponſe *de M. L. D. Chaulieu*, 126
Chanſon, *le ſilence & la paix*, 103
Chanſon, *cher ami, vois dans mon verre*, 251
Chanſon, *pendant le temps que je vous ai ſervie*, ibid.
Chanſon *à M. le Marquis de la Fare*, 252
Chanſon *pour Madame D***, en bûvant à ſa ſanté avec du vin nouveau*, 99
Chanſon *ſur la jalouſie, à Madame D****, 220

Chanson *sur le choix que l'Academie Françoise fit de la Loubere, Secretaire de M. de Pontchartrain, alors Contrôleur Général,* 255

Chanson *sur l'élection de M. de Chamillard à l'Académie Françoise,* ibid.

Chanson *sur Mademoiselle D. T. qui aimoit éperdument un Moineau franc,* 252

Chanson *sur le même sujet,* 253

Chanson *sur Monseigneur le Duc de Vendôme,* 256

Conte, 226

Conte *vrai, à Monseigneur le Grand-Prieur,* 300

Contre *la corruption du style, & le mauvais goût des Poëtes du temps, Ode,* 41

Couplets *de Chanson de Lully, pour Mademoiselle de R.* 94

Réponse *in-promptu,* 95

Couplets *de Chanson faits à un souper chez M. Sonning*, 228
Couplets *de Chanson, sur l'air de la Comédie de l'Inconnu*, 107
Parodie *de la Loure de Tancrede, sur l'élection du Président de Mesme à l'Académie Françoise*, 254

E

Élégie, 245
Élégie *attribuée au Marquis de Saint-Aulaire*, 353
Épigramme, 285
Épigramme *contre Abeille*, 273
Épigramme *contre Boyer & la Chapelle*, 275
Épigramme *contre la Chapelle*, ibid.
Épigramme *latine sur la prise de Strasbourg & de Casal*, 52
Épigramme *sur Chapelle qui mouroit de*

peur qu'on ne le confondît dans une Édition avec la Chapelle, 274
Épigramme *sur l'approbation de la Motte donnée à l'Œdipe de M. Arouet*, 278
Épigramme *sur les Fables de la Motte*, ibid.
Épigramme *sur les Vers de la Motte sur Lucrece*, 277
Épigramme *sur mon Rival*, 118
Épigramme *sur sa Maîtresse*, ibid.
Épitaphe *de Charles V, Duc de Lorraine, Sonnet*, 215
Épitaphe *pour M. de Turenne à S. Denis*, 50
Épitre *à M. le Chevalier de Bouillon, en 1704*, 1
Épitre *au même, en 1713*, 20
Épitre *de M. l'Abbé Courtin*, 291
Épitre *du même*, 293
Épitre *de Rousseau, Retraite en Hol-*

lande, 295

Essais *de Quatrains pour les Tableaux de la grande Galerie de Versailles.*

Sur *le Tableau du salon qui représente la Triple Alliance*, 53

Sur *le Tableau qui représente le passage du Rhin*, 54

Extrait *d'une Épitre de M. de Voltaire, à M. de Sully*, 314

F

Fragment, 242

H

Hymne *à l'Amour pour Mademoiselle D. L.* 109

I

Inscription *latine pour mettre sur un cadran à Anet*, 51

Jouiſſance, 79

L

Lettre *à Madame D****, 195

Lettre *à Madame la Ducheſſe de Bouillon, ſur la mort de M. l'Évêque de Langres*, 58

Lettre *à la même, ſur la mort de Madame la Ducheſſe de Mazarin*, 59

Lettre *à la même*, 60

Lettre *à la même*, 62

Lettre *à la même*, 129

Lettre *à la même*, 130

Lettre *à la même*, 131

Lettre *à la même*, 133

Lettre *à la même, en lui envoyant un Billet de la Fare*, 135

Lettre *à la même*, 136

Lettre *à la même*, 138

Lettre *à la même*, 141

Lettre *à la même*, 143
Lettre *à la même*, 149
Lettre *à la même*, 152
Lettre *à la même*, 154
Lettre *à la même*, 156
Lettre *à la même*, 159
Lettre *à la même*, 161
Lettre *à la même*, 163
Lettre *à la même*, 164
Lettre *à la même*, 166
Lettre *à la même*, 168
Lettre *à la même*, 170
Lettre *à la même*, 171
Lettre *à la même*, 172
Lettre *à la même*, 175
Lettre *à la même*, 176
Lettre *à la même*, 177
Lettre *à la même*, 178
Lettre *à la même*, 180
Lettre *à la même*, 181

Lettre *à la même,* 183
Lettre *à la même,* 185
Lettre *à la même,* 188
Lettre *latine à la même,* 191
Lettre *à Madame la Marquise de Lassay,* 192
Lettre *à Milord Galloway,* 55
Lettre *de M. Arouet, écrite de Sully,* 6
Réponse *de Chaulieu,* 198
Lettre *de M. de Voltaire, à M. L. D. Chaulieu,* 200
Lettre *de M. l'Abbé Courtin & de M. Arouet, à Monseigneur le Grand-Prieur de Vendôme,* 11
Réponse *de M. l'Abbé de Chaulieu,* 15
Lettre *de M. l'Abbé de Chaulieu, à M. d'Hamilton,* 312
Lettre *de M. de la Fare, à Madame la Duchesse de Bouillon,* 64
Lettre *de M. d'Hamilton, à M. le Duc de*

Berwick, 306
Lettre *pour étrennes, à Madame* D***, 74

M

Madrigal, 88
Autre, ibid.
Autre, 89
Autre, ibid.
Autre, 258
Autre, ibid.
Autre, 259
Autre, ibid.
Autre, ibid.
Autre, 260
Autre, 261
Madrigal *à Madame* B***, ibid.
Madrigal *à Madame D****, 96
Autre *à la même*, 97
Autre *à la même, en bûvant à ſa ſanté*

avec du vin nouveau, 99

Autre *à la même, qui s'étoit plaint que le vin que je lui avois envoyé ne mouſſoit pas comme quand nous ſoupions enſemble*, ibid.

Autre *à la même, ſur le mot* inceſſamment, 260

Madrigal *à Madame D. L.* 258

Autre *à la même*, ibid.

Autre *à la même*, 259

Autre *à la même*, ibid.

Autre *à la même*, ibid.

Madrigal *à Madame la Marquiſe D. L.* 103

Autre *à la même*, 104

Autre *à la même, en ſe promenant avec elle ſur le bord de la mer*, ibid.

Autre *pour la même, écrit ſur des tablettes*, 105

Autre *à la même, ſur ce qu'elle fut nom-*

mée du voyage de Marly, 105
Autre *à la même, en lui envoyant une petite Tabagie*, 106
Madrigal *à Madame la Marquiſe D***, qui lui avoit donné un rendez-vous*, 220
Autre *à la même*, 221
Madrigal *à Mademoiſelle C***, où l'on compare les yeux d'un Amant avec l'Abeille*, 218
Madrigal *à Mademoiſelle D. R.* 90
Autre *à la même*, 91
Autre *à la même, ſur la premiere repréſentation de l'Opéra d'Armide*, ibid.
Autre *à la même en lui envoyant l'Art d'aimer d'Ovide*, 92
Madrigal *à Mademoiſelle Rochois*, 262
Madrigal *à M. le Marquis de la Fare, pour le prier de venir ſouper avec Madame D*** & moi*, 98

Madrigal *à M. de Villiers*, 89
Madrigal *en vieux langage*, 115
Madrigal, *la Fare me disoit un jour*, 102
Madrigal *pour Madame D****, 99
Autre *à la même*, 100
Madrigal *pour Madame de la B****, 219
Madrigal *sur la mort de Mademoiselle de ****, 227
Madrigal *sur les beaux yeux de Mademoiselle de ****, 219
Madrigal *sur la Jalousie*, 220
Autre *sur une absence*, 283
Autre *sur une brouillerie*, 86
Autre *sur une infidélité*, 87

O

Ode *à S. A. S. Monseigneur de Vendôme, Grand-Prieur de France, sur son retour à la Cour, en Octobre 1715*, 35
A Madame la Duchesse de Bouillon, 235

L'Imagination *avec l'adieu aux Muſes*, 29
Sur Climene, 270
Plainte *ſur la mort de M. le Marquis de la Fare*, 46
Les Poëtes lyriques, 263

R

Raccommodement, 78
Réponſe *au nom de Monſeigneur le Duc, à une Lettre de M. de Vervins*, 249
Réponſe *faite à un dîner chez M. le Marquis de Torcy à Verſailles, aux Ides d'Avril*, 280
Réponſe *à la Lettre précédente*, 282
Retraite *en Hollande de Rouſſeau*, 303
Rondeau *à M. Benſerade, ſur la Traduction des Métamorphoſes d'Ovide, par lui miſes en Rondeaux, en 1676*, 231

Rondeau *sur le même sujet*, 232
Rondeau *de Chapelle, à M. de Chaulieu*, 233
Autre *à M. Chapelle*, 234

S

Stances, 77
Stances *à Mademoiselle de C***, 213
Stances *morales*, 288
Stances *qui sont en Chanson*, 78

T

La Tocane, *à Madame D.* 115
Traduction *de*, Tu ne quæsieris, *par M. de Valaincourt*, 290

V

Vers *de la Motte sur Lucrece*, 277
Vers *de M. de Palaprat, à M. l'Abbé de Chaulieu*, 297

Vers *faits par ordre de M. le Prince*, 84
Vers *pour Madame de Valois*, 211
Voyage *de l'Amour & de l'Amitié envoyé pour étrennes à Madame D.* 66

Fin de la Table du ſecond Volume.

Pieces contenues en ce Volume, qui ne sont point dans l'Édition de S. Marc.

Les Pieces marquées d'une étoile, n'ont jamais été imprimées.

LETTRE *de M. l'Abbé Courtin & de M. Arouet, de Sully,* 11

* Ode *contre la corruption du style & le mauvais goût des Poëtes du temps,* 41

* Sur *la prise de Strasbourg & de Casal,* 52

* Quatrains *sur les Tableaux de la Galerie de Versailles,* 53

* Lettre *à Milord Galloway,* 55

* Qu'il *aime dès demain, Madrigal,* 89

* Quoique *nos Docteurs puissent dire,* ibid.

* La Fare *me disoit un jour tout en colere,* 102

* Bouquet, 121
* Si *j'aime l'argent*, Lettre, 176
* Autre, *vous êtes folle*, 177
* Autre, *j'ai vu avec un très-sensible plaisir*, 178
* Autre, *quand nous nous jurâmes*, 195
* Autre *de M. de Voltaire*, 200
* Épitre *ou* Lettre *du même, à Monseigneur le* Grand-Prieur, 202
* Épitre *à M. Arouet, sur son* Parnasse, 207
* Épigramme *contre* Boyer *& la* Chapelle, 275
* Autre *contre la Chapelle*, ibid.
* Billet *au Marquis de la* Fare, 276
* Vers *de la Motte sur* Lucrece, ibid.
* Épigramme *sur ces mêmes Vers*, 277
* *Autre sur l'approbation de la Motte donnée à l'Œdipe de M. Arouet*, 278

* Autre *sur les Fables de la Motte*, ibid.
* Madrigal, *le bon Vieillard qui brûla pour Bathylle*, 284
* Autre, *Retirez-vous de moi, Plaisirs tumultueux*, ibid.
* Autre, *il n'en est plus, Themire, de ces cœurs*, 285
* *A Monseigneur le Duc de Vendôme, Chant de débauche*, ibid.
* Sur *l'Amour & le Jeu*, 287
* Stances *morales*, 288
* Traduction *de* Tu ne quæsieris, *par M. de Valaincourt*, 290
* Épitre *de M. l'Abbé Courtin, à M. l'Abbé de Chaulieu*, 291
* Autre *du même*, 293
* Autre *à M. l'Abbé de Chaulieu*, 295
* Vers *de Palaprat, au même*, 297
* Conte *vrai, à Monseigneur le Grand-Prieur*, 300

Retraite *en Hollande*, *Épitre*, 303
* Lettre *d'Hamilton*, *à M. le Duc de Berwick*, 306
* Lettre *de M. l'Abbé de Chaulieu*, *à M. d'Hamilton*, 312

FIN.





